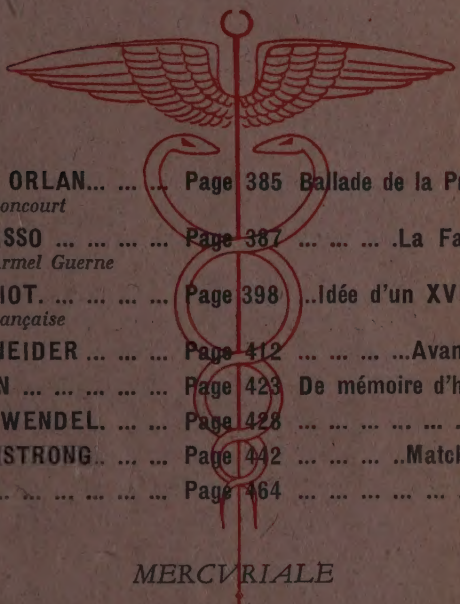
NUMÉRO 1087 — 1er MARS 1954

MERCVRE DE FRANCE



PIERRE MAC ORLAN... ... ... Page 385 Ballade de la Protection, *blues*.
de l'Académie Goncourt
A. DE CHAMISSO ... ... Page 387 ... ... .La Fable adalbertine.
Présentation d'Armel Guerne
ÉMILE HENRIOT. ... ... Page 398 ..Idée d'un XVIIe siècle *(fin)*.
de l'Académie française
PIERRE SCHNEIDER ... ... Page 412 ... ...Avant le Printemps.
SUZAN ALLEN ... ... Page 423 De mémoire d'homme, *poèmes*.
HÉLÈNE DE WENDEL. ... ... Page 428 ... ...Divers séjours.
MARTIN ARMSTRONG.. ... ... Page 442 ... ...Match nul, *nouvelle*.
JEAN PARIS... ... ... Page 464 ... ...Stefan George.

MERCVRIALE

PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt* : Le Mois de Paris, p. 488. — MAX-POL FOUCHET : Lettres, p. 491. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 499. — DUSSANE : Théâtre, p. 506. — JEAN QUEVAL : Cinéma, p. 509. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 514. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 518. — YVES FLORENNE : Disques, p. 522. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 525. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 534. — RAYMOND SCHWAB : Orient, p. 539. — Dr G. CONTENAU : Archéologie orientale, p. 545. — GEORGES MONGRÉDIEN : Histoire, p. 548. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 557.

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

Ballade de la protection

BLUES

par PIERRE MAC ORLAN
de l'Académie Goncourt

Souvenez-vous, Seigneur, ô Lord du temps passé,
Quand vous m'accompagniez dans les prairies fanées
De Bagatelle, ornées de rousses gigolettes
A tiges bien tournées, revêtues de bas noirs.
Vous conduisiez mes mains pour que je les bénisse
Ces pauvres innocents des bienfaits judiciaires,
Ces gibiers de prison, ces pauvres orphelins,
Ces minables crétins au visage éphémère.
O Lord! C'est vraiment vous qui conduisiez mes mains.

O Seigneur affranchi! Dieu riche d'expériences,
C'est vous que j'aperçois le long du bataillon,
Dans la poudre et verglas des routes de Lorraine.
Nous vous avons bien vu, moi et mes compagnons.
Vous chantiez avec nous Le Père Barbançon
Et vous preniez mon sac, ô Seigneur des casernes!
Mon sac et mon fusil, plus tard mon mousqueton.
Vous chantiez, Domine, le vide des gibernes.
On braillait les refrains de notre garnison.

O Dieu des si puissants catholiques galas!
Présentez quand il faut l'amour sur vos tréteaux.
Donnez-nous de l'amour la signification
Précise afin de l'utiliser çà et là,
Selon les besoins de la vie, au jour le jour,
Un sens bref comme un coup de couteau amical
Au moment de régler nos bontés et nos comptes.

Seigneur et Lord! Docteur en toutes compétences!
Donnez-nous de ces mots la monnaie non rognée.
Donnez-nous du mépris la fière intelligence
Pour mieux nous protéger des autres et des uns.
Quand un pressentiment rend la nuit plus peuplée,
Quand la chambre à coucher se transforme en chapelle,
Quand l'ampoule électrique est telle une chandelle,
Eloignez de nos yeux la présence des cierges.

O Créateur, vêtu comme un vrai chien d'aveugle
Pour mieux nous avertir en marge des chaussées
Ma femme et puis moi et ma lourde bouledogue
Et mon accordéon dans son étui couché,
Encore réunis comme à l'accoutumée.
Donnez-nous pour ce soir la paix dans nos foyers.
Demain?.....

ENVOI

Qu'un honorable calme escorte nos ennuis
Demain? On verra bien. Pour l'instant, c'est fini.
Les anges nouveau-nés en gais flocons de neige
Tourbillonnent dans un ciel gris, couleur adolescente,
Couleur de tous péchés maintenant « abolus ».
— Ce n'est prière de Picard —
Seigneur, donne à cil
La chance sans essoine et... mille « Ainsi soit-il ».

LA FABLE ADALBERTINE

par ADALBERT DE CHAMISSO

Présentation et traduction d'Armel Guerne

La gloire que le monde fait aux poètes (s'il ne se contente pas simplement de les oublier), comme toutes les choses de ce monde est bien souvent une injustice. La gloire allemande plus que toute autre, qui schématise et systématise inimaginablement.

*Du prodigieux et lourd automne de notre civilisation, de cette unique saison toute en fruits et en vermillons, en lents orages et en longs crépuscules où s'attardent obstinément tous les parfums agonisants exhalés encore de la terre : du généreux, de l'enthousiaste, du merveilleux Romantisme éclatant d'œuvres, de sèves épanouies, de don de soi, — que sait-on? La paresse contemporaine, incapable, dirait-on, dans son exiguïté et dans ses hâtes hivernales, de lui ouvrir un cœur assez chaud pour une gloire assez immense, ne retient généralement que le titre d'*une *œuvre avec le nom d'*un *homme, satisfaite sommairement de ce mince catalogue autant que de son ignorance prétentieuse qui miroite et fait illusion dans le désordre des cristaux du gel.*

Ainsi de Mörike, avec Le Voyage à Prague du jeune Mozart *qui a la verte saveur du moût; ainsi d'Eichendorff, avec la délicieuse* Vie d'un Propre à rien; *ainsi de La Motte-Fouqué, avec la toute gracieuse* Ondine; *ainsi de Chamisso* (1781-1838), *avec l'immortelle* Histoire de Pierre Schlémihl, l'Homme qui a perdu son Ombre.

Il semble cependant que ces poètes, par la perfection même et l'étrangeté de ce qu'on nomme si légèrement leurs chefs-d'œuvre dans l'ignorance où l'on est de ce

qu'ils ont fait d'autre, eussent dû, pour le moins, piquer la curiosité. Et Chamisso plus particulièrement, qui avait d'emblée touché à l'une de ces foncières et mystérieuses constantes de la conscience humaine qu'on voit là, tout à coup, mise au jour pour la première fois. (L'homme et son double, l'homme et son ombre, c'est là finalement tout le problème de l'identité *qui est, au fond, la seule tragédie et la clef même de toute tragédie, ainsi que l'a génialement remarqué Léon Bloy.)*

Or, il suffit de considérer le cas étrange de ce huguenot français converti au germanisme — le mot n'est pas trop fort! — au plus intime des fibres de son être, à tel point que Mme de Staël, après avoir craint qu'il fût trop français pour l'initier au mystère allemand, finit par presque s'épouvanter de le trouver trop allemand; — il suffit d'observer ce sérieux visage empreint de gravité et d'ardeur, le sombre feu du regard, la souplesse féminine des longs cheveux, le front dur et haut, la sensualité des lèvres et du nez, la violence du menton : ce visage qui a la puissance évocatrice d'incendies que suggère immanquablement un luisant éclat d'anthracite quand on le tient dans la main; — il suffit, nous l'avons dit, d'apercevoir un peu ce qu'est *son* Pierre Schlémihl, *même sans avoir lu aucun de ses très nombreux poèmes ou son* Voyage autour du Monde, *pour se rendre compte que Chamisso n'était pas, n'a pas été et ne pouvait pas être l'homme d'une seule œuvre.*

Membre enthousiaste de la « folle brigade » des romantiques de Berlin; ami d'Hitzig et de Hoffmann (il existe un portrait de Chamisso à vingt-quatre ans par Hoffmann), du baron de La Motte-Fouqué (cet autre franco-allemand) et de Wilhelm Salice Contessa (qui reste à découvrir en France), ami encore de Varnhagen, de Tieck et de Bernhardi; l'un des quatre collaborateurs des fameuses Soirées de Saint-Sérapion *qui ont apporté la célébrité à E. T. A. Hoffmann, le poète Adalbert de Chamisso de Boncourt, traducteur lui-même en allemand de tant d'œuvres françaises, mérite mieux en France que la courte mention qui attache son nom à celui du malheureux Pierre Schlémihl auquel devraient s'inquiéter et s'enchanter toutes les enfances.*

Aussi est-ce dans un sentiment de réparation, et par esprit de révolte contre les injustices de la gloire du

monde, que nous avons voulu mettre en français cette Fable Adalbertine *dont il suffira de savoir, pour faire mieux connaissance avec le poète lui-même, qu'elle fut tout entière tirée poétiquement, c'est-à-dire douloureusement, des éléments de sa vie même et de son expérience personnelle.*

A. G.

Adalbert, s'éveillant, se rendit compte qu'il avait dû longtemps dormir : il se frotta les yeux, qui ne voulaient s'ouvrir à la pleine lumière, et secoua sa tête, qu'il avait complètement vide. Finalement il se ressouvint du dessein qu'il avait formé, de poursuivre un lointain voyage, infatigablement, pour voir le monde et contempler toutes choses, afin d'y réfléchir soi-même et les comprendre autant qu'il se pourrait : car ces choses l'attiraient. Voyant à côté de lui son blanc bâton de voyageur qui reposait à terre, il voulut le reprendre et se lever pour porter plus loin ses pas, persévérant dans son voyage : mais l'hiver était entamé et il faisait froid : il avait gelé pendant le temps de son sommeil : aussi trouva-t-il son bâton, ses vêtements et sa personne si fortement glacés au sol, qu'il ne put parvenir à se relever; seules ses mains, qu'il avait croisées sur sa poitrine, restaient libres de leurs mouvements. Dans le branchage désolé de l'arbre maintenant dépouillé de sa verte parure, sous lequel il gisait, un vent sinistre, chargé de brumes, soufflait continûment, faisant gémir chaque branche, une après l'autre, de sa lugubre et incessante plainte.

— C'est tout de même étrange, réfléchit Adalbert; puis à nouveau il retomba dans son sommeil.

Il dormit, s'éveilla, se rendormant pour s'éveiller encore; et le soleil derrière lui se levait, et se couchait (il était étendu face au nord), et les lunes changeaient et les années passaient; mais lui, toujours, était cloué au sol par la force du gel, tandis qu'au-dessus de sa tête gémissaient les sombres ramures de l'arbre sans feuil-

lage, tourmentées par le vent. Et même, serrées sur lui et le pressant de plus en plus, de vraies murailles de glace s'accumulaient autour de lui, aussi loin que portât son regard, semblables tout à fait aux murs d'une prison, aux parois d'un tombeau. « C'est tout de même bien étrange, se disait Adalbert tout songeur : et pour le voyage, c'est un empêchement. » Il se disait ainsi mainte stupidité, mainte folie, et fort peu de choses qui ne le fussent point, comme, en effet, il est constant chez la plupart de ceux qui font voyage.

Il se disait qu'on doit virilement supporter la nécessité, et qu'il ne sert de rien, que c'est folie de murmurer contre le sort. — Dieu fasse en sorte, un jour, que vienne le dégel, alors peut-être aussi recouvrerai-je entièrement ma pleine liberté, et je pourrai alors reprendre mon voyage et user sagement de tout ce que j'ai vu. Et jamais il ne manquait, avec de pareilles pensées, de replonger, chaque fois, dans son sommeil.

Il en était venu, par de profondes méditations pour lesquelles, aussi bien, le temps ne lui faisait guère défaut, à pénétrer le secret de la méchanceté de l'hiver, de son essence si cruelle; et il nourrisssait une solide haine contre le froid. L'unique joie qu'il connût, au reste, le seul plaisir qu'il goûtât sous la coque de glace dont il était prisonnier, était de contempler les étoiles, lorsqu'elles resplendissaient au ciel de la nuit; et au cycle silencieux du céleste chariot autour de l'étoile polaire, il apprenait à connaître les temps, sachant quand de nouveau une nouvelle année était passée.

Et là, alors qu'un jour, à midi, il venait de fermer les yeux pour une méditation paisible, et bientôt s'était endormi, il eut, comme s'il avait de nouveau les yeux grands ouverts, une merveilleuse apparition. Devant lui, dressée dans sa taille superbe, c'était une magnifique et haute silhouette de femme, mais si belle qu'à nulle femme de la terre on ne pouvait la comparer. Elle paraissait abîmée de douleur; elle portait de longs vêtements de deuil, et sa noire chevelure ruisselait en nocturnes ondes depuis son front éclatant de lumière jusque sur

son visage et sur les lis tout frémissants de sa poitrine, enveloppant des bras splendides. D'un geste de la main, elle écarta les boucles de devant ses yeux et contempla Adalbert en plein visage. Son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine. Elle s'avança vers lui, tout près, et se pencha sur lui; et le regard de feu de ses yeux ténébreux vint s'enfoncer profondément dans son regard : mystérieusement, elle prononça les puissantes harmonies de son nom qui n'appartenait pas à la terre, des sons que nulle langue humaine ne pouvait répéter à son tour. Puis elle lui coupa sur la tête, pour l'emporter, une mèche de ses cheveux; après quoi, prenant une boucle de ses propres cheveux, elle la passa dans un anneau qu'elle retira de son doigt et les lui remit, avant que d'être, par une force inéluctable, écartée et éloignée de lui. Et sur elle, un voile de silence avait été jeté; et dans ce voile elle s'enveloppa, cependant que, jetant derrière elle des regards incessants, elle s'éloignait rapidement vers le nord.

En vain, Adalbert, qui demeurait inerte et figé comme la glace même où il était enfermé, s'efforça-t-il de rappeler à lui d'un coup tous ses esprits et ses forces de vie; en vain cria-t-il vers elle, la suppliant d'avoir miséricorde; en vain l'implora-t-il dans ses larmes, et tendit-il vers elle ses deux mains... elle avait disparu à sa vue et il ne restait plus, devant lui, que les sinistres et froides murailles de sa prison de glace.

Versant des larmes sans nombre, il passa la bague à son doigt, glissa sur sa poitrine la boucle de cheveux; et lorsque, à force de pleurs, son cœur fut saturé, de nouveau encore il se rendormit.

Mais jusque dans les rêves aussi de son sommeil, la merveilleuse apparition se présentait, tourmentant Adalbert de ses regards, de ses silences, de ses fuites inéluctables. Et il se réveillait, réfléchissant et méditant toujours sur cette étrange venue; et il se rendormait, pour rêver d'elle encore. Son cœur brûlait d'amour pour elle, et il avait le sentiment qu'elle était tout, pour lui-même comme pour son destin. De tout son être, il se tendait

vers elle et l'implorait; il n'avait d'espérance et de foi qu'en elle pour le sauver du supplice et de la honte où il était plongé. — Mais nulle délivrance ne lui apparaissait. Et ainsi fallut-il qu'il endurât et soutînt bien des lunes encore.

Il se prit à songer, enfin, à quelque chose de moins vain et de plus efficace. Avec une attention soutenue, il se mit à examiner l'anneau, qu'il n'avait fait jusqu'alors que baiser et presser sur son cœur, afin de voir si, dans ce talisman, il ne trouverait point quelque signe gravé. Et, de fait, l'anneau était, en effet, gravé, et des signes y figuraient, mais des signes qu'il ne savait point lire encore, et pour lesquels lui manquait la compréhension.

Toutes les forces de son esprit n'étaient plus concentrées qu'à rechercher la signification de ces signes, désormais; et avec un effort que rien ne venait distraire, avec une attention intense et redoublée, sans sommeil, il cherchait, de toutes les façons et par tous les moyens, scrutait toutes les voies : oh! certes, l'œuvre était loin encore, à ce qu'il lui semblait, de devoir réussir; mais il ne désespérait point et les larmes qu'il versait ne venaient que de l'impatience et des transes mortelles de son âme.

Et une nuit, enfin, après qu'il eût de nouveau vu en rêve la merveilleuse apparition et qu'il l'eût contemplée d'un ardent et pénétrant regard, il en reçut comme un éclair dans son âme; vite, il arracha de son doigt l'anneau, et voici qu'à la lueur de l'étoile polaire qui brillait d'un éclat plus vif, il put lire aisément et déchiffrer d'un coup la puissante parole : THELEIN.

— *Thelein!* Vouloir? s'écria Adalbert. Soit! Je le veux!

Et dans la force de son cri comme aussi dans l'élan de sa colère, voici que les liens de glace qui le retenaient furent rompus, soudain et facilement, ainsi que vole une pensée. Il s'empara de son bâton de pèlerin : lui aussi, la glace le laissa aller de bon gré.

A l'Orient, à présent, se levait le soleil qui inondait de sa pourpre éblouissante les parois de ces oubliettes de glace dans lesquelles, jetant les yeux de tous côtés, il constata qu'il se trouvait. L'anneau glissé à l'index de

sa main droite, le poing fermé, il s'avança vers la paroi orientale qu'il ébranla d'un furieux coup; et aussitôt, dans un fracas de tonnerre, s'écroula et se défit l'énorme bâtiment de l'immobilité qui vint tomber en ruine autour de lui. Il resta là un moment, à regarder une fois encore les vestiges significatifs de son interminable honte; et il ne pleurait, ni non plus ne riait : il était seulement calme et grave, tout prêt, l'amour au cœur, la force dans ses membres, à reprendre le voyage dont il avait formé le projet.

Et le soleil, en flamboyant, s'éleva jusqu'à son midi, et soudain, sous ses traits, fondirent les décombres de glace. Et voici que se débrida, bouillonnante, tout autour d'Adalbert, la source des eaux vives dont le flot tumultueux et sauvage de toutes parts l'entourait, apparaissant à ses yeux comme une mer infinie et démontée, avec ses vagues en furie qui venaient se briser à ses pieds, dans un fracas plein de menaces, semblant, dans leur colère contre lui, vouloir se chevaucher l'une l'autre pour l'engloutir. Et voici qu'une tourmente se leva de la mer, avec un tourbillon de vents contradictoires qui rassemblaient et déchiraient au-dessus de sa tête toutes les nuées. Il était seul, debout, au cœur de l'épouvante.

Une rafale s'abattit sur lui, voulant le renverser; mais il tint ferme; et l'ouragan ne put que jouer avec ses vêtements. Mais la boucle mystérieuse qu'il gardait dans son sein lui fut arrachée et le vent l'emporta sur la surface des eaux. Alors, avec une intrépidité résolue, il se jeta dans la fureur menaçante des flots, et voilà que les vagues le portèrent avec douceur! Devant lui, la mer s'était calmée : l'écroulement des vagues s'apaisait, la tourmente faisait silence à son approche, et ce n'était plus qu'un léger souffle de vent qui emportait devant lui la boucle de cheveux sur ses ailes. Il la suivait des yeux et il luttait lui-même pour l'atteindre. Mais voici que, de la boucle d'ébène, soudain éclose devant ses yeux, c'était toute l'ambroisie de la silhouette elle-même de la dame voilée, la très mystérieuse, qui s'avançait à pas ailés, et sans toucher les flots, devant celui qui cherchait à l'atteindre,

guidant tantôt vers le septentrion, tantôt vers le Midi, et tantôt vers l'Orient, les efforts de sa quête inlassable.

Aussi courut-il beaucoup de chemin; mais de temps, il n'y avait point : le soleil occupait le ciel du Sud; au Nord étincelait, grave et claire, l'étoile polaire; la rosissante aurore resplendissait à l'Est, et l'Ouest était inondé des splendeurs flamboyantes du crépuscule. Les astres, au firmament, s'ordonnaient et se composaient en merveilleuses figures oraculaires de destin. Les airs étaient d'azur; d'azur étaient les eaux, qui avaient comme écume des roses vaporeuses et des fleurs de douleur.

Après un long, un immense et intense effort persévérant, Adalbert vit la fuyante image aux pieds ailés qui cinglait vers une terre, apparue entre Nord et Sud avec de hautes montagnes. Elle ralentit son vol, et, avec de fréquents et singuliers regards, elle se tournait vers lui. Il rassembla toutes ses forces et nagea plus vigoureusement que jamais, cependant que la silhouette atteignait la rive et s'avançait, maintenant, escaladant la montagne. Adalbert, à son tour, gagna la terre, et son pied reposa sur le roc; il entreprit aussitôt sa course vers la montagne, suivant toujours l'apparition. Derrière lui, les flots se soulevaient et se jetaient sur le rivage, le poursuivant de leur bouillonnant tumulte; les vagues furieuses, derrière lui, venaient se briser jusque sur ses talons, et leurs hurlements et leurs plaintes le suivaient. Lui, il ne regardait qu'en avant, n'ayant d'yeux que pour l'objet fuyant de sa quête. Et c'est ainsi qu'il pénétra dans un vallon montagneux qui allait se resserrant toujours plus devant ses pas, et dont les parois rocheuses, qui le surplombaient, répercutaient comme un tonnerre les mugissements de la furie océane et du ressac sur les brisants. — Mais devant lui, maintenant, l'apparition s'était évanouie.

Le vallon où il se trouvait s'était resserré brusquement en un étroit couloir rocheux, à l'entrée duquel il se trouvait debout. Pressé par la furie des eaux, il se glissa par cette étroite porte et s'avança, commençant un voyage souterrain, une marche aveugle, où plus aucun bruit ne

venait à ses oreilles. Son cœur, dans sa poitrine, était serré d'effroi.

Longtemps, avec constance, il s'enfonça sur ce chemin, poussant toujours de l'avant dans ces ténèbres, espérant courageusement gagner l'issue. Et le couloir s'enfonçait toujours plus profondément, le conduisant toujours plus bas dans les profondeurs; et il lui semblait s'enfoncer dans un abîme sans fond.

Il y avait longtemps qu'il descendait de la sorte, quand il commença de percevoir au loin, dans les ténèbres, une faible lueur; puis les parois rocheuses s'écartèrent, et la voûte s'amplifia très haut au-dessus de sa tête : de lointaines harmonies venaient jouer délicatement dans l'air; il respirait plus librement; et il doubla ses pas, toujours allant de l'avant. Et à mesure qu'il avançait, la lumière se faisait plus claire et la musique plus sonore; mais pour parvenir au cœur et à la source qui les répandaient, il lui fallut longtemps descendre encore, et jusqu'à des profondeurs infinies.

Alors lui apparut un merveilleux spectacle! Dans le sein de la terre inviolé du regard, c'étaient des métiers à tisser sans nombre; et à chacun d'eux étaient attachées deux silhouettes parfaitement semblables, mais dont les travaux s'opposaient, et qui luttaient d'activité et d'adresse. Le seul signe, auquel on pouvait distinguer l'une de l'autre les adversaires, était que l'une portait une escarboucle sur le front, et l'autre une couronne de fer, et selon que l'une sur l'autre l'emportait, et selon l'importance même de sa victoire, s'allumait plus ou moins l'éclat de la pierre précieuse. Et c'était des pierres seules que naissait l'ivresse de lumière de ce royaume fabuleux, où se répandaient les harmonies suaves et puissantes.

Mais les tisseuses au banc qui se trouvait le plus proche de lui, il les connaissait bien, aussitôt qu'il les eut aperçues, car chacune d'elles était sa merveilleuse apparition : la femme abîmée de douleur, portant de longs voiles de deuil, avec sa noire chevelure qui ruisselait en nocturnes ondes depuis son front jusque sur son visage et

sur les lis tout frémissants de sa poitrine, et retombant sur ses bras splendides. L'une portait au front l'escarboucle; l'autre avait la couronne de fer; et toutes deux avaient leur regard grave posé sur lui, l'un de lumière et l'autre de ténèbres; et elles luttaient, mettant toutes leurs forces à tisser. Adalbert s'avança jusqu'auprès du métier et ce qu'il vit, c'était que le tissu auquel elles travaillaient en adversaires était sa propre vie.

— Je vous ai reconnues, s'écria Adalbert, ô vous, les génies de mon destin! Toi, l'escarboucle de ma puissance intérieure, et toi, sombre adversaire, la puissance du monde du dehors! Mais c'est à toi, mon escarboucle très précieuse, à toi qu'appartiendront la force et la lumière!

La réponse qu'il reçut, fut : « Regarde! » — Mais c'était un autre visage qui lui était désigné.

Et il vit, au centre de ce lieu, siégeant en toute majesté sur un trône sublime, un vieillard; et ce vieillard avait au front son propre nom. Et le nom qui était écrit (encore qu'il puisse de mille autres manières être prononcé) était : Anagkê (1). Son ample manteau était d'azur étoilé; sur ses genoux reposait une harpe; et de sa main droite, il caressait les cordes d'où, éternellement, se répandaient toutes les harmonies. Et selon les cordes qu'il touchait et faisait vibrer, les astres et les étoiles répandus sur son manteau entraient en mouvement et formaient des figures qui s'harmonisaient avec les accords; et selon les figures astrales, suivant la force même des accords répandus par la harpe, évoluait aussi le combat des tisseuses à leur banc. Et tous leurs mouvements, les gestes mêmes de leur activité, leurs succès, leurs défaites, leur œuvre propre et tout l'éclat que répandaient les escarboucles : c'était la musique même que faisait le vieillard. Mais toutes les chatoyantes étoffes ainsi tissées n'étaient, devant ses yeux, qu'une seule et unique toile : un accord.

Et sur les marches de l'autel qui supportait le trône du vieillard, Adalbert aperçut la mèche de ses cheveux atta-

(1) Le Destin.

chée et unie à l'autre boucle; il ôta de son doigt la bague, et il lut, maintenant seulement il lut le mot :

SUNTHELEIN (2).

Et il tomba, prosterné, devant le trône. Ce fut alors qu'il s'éveilla; et son visage était tourné à l'Orient, face au soleil levant.

(*1806.*)

(2) C'est la formule stoïcienne, le fameux *vouloir en accord* tel que le définit Epictète quand il écrit : « Dieu veut-il que quelque chose m'arrive? Je le veux. Que quelque chose ne m'arrive pas? Je le veux encore. Veut-il que je meure, que je sois mis à la torture? Je veux mourir; je veux être torturé. »

(N. d. T.)

IDÉE D'UN XVII[e] SIÈCLE

par ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française

(fin) *

Ce XVII[e] siècle, si fier de lui, si conscient de son destin et du noble exemple à fournir, dans sa majestueuse unité, si clairvoyant juge et analyste de l'homme, avant et pendant Louis XIV, fut assez fou de liberté, d'autonomie spirituelle, d'indépendance critique, de révision et de discussion. Sa vérité la plus complète n'est pas dans sa littérature officielle seulement. Sans abuser certainement du second rayon, il faut lire, au-delà des chefs-d'œuvre et dans l'intervalle, pour se désublimiser en quelque sorte et se retrouver le pied par terre, hors de la grand'route royale, par les chemins de plaine et le layon dans le sous-bois, les œuvres secondes des petits auteurs, à qui les grands ou leur humeur n'ont laissé le choix que du réel : le *Francion* de Sorel, le *Roman bourgeois* de Furetière, le *Roman comique* de Scarron même; les *Aventures* de d'Assoucy; et jusqu'à l'infâme *Parnasse satyrique,* que ce serait changer la figure complexe du siècle si on essayait vainement de le supprimer, comme on dénaturerait un visage en lui supprimant des verrues. Il faut lire, ne fût-ce qu'en extraits, ces nombreux et vivants *Mémoires* du siècle, que le siècle même où il est peint n'a pas connus, et en attendant Saint-Simon, sous ces plumes particulières, tantôt pleines de talent et tantôt occupées seulement de rapporter avec précision des faits positifs et des choses vues, il faut vérifier, contrôler l'un par l'autre ces rapports, ces relations et ces témoignages; admirer l'esprit, le raccourci, la vérité de ces tableaux, de ces portraits *ad vivum,* de ces

* Voir le *Mercure* du 1[er] février. — Préface pour un *Dictionnaire des lettres françaises au XVII[e] siècle,* publié sous la direction de S. E. le cardinal Grente, à paraître prochainement aux éditions Fayard.

moments fixés et de ces scènes qui, pour n'enregistrer que l'anecdote, n'en relèvent pas moins de l'histoire et parfois la rendent plus humaine. Cela peut être de grand style, dans sa simplicité émouvante, comme l'*Histoire de Madame Henriette* et la relation de sa mort par son amie et sa confidente Mme de Lafayette; cela peut être brillant et spirituel comme les *Mémoires du comte de Grammont,* d'Hamilton; cela peut avoir le génial et lucide bagout de Retz tout entier au centre de son temps, de son intrigue et de lui-même. A ne pas croire sur parole, ces témoins, naturellement. Ils sont pour la plupart intéressés à ce qu'ils disent, à ce qu'ils rapportent, par leur familiarité, l'obédience où leur service les a placés. Fontrailles fait de Cinq-Mars un saint et quasi un martyr, en décrivant son exécution, et le récit en est, en effet, pathétique; mais Montglat, sans souci de style, remet tout au point, avec le simple compte rendu de son procès, dans tout son détail accablant sur l'indéniable trahison de la prétendue victime de Richelieu. La Porte est le valet de chambre et l'homme de confiance de la reine, Anne d'Autriche; Mme de Motteville, son amie; suspects en cela quand ils l'innocentent dans l'affaire des lettres espagnoles, mais la montrant très bien humiliée devant le ministre et le roi, avouant par écrit sa correspondance, demandant pardon et promettant d'être sage. Omer Talon est un parlementaire, bon à lire, pour savoir comment se tenait, au Parlement, toutes les chambres réunies, un lit de justice. La Fronde, si elle intéresse, s'explique en partie, tout au moins pour le pittoresque, dans les étonnants croquis de Goulas et les mémoires de Mlle de Montpensier. Tallemant des Réaux, dans l'anecdote quotidienne et tout venant, rend familier le menu personnel du siècle, dont beaucoup de curieuses et originales figures et la grande liberté de propos ne seraient pas connues sans lui. L'amusant badinage de Chapelle et Bachaumont, dans leur *Voyage,* depuis si souvent imité, vous mettent avec eux sur les routes. Pour l'entretien et le ton des après-soupers philosophiques, voici le chef-d'œuvre attribué à Saint-Evremond, qui peut être (d'après Voltaire) de Charleval, qui fait à la fois penser aux *Provinciales* et annonce Voltaire et Courier, *La Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye.* Bayle, aussi bien, est à ouvrir sur n'importe quelle page, quand il est en verve, de son *Dictionnaire.* La lecture du présent ouvrage, à l'occasion de plus d'un oublié, le Fléchier des *Grands Jours d'Auvergne,* Sandraz de Courtils,

Guilleragues, ou la Présidente Ferrand, pourra réserver des surprises, en fait de talents méconnus et de pages à réimprimer. Laisserais-je aujourd'hui au nombre des livres du second rayon les admirables *Lettres de la Religieuse portugaise*? Elles sont le premier chef-d'œuvre du genre, peut-être même à l'origine du roman par lettres : en dépit du petit format, un des grands textes de l'époque attentive aux choses de l'amour. Si c'est lui qui les a traduites, à moins qu'il ne les ait rédigées, Guilleragues serait de ces méconnus.

Que conclure de ces indications diverses, sinon à la continuité ininterrompue de cet irrédentisme ou de cette ubiquité des esprits, tout au cours du siècle, et à sa diversité vigoureuse, vainement réduite (et en apparence seulement) à l'intransigeante orthodoxie et à l'unité de Versailles? On peut imaginer le siècle avec le Roi Soleil au centre, la gravité venue et le respect humain, Mme de Maintenon un peu en retrait, donnant à mi-voix des conseils; Bossuet portant l'Evangile et plus près du roi que de Rome, appuyant de son autorité l'indépendance gallicane, acceptant en contrepartie, sans conteste, l'histoire universelle fondée sur les traditions; les grands serviteurs et les grands commis du règne à ses ordres, Colbert et Louvois, Letellier, Le Nôtre, Mansart, Coysevox, Mignard, Largillière, Rigaud, les décorateurs; Vauban le bâtisseur de la défense; Racine et Boileau, pour l'honneur, et Molière pour l'amusement, à prendre au sérieux tout de même, au jour du *Misanthrope* et de *Tartufe;* l'Académie représentant la littérature constituée et la chose littéraire officiellement reconnue. Cependant Versailles n'est pas tout le siècle, ni la nation tout entière. L'unité royale n'est pas en cause, non plus que l'unité religieuse. Mais à toute époque au long de ses cent ans, et par tout le royaume, des indépendances s'affirment, ou sans avoir à s'affirmer dangereusement, se manifestent. Tandis que Versailles festoie, représente et du cabinet du roi mène le monde, que les titulaires des offices et des charges prennent le quart, que l'homme de cour, réduit à cela, attend le passage du prince, un regard, un sourire, un mot, l'occasion d'être aperçu ou de servir — Paris existe, à part, où Boileau peut se plaindre de ses embarras et du bruit, il y vit et il y travaille, entre la Pomme de Pin de sa jeunesse et le jardin d'Auteuil de sa maturité; et Racine, rue Visconti; le vieux Corneille, rue d'Argenteuil, où il mourra; et Molière, près de son théâtre; Paris et ses solitaires, acagnardés dans leur

Marais, autour du Louvre déserté : Mme de Sévigné à l'hôtel de Carnavalet, Mme de La Fayette, rue Férou, la vieille Ninon, place des Vosges. Paris ne boude pas nécessairement. Paris vit sa vie propre, à part, comme toujours; capitale faite de petites provinces, immense province elle-même dans l'ensemble, où se perdre, où se laisser heureusement isoler. Et les hauts-lîeux, comme Port-Royal. Et les domaines des grands : Chantilly, l'Isle-Adam, dont le service et la dépendance sont une manière d'exil pour les domestiques distingués qui parfois s'appellent La Bruyère. Il y a aussi l'exil véritable, imposé ou choisi. Descartes avait voulu le sien, pour penser tranquille, en Hollande, et croire avec Galilée que la terre tourne. Bayle s'est mis exprès à l'abri, pour discuter la Bible dans son *Dictionnaire* et pouvoir médire des Comètes. Saint-Evremond avait été chassé au temps de Mazarin. Il oublia de rentrer en grâce après la mort du cardinal, et trente ans plus tard il était encore en Angleterre et sans envie d'en revenir, s'y trouvant bien, quand le retour lui aurait été permis. Mais Bussy-Rabutin, confiné, pour l'indiscrète *Histoire amoureuse des Gaules*, dans ses terres, s'y morfond, sans espoir de mieux. Et Mme de Sévigné, autant qu'à Paris, se plaît dans son château breton, ou en Provence, dans celui de sa fille, à Grignan. Elle n'a pas besoin de la Cour, mais comme elle n'était pas une personne mal pensante, son indépendance d'esprit à ce propos peut valoir pour beaucoup d'autres Français du temps, qui tout en vénérant le roi, n'étaient pas des trois ou quatre mille personnes familières de Versailles. Ces dispersions attestent une France diverse et des lieux de plaisance pour tous les esprits. Cela implique une grande possibilité de quant-à-soi, et une latitude extrême laissée à la liberté personnelle de penser, si du moins cette liberté ne fait pas scandale. Un précieux héritage ne s'est pas perdu : celui de la discussion, transmis des humanistes du XVI[e]. La controverse n'a pas chômé, sur le terrain religieux même, où l'unité de la foi aurait pu du moins la contraindre. Mais c'est au nom de cette unité de la foi que les esprits religieux continuaient à s'affronter avec leur véhémence habituelle. L'opposition et la querelle ne cessent point, de François de Sales le conciliateur à Pascal choisissant de parier au mieux, du noble et décourageant jansénisme à la destruction de Port-Royal-des-Champs, à la persécution des protestants, du sublime, court et orthodoxe Bossuet au tendre, chimérique et respectable Fénelon, que les endormeuses

suavités du Quiétisme n'empêcheront pas de se réveiller et de se révéler si ferme, au nom de la justice, pour oser parler de sa part contre les conquêtes injustes du grand roi et lui préparer pour successeur (qui malheureusement ne régna pas) un prince différent de lui.

Tout est-il nouveau dans ce siècle si fortement caractérisé par sa tendance à l'unité et aux affirmations autoritaires qui s'ensuivent? Les plus robustes personnalités ne sont pas exemptes de contradictions, et la littérature française tout entière a été, huit siècles durant, pour sa plus remarquable vitalité et pour sa plus grande efficience, le lieu des aspirations, des affirmations et des négations contraires les plus violentes, dont aucune encore n'est réduite et n'a dit son dernier mot. Partie de ce tout, le XVII[e] siècle est aussi traversé de ces constantes, dont la permanence est, à la réflexion, la caractéristique la plus saisissante de nos lettres. Ses pertes aussi bien que ses gains sont l'effet de ces contre-courants; ils se correspondent les uns les autres et ils se compensent. La foi n'a pas subi d'atteintes; elle s'est seulement divisée, et la fidélité catholique comme le libre choix des réformés atteste l'importance maintenue de la grande affaire religieuse; de même qu'autour de la querelle de la Grâce, la dispute des jésuites et des jansénistes, et la violence de la persécution autant que la vigueur à la subir. C'est la constante de la passion mystique de la France, autour de ses croyances et de ses sujets de foi religieuse ou politique, de l'hérésie cathare et de la suppression des Albigeois à la Réforme, au jansénisme, à la querelle de la Bulle, à l'expulsion des jésuites, à la Révolution; de nos jours, à l'affaire Dreyfus et aux procès de la Résistance. Le désir de l'autorité et de la centralisation des pouvoirs aux mains du roi est raison du vieux radicalisme national, qui a longuement (et victorieusement au XVII[e]) aidé la monarchie à se faire et à se renforcer contre les oppositions conjuguées du Parlement et des derniers tenants du monde féodal. Un profond esprit national préside à cette construction de pouvoir; le roi incarne aux yeux de tous la patrie, ses aspirations, sa défense. Malgré la cour, qui ne cessera d'accroître son épaisseur d'isolement entre le prince et le pays, le peuple est plus près du roi que du seigneur; et le temps venu de l'insolence, les grands seuls en seront victimes. Sous son apparence de faste, de noblesse et de hiérarchie, le siècle est bourgeois. Comme il fait assister à l'ascension majeure de la bourgeoisie aux

grandes charges de l'Etat, aux services, à la confiance du roi, qui savait bien ce qu'il faisait en prenant dans la classe en train de monter ses ministres et ses secrétaires, il révèle aussi dans tout son cours, chez ses écrivains, ses philosophes, ses artistes, l'unité d'esprit qui a concouru à former et à faire prévaloir l'idéal classique, humaniste et rationnel, au service de la raison et de la connaissance de l'homme, plus que réellement soucieux d'obéir en bon élève aux lois d'Aristote. La vue est de M. Antoine Adam, et elle mérite d'être signalée, dans la mesure où correspondant à l'influence socialement croissante de la bourgeoisie, elle fait apparaître cet idéal de bourgeois, de parlementaires et de fonctionnaires, gens réalistes s'il en fut, qui ont presque exclusivement fourni leur personnel aux lettres, aux sciences et aux arts. Faite pour l'homme, pris pour centre et objet final de la création, dans l'anthropomorphisme universel, la littérature classique est logique, raisonneuse, soucieuse d'ordre et de liberté; compte tenu que la bourgeoisie n'exclut encore ni l'esprit d'élégance et de finesse, ni l'esprit de discussion, ni l'esprit de grandeur, ni le respect de l'autorité. Alceste et Chrysale figurent au mieux les représentants de ce réalisme. Ce sont des hommes de leur temps, utiles à se rappeler lorsque l'on veut imaginer le Français moyen du grand siècle et ses façons moyennes, unis par la même indépendance de penser. Leur indépendance est conservatrice, en opposition avec l'esprit de nouveauté et le goût du jour. Alceste est un homme démodé; Chrysale a le gros bon sens de la cinquantaine. Tout en les mettant au théâtre, quitte à faire rire d'eux au besoin, c'est pour eux que Molière écrit, et ce sont des gens de leur sorte qui font à Molière son succès. Il leur parle d'eux, il leur donne raison. A travers eux tous, c'est l'homme que toute la littérature du siècle, plus prosaïque et plus analytique que poétique, envisage, étudie, exprime; et par la force de cette expression, positivement construit. L'homme classique. D'où cette littérature pour lui, qui le satisfait en lui donnant ses raisons d'être; cette littérature de moralistes, toute en représentation réaliste et comique des mœurs, en peinture des passions les plus courantes (l'amour, la jalousie, l'avarice et la vanité), des conflits entre les passions de l'individu et les devoirs qui sont de l'être social; toute en réflexions, en caricatures, en conseil, sur le caractère de l'homme, les caractères communs aux hommes, les maximes où le définir en lui proposant les réformes qui lui conviendraient. C'est

l'apport principal du siècle, cette grande découverte de l'homme, élevé à cette sorte d'entité que tous les moralistes de l'époque ont dégagée en se peignant eux-mêmes, bons connaisseurs d'eux-mêmes qui, pour justifier leur propre peinture la généralisent; comme s'ils sous-entendaient : voici l'Homme, général, parfait, tout d'une pièce; le héros pur, le méchant complet, le saint idéal, ou le ridicule achevé. Cela tourne un peu, en fin de compte, à l'abstraction. Une fois cette épure obtenue dans la perfection du type, exprimant l'espèce tout entière, il faudra revenir à la rupture des caractères, au particularisme des individus, pris séparément, en tant que tels. Cette particularisation sera la grande nouveauté de la recherche psychologique au XVIII[e] où l'homme commence à s'intéresser et à s'accepter non comme il devrait ou pourrait être, mais tel qu'il est, composé et contradictoire, pour la plus grande chance du roman, appelé à trier dès lors ces contraires. *La Princesse de Clèves* s'y était déjà essayée, où l'on voit un être souffrir et mourir de ne pouvoir ce qu'il voudrait, la vérité du personnage étant l'unique objet de cette romanesque peinture, et non quelque principe à démontrer.

Cette curiosité de l'homme, cet intérêt humain pris à soi comme centre de l'univers pensant, ont été permis et rendus possibles par l'assurance donnée à tous et à chacun, dans cette société triomphante, que chacun en effet participait, à sa juste place, à un monde expliqué, dans un ordre établi. Un des mérites du grand roi, dans le meilleur temps de son règne, aura été d'avoir inspiré à tous un tel sentiment, ou même seulement l'illusion d'un tel sentiment de sécurité, de stabilité et de tranquillité d'esprit. Alors, le Français « moyen » pouvait avec confiance s'affermir dans les bras de la certitude! Tout apparaissait acquis et solide. La France était glorieuse, grande, forte. Le roi régnait, allié de Dieu; la foi rassérénait les âmes, et les esprits religieux ne discutaient entre eux, d'une secte ou d'une confession à une autre, que de la meilleure religion. Chaque esprit retrouvait en lui-même, comme un équilibre, le sens et le besoin de l'ordre sur lequel on voyait fondée la société. L'intelligence même s'accommodait de l'autorité, se réclamait de ses principes, dont la rigueur justifiait les exigences de la sienne. Chaque valeur était à sa place, réglée et compartimentée. On savait où était le beau, où était le vrai. Boileau et Bossuet avaient posé les bornes de leurs deux empires. Appuyé sur les fermes soutiens d'un conformisme triomphant, le Français moyen

n'avait aucun sujet d'inquiétude; et dès l'instant, sans nul souci du lendemain, et sans « mauvaise conscience » à l'égard de son devoir politique ou religieux, assuré de la terre et du ciel, à la condition de ne pas manquer à leurs commandements, il lui était loisible de vaquer honnêtement et sagement à ses affaires. Cela était valable pour l'ensemble des Français moyens, parmi ceux des vingt-cinq millions de sujets du roi qui avaient la faculté de penser. Car il faut reconnaître aussi qu'il y avait à cette époque une minorité, très faible par le nombre, mais importante par la qualité, pour trouver que ce bien, ce vrai et ce beau n'étaient tels qu'en apparence seulement, et qu'il y avait lieu, si l'on voulait vivre, d'apporter, sinon encore dans le mécanisme, de grands et profonds changements dans la manière de penser. A côté du conformisme officiel, classique et traditionnel, il y a eu sous Louis XIV un non-conformisme positif et à la longue déclaré, qui a osé mettre en question, dans tous les domaines, ce qui ne l'était pas pour la plupart des citoyens, ce dont on croyait être sûr, et qui a ouvert la porte à la discussion, qui dure encore; la discussion moderne du principe de liberté contre le principe d'autorité. L'histoire de ce débat a été faite, le tableau de cette revendication critique universelle a été tracé avec bonheur dans le livre débordant de faits et d'idées de Paul Hazard, *la Crise de la Conscience européenne*.

« Nous avons eu des contemporains sous le règne de Louis XIV », aimait à observer Diderot environ 1760. Il pensait à ces éclaireurs, comme Bayle, Saint-Evremond, Perrault, Lahontan, Fontenelle, qui, en effet, avaient devancé de trois quarts de siècle l'*Encyclopédie* et ses combats. Qu'est-ce à dire si ce n'est que cet esprit moderne de critique et de discussion, dont on fait gloire au XVIII[e] siècle, lui est antérieur et a sa source dans le XVII[e], seul digne d'être appelé le grand siècle, pour avoir contenu tout, et son contraire, ayant en même temps porté le classicisme à l'apogée, et jeté au vent (quelquefois même ce n'était qu'une transmission de constantes antérieures à lui) les idées sur lesquelles nous vivons encore aujourd'hui. En fait, tout l'arsenal critique du rationaliste est constitué ou en voie de constitution bien avant la mort de Louis XIV, à cette date de 1680 où Hazard estime que s'étaient déjà exprimées à peu près toutes les idées qui aboutiront à la Révolution, et accomplies, au moins sur le papier, les substitutions d'une civilisation fondée sur les droits de l'individu, à une autre civilisation fondée sur

ses devoirs et son obéissance. Il s'agit là d'une véritable destruction, d'une longue pose de mines qui ne joueront qu'un siècle plus tard, effectuée au cours de trente ou trente-cinq ans d'attaque et de défense, qui font de cette période, jusqu'à ce jour mal définie, une des plus graves de l'histoire du monde moderne; le tournant. Mais à cette fatigue du siècle finissant, correspond quelque chose de grand, une aurore.

Paul Hazard l'a bien constaté, l'esprit qui se mobilise entre 1680 et 1715 contre l'autorité n'était nullement un fait nouveau. C'est une reprise, une ressource de l'esprit de la Renaissance, et venu de plus loin encore, un instant comprimé et stabilisé, à qui sa compression même a donné une puissance de jet et un surcroît de force irrésistible. Nous pouvons admirer la merveilleuse réussite que représentait le classicisme, générateur de grandes œuvres. Mais, on l'a vu, aucun classicisme en soi n'est durable, et il a beau prétendre à la stabilisation de ce qui est acquis, vient un temps où il doit s'effriter et se décomposer de lui-même quand cessant de produire des œuvres nouvelles et fortes, il n'en propose plus pour règle que l'imitation; quand il n'oppose plus que le principe de l'obéissance aveugle à l'éternelle loi d'usure qui régit la pensée sans cesse alternante des hommes.

Cette stabilité, cet aveuglement, tout le règne de Louis XIV n'a pas arrêté un instant de fournir les preuves qu'ils ne satisfaisaient pas tous les contemporains de Boileau et de Bossuet, et que beaucoup non seulement hors des frontières, mais en France même, éprouvaient le besoin d'aération et de changement. Le cas allégué de Descartes, de Bayle, de Saint-Evremond allant demander à la Hollande, à l'Angleterre, un climat moral plus convenable à leur besoin de liberté spirituelle, fournit des exemples types et commodes. Il y en a d'autres. Il y a, justement signalé dans le livre de Paul Hazard, cet immense exode de voyageurs aventureux qui, allant découvrir tous les ailleurs du vaste monde n'étaient pas uniquement poussés par l'attrait de découvertes géographiques, mais obéissaient encore davantage à la curiosité de savoir s'il n'existait pas dans le monde une autre raison, d'autres raisons de vivre que celle qu'on préconisait à Versailles. Boileau même, fût-ce pour en rire, dans un « vers-miracle » a enregistré cet appel de l'aventure. S'il n'a pas éprouvé le besoin de se mettre en route, il a du moins senti lever ce vent nouveau. « *Que faire? Il faut partir, les matelots sont prêts!...* » Il y a les voyageurs purs, comme

Chardin ou Tavernier, et les missionnaires de la Chine et des Indes; les libertins comme le médecin Bernier, l'ami de Molière et de Gassendi, comme Lahontan, l'inventeur du thème du « bon sauvage », qui rapportent, les uns et les autres, de leurs lointaines expéditions, une conception nouvelle de l'homme et de ses droits, et la légitimité de ses mœurs différentes, hors de la coutume chrétienne et du pacte social européen. Il y a, à travers ces nomades en quête d'autres formes et d'autres conditions de la vie humaine, la découverte d'un univers plus vaste et de lois plus souples. Il y a la protestation des modernes contre les anciens, la révolte des Perrault et des Fontenelle contre le dogme sacro-saint de l'antiquité. Il y a contre l'hégémonie gréco-latine des concepts méditerranéens, la prétention à compter des pays du Nord, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne. Il y a contre l'Eglise catholique et son exigence de non-discussion la protestation de tous les lecteurs à besicles de la Bible, qui commencent à s'apercevoir qu'il y a lieu, précisément, à discussion de textes estimés discutables au nom de l'érudition et de la philologie. Il y a vis-à-vis du Dieu traditionnel de l'Eglise, les serviteurs individualistes de Dieu, qui entendent le servir non plus à travers l'obéissance aveugle aux docteurs, mais au nom de leur conscience personnelle, et avec toutes les exceptions que ce particularisme comporte. Il y a les vaincus de Louis XIV, les étrangers, les protestants français obligés de s'expatrier, qui mettent en doute la légitimité de ses conquêtes et de son pouvoir absolu sur ses sujets. En France même, il y a de bons et fidèles citoyens, comme Fénelon, comme Vauban, qui osent tenir tête à l'absolutisme et blâmer les excès d'un pouvoir sans contrepartie sur la masse de la nation, jusqu'à déclarer que les peuples ne sont pas faits pour les rois, mais que les rois sont faits pour assurer le bien des peuples. Fénelon se verra exiler dans son évêché de Cambrai pour avoir, dans sa *Lettre à Louis XIV*, condamné ses injustes conquêtes; et Vauban mourra disgracié pour avoir, au nom de la considération due au peuple « qui fournit le blé et les recrues », proposé dans sa *Dixme royale* une répartition plus équitable de l'impôt. On discutera longtemps encore la nature des « racines » dont La Bruyère dit que se nourrissaient les paysans après les avoir décrits comme des bêtes sauvages. Tenu compte que « racines », au XVII[e] siècle, pouvait désigner généralement les légumes, les fruits de la terre, son tableau de la vie rurale

confirme Vauban et Le Nain. Il ne s'agit pas de forcer les textes à dire ce qui n'y est pas. On constate seulement dans ce commencement de la fin du règne, des témoignages convergents de témoins sévères ou inquiets. L'esprit critique, signe nouveau, ose même sourire. Voici Bayle, qui à propos d'une comète, plaisante les erreurs de la superstition, et Fontenelle, à propos des Oracles, qui ne craint pas de s'attaquer aux exploiteurs du surnaturel. Voici, contre l'Evangile, les rois, toutes les valeurs établies, Spinoza; et Leibniz, contre les querelles religieuses et l'obéissance qu'elles impliquent chez les partisans, qui voudrait retrouver l'unité perdue en réconciliant les églises... En face de quoi, superbe d'éloquence et de voix, Bossuet se dresse, le conservateur, qui s'oppose, entend réserver l'intégrité de la foi, la toute-puissante autorité des Pères, le respect du Dieu de la tradition chrétienne intacte, et la mission du roi par droit divin. On voit dès lors ce qu'on va perdre, et que la partie constructive du règne est achevée; qu'il ne s'agira plus, tant contre l'ennemi du dehors que contre l'adversaire intérieur, que de défense, et d'un effort désespéré pour stabiliser un terrain mouvant sous les pas et pour empêcher l'avènement d'un ordre de choses en soi parfaitement légitime, la satisfaction des besoins de l'esprit nouveau, contre lequel les dragonnades ne peuvent rien. Que la littérature est la définition et la fixation de l'homme et l'expression d'une société, aucune en sa diversité ne l'aura fait apercevoir avec plus d'éclat que celle du XVII[e] siècle. Elle a peint cette société elle-même se formant, découvrant ses besoins, fixant son langage, ses lois, sa morale et son esthétique. Elle a proposé à l'homme son image individuelle ou portée au type, et montré tour à tour en lui le héros, le saint, l'homme de cour, l'honnête homme, l'homme enfin départicularisé jusqu'à l'abstrait. Elle a réinventé, à sa commodité, à sa mesure et suivant la nécessité, tous les genres; mis au point la tragédie et la comédie, donné sa première noblesse au roman, dégagé l'art nouveau de la pensée, des maximes et des caractères réduits au seul profit de l'analyse et de l'observation psychologique, dans une forme belle en soi, appropriée à l'expression concise de la vérité. Dans sa curiosité de tout savoir, qui atteste l'élargissement des esprits, elle a inventé le journal, dont les nouvellistes et débiteurs des petits faits du jour avaient préparé la naissance; Renaudot créant sa *Gazette* répondait à la fois au nouveau besoin public de l'information et de la publicité.

Elle a permis à l'art de trouver dans sa perfection sa fin propre, et, répondant aux goûts spectaculaires de l'époque et à sa coquetterie du bien dire, porté le pouvoir éloquent et majestueux de la prose à sa plus haute et plus gratuite perfection dans la bouche inspirée d'un Bossuet, d'un Bourdaloue, et d'un Massillon. Elle a permis à tous les témoins du siècle, dans leurs lettres et dans leurs mémoires, d'être à leur tour des artistes dignes d'audience et d'estime dès l'instant qu'ayant vu ce qu'ils racontaient ils l'écrivaient bien, quitte à n'être lus et classés qu'un siècle ou deux après eux, une fois leurs manuscrits retrouvés et envoyés chez l'imprimeur. Ce siècle littéraire, en son cours, connaîtra des gains et des pertes. S'il a manqué l'épopée, courageusement tentée par le trop faible Chapelain dans sa *Pucelle,* nous l'avons vu lyrique sous Louis XIII, avec ses poètes, dont le rationalisme et la bienséance un peu trop pointilleuse auront finalement raison. La même bienséance n'empêchera pas le réalisme de se faire entendre, et même une sorte de naturalisme de fleurir, avec le *Foeneste* d'Agrippa d'Aubigné, le *Page disgracié* de Tristan l'Hermite, et le *Francion* de Sorel, qui font, dans leur rustique et franc besoin de vérité une si juste et si heureuse contrepartie aux idéologies romanesques de La Calprenède et de Scudéry. Sans parler de l'exquise rêverie poétique en prose de *Psyché,* le seul roman de qualité digne de la grandeur littéraire du siècle sera *la Princesse de Clèves.* La tragédie, à cette heure, l'emporte sur tous autres moyens d'émouvoir l'imagination publique. Le dernier chef-d'œuvre du siècle sera une tragédie, et ce sera aussi bien le dernier chef-d'œuvre du genre : *Athalie.* Signe des temps, et preuve du besoin venu d'une forme d'art plus sensible où prendre au filet la vérité nouvelle d'un autre âge, le premier chef-d'œuvre du siècle suivant sera un roman : *Manon Lescaut.* Entre ces deux titres, se marque assez bien le passage qui, du grandiose au familier, d'une époque à l'autre, à quelque quarante ans d'intervalle, différencie deux façons d'être, deux façons de penser et de sentir. Une grande époque est révolue. La littérature a quitté l'étude générale de l'homme pour entrer dans l'individuel. La première originalité de Rousseau sera de persuader le lecteur que se peignant lui-même, c'est à ce lecteur qu'il tend dans son livre un miroir...

Il s'agissait d'écrire pour ce *Dictionnaire des Lettres françaises au XVII[e] siècle* une préface où le siècle fût survolé.

Ce travail était-il, au fond, nécessaire? Il est bien temps de se le demander, quand il est fait et qu'il a déjà tenu tant de place! J'ai pris la précaution au moins de ne proposer qu'une *idée* de ce XVII^e^ : incomplète, fautive, erronée, mais je l'espère sans partisanerie ni partialité, cette vue n'est que du préfacier. Il la donne avec modestie, plutôt comme une incitation à imaginer que comme une poignée de certitudes à faire partager. Artificielle, cette vue? C'est possible. Toutes vues le sont, avouons-le; personnelles à nous, et suspectes, n'étant que des vues historiques, c'est-à-dire faites à travers l'histoire, ses prismes déformants, ses passions héritées, ses fausses perspectives, l'innombrable idéologie qui, d'une époque à l'autre, à l'éclairage réel de ce qui fut, substitue le nôtre, forcément sujet à caution. Nous avons essayé de donner ici une idée possible du siècle d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, nous avons tâché qu'elle soit équitable; il peut se faire enfin qu'elle soit juste. Le certain, c'est que c'est là une vue que lui-même, faute de recul où nous sommes et d'où nous le prenons d'enfilade, le XVII^e^ siècle n'a pas eue; même exacte, n'a pas pu avoir. Cela tient à ceci que toute époque passée nous apparaît, avec recul, à travers les classements, les interprétations de nos prédécesseurs et la vie posthume des archives, beaucoup plus complète et diverse qu'elle ne s'apparaissait à elle-même. L'histoire est une vue de la postérité qui ajoute sur l'événement ce qu'elle a appris dans l'intervalle, et en conclut à sa façon. Le XVII^e^ siècle ne s'est pas connu comme nous le connaissons ou le supposons. En fait, il n'a pas pu avoir conscience même de tout ce qui le composait. Un lecteur lettré mort âgé en l'an 1700 n'a pas pu savoir par exemple qu'un certain duc de Saint-Simon avait composé et laissé en manuscrits ses *Mémoires* qui devaient, deux siècles plus tard, faire de cet amateur un des plus grands écrivains de notre langue. Il n'a pas pu savoir qu'une Mme de Sévigné avait écrit de jolies lettres; qu'un Tallemant des Réaux, dans ses piquantes et peu discrètes *Historiettes*, l'avait peut-être ridiculisée, d'après les propos d'un ami commun. Le même qui pensait posséder son Pascal par cœur, à moins d'avoir pu par faveur compulser son manuscrit, aurait légitimement soutenu que l'auteur des *Pensées* ne s'était jamais intéressé aux « passions de l'amour », n'avait jamais tiré parti du nez de Cléopâtre, ni jamais écrit : « Pourquoi me tuez-vous? » et « Plaisante justice qu'une rivière borne », hardiesses de sceptique écar-

tées du texte autorisé par les censeurs de Port-Royal. Familier de Boileau, de Racine, de Molière et de La Bruyère, ayant su d'eux, de son temps, de ses contemporains plus que nous n'en saurons jamais, le même s'étonnerait de nos imaginations sur les mœurs, les hommes et les choses du siècle; et plus encore peut-être de ce *Dictionnaire* de faits mêlés de jugements et d'opinions dont les termes mêmes quelquefois lui demeureraient étrangers et nécessiteraient une explication... C'est que la vérité historique est très relative; subjective à ceux qui la font ou qui se mêlent, à travers les temps, de la discerner, de la dire... Concluons seulement sur l'admiration éprouvée pour ce que ce grand siècle représente, pour ce qu'il a créé d'œuvres belles en soi ou profondes, animé de grands cœurs et de hautes figures; pour le grand moment de l'art, de la pensée et de la vie humaine qu'il évoque; pour la perfection de sa réussite si pleine, si complète et d'un tel jet qu'on peut avoir l'illusion qu'elle a été voulue et dirigée par un seul homme. Devant quelle extraordinaire réussite, le plus juste hommage n'est pas d'admirer bouche bée; mais de connaître et de chercher à savoir en quoi et pourquoi. Le livre qui s'ouvre à la page suivante n'a pas d'autre objet que d'aider à cela. Maintenant, lecteur, oubliez les choses dites, les vues proposées, l'idée esquissée. Pièce à pièce, nom après nom, d'une figure ou d'une œuvre à l'autre, lisez et faites-vous, tout seul, une idée de ce vaste siècle, à travers tous ceux qui l'ont fait; ou même simplement, modestement, en ont été.

Avant le printemps

par PIERRE SCHNEIDER

Comme une femme qui se hâte et oublie que le pas de l'enfant qu'elle tire par la main ne peut se régler sur le sien : le printemps. L'un passe en soufflant, trébuche, se précipite, fait un grand effort, puis se lasse et se traîne. Un autre a des enjambées qui sont des envols, s'étonne, voit la corde qui l'enlève vers les coulisses, en éprouve de la gêne, veut faire croire qu'il a des ailes et que s'il plane, c'est de plein gré. Un autre, têtu, résiste et s'arcboute mais doit céder, d'abord pied à pied, bientôt plus vite, s'abandonne et le voilà qui chausse les bottes de sept lieues, lui aussi.

Nous ne sommes pas de taille, c'est certain. Un doux vent de panique souffle, nous cherchons à retenir nos routines hivernales comme un chapeau qui s'agite, des jupes qui se retroussent. Mais nous devenons nous-mêmes inconsistants, légers, c'est nous tout entiers que la bourrasque menace d'emporter pendant que nous nous évertuons à préserver notre dignité et notre décence. Il n'y a d'autres recours que de s'agripper à ces terrasses de café qu'une providence jette à cette époque sur le chemin de notre déroute. Et tâcher d'y voir clair, en attendant que nous soyons happés à notre tour ou que cela se passe.

Sera-ce l'un ou l'autre? Il n'est guère facile de le prévoir. Alternances au galop du froid et du chaud, du lumineux et de l'obscur, d'hier et de demain. Une main éclatante jaillit de l'horizon mais se rétracte aussitôt.

Prochainement sur notre écran. Ai-je rêvé? Le col des paletots n'est pas moins relevé que par avant, ce vent est un vent glacé, la terrasse est à nouveau déserte, comme un pont de navire sous la tempête. Les chaises s'empilent contre le mur. Du dedans où l'on a battu retraite en hâte, on se demande si vraiment on s'était assis autour de ces tables que la pluie balaie. Et pourtant tout est changé. Le succès de la présente affiche a beau se prolonger, il faudra bien qu'un de ces jours le programme change. Déjà on sent, si l'on ne voit, qu'il y a quelque chose *derrière* l'hiver.

Le printemps ronge le masque rêche. Tout devient transparent, mince, fragile : les vitres graciles du dégel. Habit noir, luisant, râpé des arbres; figures limées, érodées, corps fluets des hommes et des femmes dans la rue; et jusqu'au plafond gris du ciel qui s'écaille sur nous et se déchire aux points faibles. Rigueur de l'hiver, rigueur de nos devoirs, de nos travaux. Elle a tout usé jusqu'à la trame. Nous sommes vraiment minables, et prêts à être minés. L'hiver livre nos corps épuisés au printemps, comme à la grippe. On va se mettre à délirer, s'empourprer, sourire et parler tout seul, la volonté impuissante à empêcher l'œil de quêter partout ce qui ne servira qu'à augmenter la fièvre. Les muscles se relâchent, à tant s'être contrôlé tout perd le contrôle de soi. Comme des mâchoires qui se desserrent, l'écorce est incapable de contenir plus longtemps la poussée de la sève : partout va éclater l'aveu tendre. Déjà les lèvres tremblent de ce dernier effort pour refouler le sanglot ou la plainte. Encore un peu, et la liberté au bec aigu sortira de la coquille de notre asservissement. On fait des choses qu'on ne comprend plus. Des gestes que la volonté comprimait dans des limites et selon des règles précises, se détendent follement tels des ressorts brisés. L'inspiration vient, au bout du rouleau. On est si fatigué qu'on ne sait plus ce qu'on dit. Après tant de mois de prose abrutissante, on s'abandonne à la poésie. Le printemps est le fruit de notre usure, la débâcle de notre hiver :

Des loups dans le sang
Le cœur gronde aux sources de l'hiver
Le vieux miroir fuit à couteaux tirés
Dans le lit qui se froisse
Eveil de la faim et de la proie
La sève dresse ses guet-apens sur le front accablé
Soleil on n'en sortira plus
Des broussailles de ce corps où tu t'es prodigué

A l'heure solitaire des abois
Plus maigre que les dents. Cri
Mon seul oiseau.

Tout ce qu'il y avait d'épais devient légèreté. Au souffle chaud qui monte de partout, le monde se mont-golfiérise. Les maisons claquent au vent, le pavé voltige. Le froid décor perd son relief, n'est plus qu'une toile de fond ou plutôt un voile qui nous cache le fond, car l'essentiel se passe en profondeur. Voile qui ne cache plus, qui n'est plus que diaphane, qui n'est plus : il fond à l'haleine nouvelle et c'est lui, ce cheveu d'écume flottant à la surface du tumultueux bouillon. Il y a aussi un grondement sourd, des affaissements subits de séracs qui se dressent et s'abîment. Du marbre qui se fend s'échappe l'éclair d'une couleuvre : l'ère nouvelle. On touche à vif le courant dégagé des choses; les significations, les modes d'emploi disparaissent comme des mots qu'on oublie. On se demande à quoi sert cette bulle irisée que quelqu'un a posée devant nous et que l'habitude bien plus que la familiarité continue de nous faire nommer verre. Mais combien de temps cela durera-t-il encore? Il s'emplit de ce qui va l'anéantir, en est à son crépuscule. A cette heure celui-ci circule autour de nous. versant l'angoisse sans griffes et le mal sans blessure. Tout à l'heure on ne s'y retrouvera plus. On se raccroche à cette écume bien qu'on la sache périssante. Les yeux fixent entre deux cheminées le dernier lambeau des neiges du jour jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'il n'est plus et qu'on n'en contemple que le souvenir. Alors on

attend. C'est le moment des larmes, du désespoir, mais on ne pleure pas, on ne désespère pas. Qu'est-ce qui va nous arriver? La place naguère forte attend l'entrée de l'inconnu victorieux. Rien que le silence, l'accalmie qui prélude aux événements historiques : ceux qui dépassent l'histoire. Le vide se fait en nous, pour qu'autre chose nous occupe. Moratorium sur la peur et les pleurs. Un pied enfonce l'embrayeur jusqu'au plancher. Passage en roue libre, temps mort pendant que la machine change de vitesse. Bientôt nous serons empoignés, projetés hors de l'ancien temps.

La vitesse ensuite est telle que la chair semble vouloir s'arracher à la peau, que le nez saigne, que les oreilles bourdonnent. On est saisi à cœur, à corps perdu par le vertige. Tout se déchire, tout craque, laissant jaillir l'amour et la beauté. Les plantes se gonflent et font éclater les pierres, fusent entre les pans luisants. La nature avait patiemment enfoui ses charges de dynamite; maintenant tout saute et des nuages de fleurs empanachent les explosions. C'est plus fort que nous : le chant s'élance du récitatif soudain sans défense, la poésie redoutable dénoue les doigts crispés de la prose comme l'herbe descelle les pavés de la rue et se libère de sa prison avec un cri de joie acéré.

Est-ce la mienne? Ai-je sujet de me réjouir ou de lutter contre elle? Le printemps est un Samson qui renverse l'édifice soigneusement échafaudé de ma vie. M'est-elle favorable, cette atroce luxuriance dont la voracité n'abandonne que quelques blocs croulants? De quel côté suis-je, enfin, cette vie qui nous dévore est-elle *notre* vie?

Elle le fut, au prix d'un effort je m'en souviens encore. Le temps où nous n'étions qu'une croisée des vents. C'était avant les frontières et les gardes-barrières. L'outre-horizon nous occupait par bouffées imprévisibles comme les effluves des gens d'à-côté se jouent de nos portes et de nos cloisons. Notre chronologie était indémêlable. C'était un élément liquide ou gazeux dans lequel la secousse des événements se propageait, presque instantanément et sans que rien d'eux se perdît, de sorte qu'on

ne savait ni où ni quand ils se produisaient. Simplement, on était dans le bain. Pas moyen de nous relancer : nous étions des nomades dans les steppes de notre vie. A tout bout de champ, nous levions le camp, pour un rien, parce qu'un souffle était passé, parce qu'il y avait eu un geste, parce qu'un animal avait traversé la route. Mais on ne suivait pas pour autant la trace du souffle, du geste, on ne pourchassait pas l'animal. S'en souvenait-on seulement? Il n'y avait là que cette matière effervescente en fusion qu'un foyer de chaleur bouleversait sans cesse. Et nous, ce n'était sans doute que la bulle qui se maintenait, qui se renouvelait plutôt, à la surface de l'instable équilibre.

Puis tout changea. Quelque part un soleil avait dû s'éteindre, car la température tomba. L'époque glaciaire commençait. Du jour au lendemain le liquide se prit. On s'agglutina autour d'un noyau, on eut des bornes. Un à un, les anneaux de la cage thoracique se soudèrent. Ailleurs devint vraiment ailleurs, aujourd'hui cessa d'être aussi autrefois; la grammaire fut inventée. Existe-t-il un rapport entre la végétation innombrable où tout à l'heure j'avançais avec peine et les bâtonnets ingrats que ma plume aligne sur le papier? Entre le possible et l'impossible s'érigea la cloison étanche de la résignation. Je sus ainsi un matin de la manière la plus catégorique, et non sans terreur, que je n'apprendrais jamais à jouer de la guitare, que je ne saurais jamais rien des mathématiques ni de certaines langues vivantes dont la maîtrise me semblait, hier encore, à tel point imminente que je ne cessais de remettre au lendemain de brûler des étapes si combustibles, enfin que je n'aimerais jamais certaines femmes. Une enfilade de portes venait de claquer. J'étais seul, j'étais moi.

Or, les volcans s'apprêtent à faire éruption une fois de plus, la croûte de laves durcies à crever sous la pression de la coulée brûlante. Comme jadis — mais il n'y a pas à s'en féliciter. Ce qui est fait est fait; ce bien est tard venu. Ces laves durcies, aimées ou non, c'est moi à présent. Ce qui les brise, me brise. Je ne supporte pas

qu'on me rappelle que j'aurais pu être un autre. Je repousse la menace des souvenirs, je ferme la porte au nez de l'enfance, des espoirs. Je ne rêve plus, ou à contre-conscience. Je ressemble au malade encore sous l'empire de l'éther que les infirmières cherchent à tirer de sa stupeur et à ramener à ses esprits en le harcelant comme des guêpes de mille questions agaçantes : pourquoi diable m'embête-t-on, que ne me laisse-t-on dormir? Que le ciel soit un couvercle, que le gel relève ses ponts-levis. J'ai été si longtemps esclave que je suis devenu esclave de l'esclavage. Le prisonnier relâché après une captivité prolongée s'affale sur le seuil de la liberté : au sortir de la Bastille, la lumière plonge jusqu'à la garde ses poignards dans les yeux assujettis à l'ombre. Qu'on nous laisse donc le travail qui nous fut imposé. Printemps assassin, poésie meurtrière : liqueurs trop violentes. Vous m'arrachez à cette prose, cette logique qui me faisait vivre, qui me donnait le pain quotidien, et me laissez plus-bon-à-rien. Vous existez par l'homme et non pour lui. Je pense à Hölderlin vous appelant, se préparant à vous recevoir. Vous vous êtes déversés sur lui et bientôt votre plénitude fut accablante, et il eut à subir ce supplice de l'eau : torturé par votre beauté sans bornes. Un moment le vase humain résista, s'efforça de *comprendre* l'incalculable poids :

Mais le Père aime...
Que soit cultivée la lettre ferme
Et bien interprété ce qui existe.

Ce fut le temps de la parole écartelée. Puis il céda, éclata :

Car un faible vaisseau ne parvient pas toujours à les contenir.

L'homme à l'envergure étroite disparut et il n'y eut plus que vous, libres de vous épancher, de vous répandre à perte de vue. La tension prit subitement fin, comme un ressort trop sollicité se rompt. Et des vers coulent sans

remous, sans relâche, plats, calmes : votre sérénité s'étale.

Pourtant c'est cette écrasante douceur que j'aime. Mon désir en cherche les sûrs indices : l'attiédissement presque imperceptible des lèvres, ce trouble qui émousse les arêtes, la source fraîche du regard qui se fraye un chemin à travers le masque de fer. Une brume rose sur la ville, les gazes de l'amour, le Luxembourg qui, du haut d'un immeuble voisin, apparaît tout à coup comme une lagune de l'océan viride qui entame les contreforts de l'horizon, et tous ces objets qui plongent soudain des racines dans un humus autre que le gravier des routines ordinaires. N'abandonnez pas trop longtemps votre canne contre un mur : vous retrouveriez un arbrisseau. Dans le plat de lentilles que vous avez quitté pour ouvrir la porte, une jungle se trame. Ces signaux nous rendent confiance. Je connais une ville asphyxiée par le ciment : quel soulagement quand le cri d'un buisson ou d'un palmier vient y rompre le silence! Durcir était nécessaire pour que nous vivions, trop durcir nous en empêcherait. A vif, nous étions vulnérables. La géométrie nous sauva de notre finesse, maintenant elle menace de nous perdre : quand l'infusoire se mue en polygone, c'est qu'il est mort. Le vaisseau de notre sang s'immobilise dans une glace arctique. La nuit nous gagne et le froid. Alors, c'est réconfortant, ces minces rayons qui filtrent entre les volets clos et sous les portes et nous parlent de chaleur, de lumière au dedans.

Quand on entre, c'est une fournaise. Le bruit, le feu nous assomment. L'être n'est plus qu'un fagot dans la forge. Mais devenons-nous ce feu ou se nourrit-il seulement de nous? Ce qui en effet triomphe alors est infini, indéfini aussi. Et que sommes-nous — sommes-nous? — en dehors de ce qui nous définit? Mortels parce qu'hommes, hommes parce que mortels : l'immortelle n'est qu'une plante. Le printemps, la poésie font de nous des possédés; nous ne sommes maîtres de nous que par cet hiver, cette prose friable dont le maigre capital fond de jour en jour.

Je n'en sortirai pas. Où se situe l'essentiel de notre existence? Comme un écolier penché sur ses devoirs, tard dans la nuit, l'homme emboîte l'un dans l'autre les mots, les actes qui font sa durée. C'est son œuvre, cela. Une syntaxe par lui inventée le pousse de ligne en ligne : c'est son sens. Mais comment prendre au sérieux une chose aussi frivole? Ne pas croire en elle, mais à ce qu'elle nous apporte : le pain, le divertissement, l'occupation. Elle enjambe les fondrières, se colle aux parois. L'homme côtoie un abîme de lassitude, des falaises d'impuissance : elle est la main courante à quoi il s'agrippe.

Mais s'il lève la tête, un rectangle de nuit fait brèche dans le mur. Il n'y a rien à en dire, sinon qu'elle occupe aussitôt tous les plis de la chambre. Le fard d'électricité ne parvient plus à cacher notre incapacité. Inviable, la nuit nous rend pareils à elle. Les paroles s'effacent sous son silence comme des traces de pas sous la neige. Le sang noir s'infuse dans les veines par le canal des yeux, un sang de plomb qui nous accable délicieusement. On ne tient déjà plus debout. Une main habile délace les nerfs, fait glisser la peur comme une chemise. Nos doigts se crispent encore, se retiennent, mais l'échine, apprivoisée, se plie. Et puis, si c'est un piège, qu'au moins on en ait le cœur net, qu'on en atteigne vite le fond. Il faut rabattre précipitamment les stores des paupières pour que tout rentre dans l'ordre.

Non, je n'en sortirai pas. Deux attractions, deux lignes de force contraires se disputent notre vie. Il importe de ne céder à aucune, car nous serions très vite emportés, tournés et retournés par un courant plus fort que nous. Je n'en veux pas sortir. Que ces vecteurs s'affrontent, se croisent en un point, et que ce point soit nous. Comme un mât tiré par des cordes aux points cardinaux, c'est d'être l'enjeu d'un combat pour l'instant égal qui nous maintient debout, servis par ce doute, cette irrésolution même qui nous écartèlent. La solution, la décision espérée, coup de hache sur l'une ou l'autre de nos amarres, sera cause de notre chute.

Notre vie, un carrefour précis, limité de forces incommensurables, sans bornes : comme cette place qui existe, où la circulation converge et diverge, et qui est la place Victor Hugo. Comme ce café où, depuis que je m'y suis attablé, les gens passent et repassent. Les accessoires réduits à leur plus simple expression, faits pour servir dans tous les drames : chaises, tables, banquettes indéfinissables. Elles se composent, se défont, se recomposent selon un ordre sans cesse modifié. Le rempart invisible qu'avait dressé autour de lui le personnage glabre adossé au mur s'effondre sous le bulldozer d'un quatuor de beloteurs. Il part et, aussitôt happé, son domaine se morcèle en lotissements nouveaux : ici s'ouvre une bibliothèque, là se blottit un squatter. Comme acte de possession, il affiche une tasse vide, preuve si peu concluante qu'il n'ose s'éloigner un instant de son maigre lopin (bien que depuis longtemps il lorgne certaine porte qui s'ouvre dans un bruit de cataracte). D'autant plus qu'une famille énergique et nombreuse accentue sans répit sur lui une poussée cruelle comme la santé. Plus loin, une femme seule soigne ses rêves, arrache la mauvaise herbe des soucis, sourit devant ses petites fabriques jusqu'à ce qu'une bande de galopins s'essaime sur les plates-bandes et piétine les plantes fragiles. Elle se sait impuissante contre leur inconscience, elle baisse les yeux. Qu'ils s'en aillent seulement, elle consent à recommencer. D'autres coins ne sont pas moins déflorés : là-bas, un couple se conjugue. Mais ceux-là ne se préoccupent guère des regards voraces allumés sur le périmètre. La curiosité leur passe inutilement sur le corps et ne les réveille pas plus qu'un psychiatre n'arrive à s'emparer de l'attention d'un catachtonique : ils sont à mille lieues d'eux-mêmes. Et puis tout le monde déménage et bientôt il n'y a plus qu'une ville morte où un dernier vieillard s'entretient de souvenirs. Les portes, les fenêtres battent en pantenne. Sur une table, un journal ouvert, comme un calendrier oublié marquant la date du départ. Puis un souffle non moins inexplicable ramène les prospecteurs, de nouvelles entreprises se montent, et c'est un autre *boom*. Une toile

de courses aux rythmes inlassablement variés se tisse ainsi : tantôt frénétiques, hystériques, tantôt lents tellement ils sont amples ou épuisés. Des entrevues manquées, des rencontres imprévues, de la haine, des joies, affaires, amour, angoisse, l'agoraphobie et la xénophobie, le bruit et le silence — cet endroit s'accommode de tout. Il ressemble à ces pays neutres que les guerres totales épargnent mystérieusement, sans doute parce qu'il faut aux adversaires un lieu de trêve perpétuelle où ils puissent se rencontrer sans se détruire, afin de ne pas oublier que sous le masque de la cruauté l'ennemi conserve un autre visage qui nous prouve qu'un jour, le vacarme enfin apaisé, on pourra à nouveau s'entendre.

Un lieu de passage où il fait bon être. Et j'aimerais que ce qu'il m'y arrive d'écrire lui ressemblât. Que la prose et la poésie puissent s'y donner rendez-vous. Le feront-elles? Cela ne dépend point de moi. Cette littérature n'est ni l'une ni l'autre, mais empêche leur irrémédiable divorce. Elle sait prendre la place de la marche effondrée, du chaînon manquant, elle est la main tendue en montant en voiture ou en descendant, les mots qu'on dit avant l'amour et après, la passerelle qui relie l'hiver au printemps. Elle fait communiquer les plans disloqués sur lesquels se joue notre vie, car nous sommes et anges et bêtes, et feu et terre. Elle réduit la fracture, suture la plaie béante, obtient du moins que la lutte se livre en lieu clos.

Comme cette place. La statue de Victor Hugo s'y dressait autrefois. Je ne l'ai jamais vue. Quand j'y vins pour la première fois, il n'en restait déjà plus que le socle, ou plutôt un rocher, un entassement de rochers. Je ne sais si c'était beau, mais c'était rassurant et utile. Un « sanctuaire » pour oiseaux, pour nous également. La nuit le battait comme un phare; il ne s'effondrait pas. Le regard pouvait s'y accrocher, s'y hisser, attendre la marée basse ou que les secours viennent. Maintenant tout cela a disparu et l'obscurité déferle sur une platitude sans relief. Prose sinistre, celle-là. Nous avions besoin de cet escalier qui cessait aussitôt qu'ébauché, de ce socle qui rappelait l'hôte arraché. Ce perchoir donne la mesure de notre amour,

de notre faiblesse : lourds amants de la légèreté, offrant la seule chose dont nous soyons capables, une plate-forme où les ressorts du mouvement auront loisir de se retendre. C'est toujours la même prose, mais le désir et l'attente la soulèvent au-dessus de son niveau ordinaire : aimantée, aspirée par l'astre invisible. Pas plus de poésie, sur cette plate-forme, que quelques centimètres au-dessous, à même le sol, mais le vide y est plus qu'un vide : une absence. Il y a une place pour la poésie, là. Elle pourra, s'il lui chante, s'y poser.

DE MÉMOIRE D'HOMME

par SUZAN ALLEN

I

Il ne reste des mots qu'une peau transparente
abandonnée au sol par le serpent d'images.
Le jour, objet usuel, accompagne tout profil
et l'on ne s'émerveille plus.
Boire à longs traits dans un miroir
est indécence publique.
Le désir est privé d'aromates précieux.
Le couteau laisse un goût de fer
dans la chair méfiante.
La lune craquelée au gel des télescopes
n'est plus que pierre au fond des lacs.
Les grands hivers loyaux sont trahis par la neige
moines-mendiants disparus, pieds-nus,
dans la terre profonde ne va pas la charrue.
L'eau-douce accomplit ses meurtres
en cercle vicieux, tête couronnée
qui s'enfonce à jamais dans l'histoire.
La mer, de mémoire d'homme,
sans noyau ni confins,
n'a plus peur de son ombre.
Les grands fonds, violés,
ont livré les beaux secrets du génie.

II

Poème de la nuit des temps,
songe au vol noir des origines,
pose en ma main charnelle
le poids d'or du mensonge,
poids d'or, poids mort,
un art qui réjouit l'esprit,
beau démon, masque mortel,
plâtres et bois de la douleur,
grimaces de la traque,
dans des forêts de carton.
Sur les planches anonymes,
signes et mots tournent en cage,
l'homme est à l'étroit dans ses gestes,
il se fait des bleus à l'ennui,
parfois foule avec lui-même,
parfois nœud à force de parler seul,
il s'égosille,
il fait des pieds et des mains,
jeux de mains, jeux de vilains.
La mort attend, silence plein jusqu'aux bords,
qu'une goutte enfin se perde.

III

J'écrase mon ombre à coups de talon
j'aime effeuiller les roses
jusqu'à l'ovaire,
et entrer vivante dans les miroirs
jusqu'à l'os.
Mais souvent tout désir se fige en moi

et devient cassant comme aiguille.
Dans un silence de plaine
je ne suis plus qu'amour infime
devant la neige de mes plaies
devant la solitude des autres.

IV

Je suis cette prison qui dort
en d'horribles douleurs d'angle.
Nul n'a trouvé le cri, la gemme
ô juste invocation des confins,
qui font crouler les murailles hautaines.
Oiseaux exaspérants à force de mourir
en mon for intérieur,
je vais dans l'insomnie des terrains vagues
m'épouser aux miroirs, miséricorde.
Je vais dans les mines de sel aux pages fratricides
et dans les déserts nus gardés des flamands roses,
épine à l'ongle, flèche au regard,
où mon désir, jadis, blanchit ses vieux os,
face à face avec le soleil des guerres.
Et partout l'amour est sourd et le sourd sans amour,
Partout l'amour est lourd
de la gravitation universelle.

V

Forêt trouée d'erreurs
Où gît plus d'une feuille morte
en odeur de sainteté.
Soleil, comme un noyau rongeant sa pulpe.

Lune, pêcheuse des mares.
Falaises debout de l'été
dans la lumière intolérable
qu'il faut avaler crue
et qui donne son orgueil à porter
à dos d'homme, jusqu'au sommet.
Ciel diurne tapissé d'images
par les messes du dimanche.
Ciel nocturne, œil éclaté
dans l'orbite mûrie aux becs noirs des étoiles.
Langage souillé d'oiseaux,
cruauté dans l'œil du fouet.
Odeur de soie épouvantable
qui trahit l'animal domestique.
Liberté sauvage de la nature
un jour, au fond des grandes lentilles convergentes
où l'alliance est de cristal, sœur,
tu connaîtras l'esclavage aux lourds colliers d'ambre
et nos faims.

VI

Conquistadors,
dont l'armure est creuse et rêve
sous la poussière de mariée,
où sont vos ardents territoires
sous le soleil féodal?
Pour nous, modernes, le ciel a changé de peau.
L'éros, cargo sonore, croise dans une mer terrifiée
où l'amant des grandes profondeurs
d'un beau sang rouge nous fit naître.
Les fruits se baignent dans les vitres nudistes,
écorce transparente des saisons.
La musique laisse une trace argentée dans l'espace.

L'océan n'est jamais en défaut, la lumière
coupée ras, organise des chevauchées d'or fin.
ô lendemains aventureux
sur la corde raide
au-dessus des abîmes pleins d'engrenages nus
que la folie suit de pointillés, ses cris,
pleins de grandes vacances et d'arbres par générations.
Quel étrange amour feront, princiers,
les couples d'enfants au sang mêlé,
venus d'aussi loin que l'amour.

Divers séjours

par HÉLÈNE DE WENDEL

FLORENCE

Florence, je l'ai vue pour la première fois de la colline de San Miniato au-dessus de l'Arno, un matin de bonne heure. Elle était là tout d'un coup, fine, brune et de tous les tons de la terre cuite, de l'ocre au rose. Ses toits de tuile ont un émail de belle poterie. Le dôme de la cathédrale, couleur d'écorce avec des nervures de pierre blanche, la tour à mâchicoulis du Palazzo Vecchio, les clochers étroits en composent le profil délié. Sous le ciel gris avec des déchirures bleues c'était un dessin à la sépia, légèrement frotté par endroits de jaune, de carmin et de prune.

En allant à l'hôtel je fus charmée par la place de l'Annunziata. Les médaillons de céramique bleue et blanche, enfants au maillot de Luca della Robbia, sont brillants contre la poudre des murs. Ils semblent accrochés légèrement, une décoration improvisée. La galerie qui fait le tour de la place est soutenue par des colonnettes minces, touchantes comme une délicate ossature. C'est ma première impression de Florence, cette sécheresse précieuse.

Le soir, après avoir dîné dans une petite trattoria

blanche, nous nous sommes promenés longuement. La ville est discrètement éclairée, sans rien de théâtral : ni trop de lumière ni effets d'ombre outrés. La marche est facilitée par les dalles qui forment le pavage de toutes les rues, d'un bord à l'autre, sans trottoirs. Belles dalles lisses, très grandes, qui donnent aux places l'aspect de salles découvertes. Je pense aux autres dallages vus par la suite : au Campo, immense place creuse de Sienne, pavée de briques que des rayons de pierre blanche séparent en quartiers; à certaines rues très en pente dont la pierre est striée de profondes rainures pour que le pied, et le sabot du cheval, ne glissent pas; au large escalier contre l'église de San Giminiano, plan incliné de brique, rayé des deux côtés par des bourrelets saillants de pierre disposés comme des marches, mais lisse au milieu pour que les voitures puissent monter; au pavimento de marbre de la Certusa, vert, noir, brun et blanc, comme un Braque.

Soudain je m'arrête au cours de notre promenade nocturne et n'en crois pas mes yeux d'étonnement, d'amusement : nous avons buté contre de grands objets posés là, et si précieux, en marbres variés : la cathédrale, le ravissant campanile, le baptistère orné de ses portes d'or. Je les contemple, mais bientôt je me détache de la suspecte façade du Duomo pour examiner cette tour de Giotto. Où l'a-t-on vue déjà, plate et en couleur, sinon au fond des tableaux; une architecture de peintre, d'enlumineur plutôt, une architecture imaginaire qui, pendant tout le Moyen Age, aurait prolongé sa vie dans les manuscrits, où je me promets d'aller la chercher, de poursuivre cette mince colonnette à chapiteau corinthien qu'il me semble avoir vue dans la Bible de Charles le Chauve.

« Il lui faudrait un écrin », aurait dit en parlant du Campanile Charles-Quint qui s'y connaissait en bijoux. C'est une architecture d'orfèvres aussi, de merveilleux objets agrandis : Le baptistère est un coffret : se change-t-il en monument sur le coup de minuit?

Mais aux portes d'or de Ghiberti, regardées longuement à travers la grille qui les protège, ce sont des êtres bien

réels dont nous examinons les portraits : des visages de Florentins, intelligents, complexes, modernes d'expression.

Poursuivant notre promenade, nous débouchons soudain place della Signoria. Etrange spectacle, la nuit, vue pour la première fois! Un château moyenageux, à tour et mâchicoulis, au pied duquel se campent ou gesticulent d'énormes statues, de toute taille; à droite une loggia, des statues encore, occupées chacune pour elle-même, dont se détache l'élégant Persée tenant haut la tête coupée et impérieuse de la Gorgone. Tous ces drames qui se jouent en silence! Nous nous dirigeons vers la cour ouverte qui est entre les deux corps de bâtiment des Offices : beaucoup de calme ici, de dignité, deux rangées de colonnes, un balcon au fond sur l'Arno; mais on n'est pas rassurés; on s'attend à voir au milieu de cet espace trop vide quelque catastrophe immobile, à la Chirico.

Je suis revenue seule, le soir, à la Piazza della Signoria et j'ai contemplé longuement la façade d'un petit palais par Raphaël; elle a une qualité unique de douceur, un renflement suave des colonnes. Mais toujours du côté des grandes statues et du prolongement mystérieux du piazzale degli Uffizi, m'a frappée l'aspect surréaliste de cette place.

Aujourd'hui, écrivant à Paris dans ma chambre trop chaude, le soleil éclatant dans les rues et les cris des enfants de l'école, je pense avec une âpreté nostalgique aux contre-allées couvertes, où l'ombre est noire, tachée de soleil, qui longent, deux étroits tunnels de buis, une large allée bordée de cyprès au Jardin Boboli. Je m'y étais promenée un matin de grand vent, l'esprit dispos. « Vaste bassin, gazelles stylisées, chacune posée sur deux colonnes. Cailloutis : gris, corinthe et blanc. » Je regarde mes notes au crayon, à demi effacées, mais elles font surgir devant moi, pour contredire mon humeur morose, ces nobles haies, véritables murs en arbres taillés. Quel travail du sécateur depuis plusieurs siècles! Il ne crée pas de monotonie : un arbre seul se détache en panache; certains feuillages, certaines formes sont employés gaîment,

pour leur cocasserie. Les petits galets oblongs de ce cailloutis dont je me plaisais à noter les discrètes couleurs, comme on se représente la main qui s'est plue à les disposer ainsi, à en essayer un, puis un autre. On voit l'homme qui prend du recul et regarde l'effet d'un arbre échevelé qu'on ne taillera pas, d'une céramique contre un mur poudreux, d'ornements de marbre blanc, lisse et froid, contre la façade de brique rose d'une église de Sienne, des coquillages qui ornent la voûte humide d'une grotte. Partout une attention, une présence d'esprit et l'exercice de sens très fins. Quelle gamme étendue de satisfactions se procuraient ces Florentins, depuis le divertissement jusqu'à la splendeur!

Je me suis retournée en sortant du Jardin Boboli, pour regarder encore l'énorme masse du palais Pitti. Voilà un monument qui ne pourrait pas être réduit; il éclate dans ses dimensions. Les pierres de la base sont taillées avec violence, des roches irrégulières. Pour le premier étage elles sont traitées avec plus de calme, les unes à facettes, les autres à rainures : un exemple gigantesque des différentes façons de traiter la pierre.

Que pouvons-nous ressaisir par la mémoire? Pourquoi, parmi tant d'autres images, émerge pour moi ce soir la blancheur d'un mur et d'un escalier à la fin du jour, en montant à San Miniato? Des masses noires de feuillage dense — cyprès, chênes-verts ronds — sont disposées irrégulièrement, avec un sens décoratif à la fois noble et familier. Des plantes dures, griffues, s'agrippent aux premières marches ou accrochent au sol la base du mur. Et l'ombre venait sous les arbres humides autour d'une promenade presque silencieuse.

UNE AUBERGE

La route monte en lacets depuis Rapallo. A chaque tournant on découvre un plus vaste paysage, une nouvelle ligne de montagnes et en bas s'allonge davantage le contour de la côte. Les oliviers disparaissent, remplacés par des châtaigniers et des chênes-verts. Une grille soudain, entr'ouverte; et la route ne va pas plus loin.

Une porte à franchir, une enceinte indiquée donnent du prix à un fragment de terrain, à cette arête de colline que deux petits murs de pierre sèche, la bordant tout du long, changent en allée. Plantée irrégulièrement de grands chênes, marquée en son milieu d'un étroit chemin de dalles, elle monte à une église blanche en haut d'un escalier. Des murs encore, plus architecturaux, qu'ornent deux boules de pierre portées par des tiges de métal, appuient de chaque côté les hautes marches, jusqu'à la terrasse devant le sanctuaire. C'est un monde clos, avec une magie.

En bordure de l'allée, à mi-hauteur entre la grille et l'église, un long store rayé de bleu et de blanc abrite quelques tables peintes du même bleu et recouvertes de nappes damassées beiges et blanches; par la porte ouverte de l'auberge on voit au fond de la salle à manger les fenêtres s'ouvrant sur l'espace.

Que j'allais vivre ici quelque temps n'a pas fait de doute pour moi dès l'abord. J'avais décidé de rester avant même de monter l'escalier aux marches d'ardoise, d'apprécier la largeur du palier, galerie plus que couloir, carrelée de blanc et de noir, éclairée aux deux extrémités par de hautes fenêtres sur des volets verts toujours tirés qui laissent passer des lignes de lumière brillante, et d'entrer dans une chambre assez grande et propre où je vis d'un bon œil le lit haut perché, la commode en pitchpin, le pot-à-eau de faïence. La fenêtre ouvre sur le vide; en m'approchant je découvris le ravin, car le terrain

dévale à pic autour de ce territoire du Sanctuaire de Notre-Dame de Montallegro.

Maintenant que mon départ approche je voudrais consigner les aspects de ce domaine cerné par le mur, balayé par le son des cloches et certaines nuits par un vent rapide, où passent quelques prêtres, des religieuses et des pèlerins à qui l'on vend, sur deux établis dressés les jours de fête au pied de l'escalier, des colliers de noisettes de la montagne; où notre auberge mène sa petite existence autonome, quoiqu'elle appartienne à « l'administration ecclésiastique »; mais la famille qui la gère — les parents, trois filles, un gendre — y est installée depuis vingt ans et c'est bien chez eux que nous sommes.

Tant d'endroits passent sans rien nous laisser, malgré notre volonté d'être attentifs; pas une image, pas un parfum. Pendant de longues périodes le monde extérieur ne compte pas pour moi et si soudain une impression me tire par la manche, ne serait-ce que l'odeur forestière, la saveur vivace du basilic haché sur les minces feuilles de lasagne pliées dans mon assiette, j'éprouve dans ma surprise le désir de lui rendre justice et souhaiterais avoir les mots qui conviennent pour la décrire exactement.

Déballés mes livres, mes sandales, quelques vêtements, j'allai droit à l'église, en marbre blanc, et moderne; une obscurité dorée y demeure, depuis la chapelle précédente sans doute, car c'est un lieu de pèlerinage ancien, trop enrichi par les dons des fidèles et qui a pu extérieurement se remettre à neuf.

Dans l'ombre brillent l'autel, les piliers, les lampes. Peu à peu, l'œil habitué découvre, du sol à la voûte, autour des petits autels latéraux, couvrant entièrement les parois, un revêtement d'ex-votos : des cœurs d'argent entourés d'une dentelle en filigrane sur fond de velours dans des cadres ovales de bois doré, et répétés par centaines. Parfois des cœurs en réduction sont groupés dans le même cadre. D'autres sont plus grands que nature et ornés d'une flamme. Un examen attentif révèle des témoignages d'une reconnaissance explicite : une série de tableaux de navires en perdition, dont l'équipage revint

par miracle; des peintures anecdotiques d'accidents; une paire d'épaulettes d'officier, un « loup » d'argent aux yeux vides fendus; une main en cire colorée, avec un bracelet.

Pendant ce temps les bougies avaient été allumées pour le Salut. L'église se remplit d'un pensionnat et bientôt de voix stridentes. C'était un très vieux prêtre qui officiait, haut et raide. Quand il se retourna, élevant l'ostensoir, et qu'il se trouva juste dans l'axe de la porte restée ouverte, une explosion retentit, claquante, sèche, résonnant entre les montagnes : la dynamite, cette traînée de poudre que j'avais vu préparer par deux hommes en montant l'allée. Nous sommes loin de la clochette de l'enfant de chœur. Cet éclatement devant l'ostensoir a une noblesse primitive.

Sauf le patron et sa famille, aimables avec naturel, les pensionnaires n'ont pas retenu mon attention plus que l'instant d'un examen rapide avant de me devenir invisibles. Une femme pourtant, qui était là au début de mon séjour, passe encore parfois devant mes yeux surpris.

Je l'avais remarquée en arrivant; elle lisait, assise dans l'allée et, de la grille, sa large jupe rouge bordée de bleu clair, le mouchoir noué sur ses cheveux étaient d'un joli effet. Je la vis aux repas et m'amusai de ses toilettes : vue de près l'étoffe en était ordinaire mais il y avait une recherche dans la forme, étroite et fort décolletée ou froncée à la bohémienne, qui rendait ces robes vulgaires amusantes comme des costumes. Elle en changeait plusieurs fois par jour et faisait des entrées dans la salle à manger. La parente qui l'accompagnait ne semblait pas prêter attention à elle, ce qui m'intriguait, car il était difficile de se détacher de son manège. Grande, mince mais osseuse avec de fortes mains et beaucoup de cheveux blonds en torsade, elle était telle que ses vêtements : assez frappante et de qualité médiocre. Le curieux était sa démarche. Elle était animée, on ne pouvait en douter, par une musique intérieure qui la portait sans défaillance. A aucun moment elle ne bougeait en prose, si l'on peut dire. Ses pas, de la porte à sa table, vers l'allée,

sans parler de la montée, ou mieux encore de la descente du grand escalier devant l'église, avaient toujours l'emphase d'un solo de danseuse-étoile.

J'en oubliais de lire et suivais ses évolutions d'un regard fasciné. Une seule fois je la vis parler. J'étais assise sous le store un matin; elle descendait de l'église, sur un rythme balancé, un pas suspendu à chaque marche, dans une robe collante rose rayée de jaune, ouverte largement en carré; au bas de l'escalier elle rencontra un groupe de trois moines en blanc. Ils s'arrêtèrent avec l'air de la connaître bien. Je la voyais de loin; des pieds à la tête elle se prit à onduler incoerciblement, des vagues la parcourant, tandis que les bons pères lui adressaient des paroles affables. Elle continua son chemin. Assis à une table non loin de moi, un touriste prenait du café. Quand elle l'aperçut, sa marche se rompit, elle tourna, prit l'axe de la porte et sur une musique nouvelle et plus intense que jamais franchit ces quelques mètres en frôlant nos tables, la jambe projetée en avant, tête en arrière, bras en balancier. Il regardait la porte par où elle avait disparu, puis se prit à rire; et après quelques secondes je le vis qui riait à nouveau, avec gêne.

Cette curieuse personne ne se montrait que de profil. Elle défilait devant nous comme sur un bas-relief. Une seule fois elle regarda de mon côté et je vis en plein son visage, de grands traits tremblés et des yeux incertains. Mais elle se détourna, je retrouvai son port de tête majestueux mais gardai une vague inquiétude.

Au début du mois d'août le soir apportait une détente. Les promeneurs étaient repartis. Sous le store de toile au bord de l'allée les habitants de l'auberge restaient assis paisiblement. Portant une grande boîte, un enfant venait chercher les lettres pour le courrier. Un paysan, nu-pieds, genoux souples, la tête baissée sous une volumineuse charge de fourrage, descendait rapidement le chemin de dalles. Le marbre blanc de l'église prenait une douceur, comme derrière un voile. Je pensais à ces mots entrevus à travers mon ignorance, dans le langage de Dante:

« Il giorno se n'andava e l'aere bruno... »

L'air brunit en effet, au crépuscule italien; je n'ai pas eu cette impression ailleurs.

Plus tard, j'allai sur la terrasse. Une religieuse balayait. Assise à un angle je regardai s'allumer les lumières de la côte. Elles bordent d'un galon étroit, car les arbres descendent presque jusqu'à la mer et les villes n'ont pas d'épaisseur, les baies de Rapallo et de Santa Margherita. A l'horizon, ce promontoire et le rayon intermittent du phare avance derrière le port de Portofino et n'est rattaché à la terre que par un isthme très étroit. Il y a là-bas une chapelle que je connais bien; elle est jaune pâle et les pilastres, le fronton, les deux petits obélisques de la façade sont peints en blanc. Je ne l'ai vue que le soir, fermée. L'espace devant elle, toute la largeur de cette bande de terre, est une terrasse bordée des deux côtés par un mur doublé d'un banc et entièrement ornée d'un travail de cailloutis, le plus élégant de tous ceux que j'ai examinés jusqu'à présent : les galets de la taille d'une noix dessinent en blanc rosé sur fond gris trois grandes étoiles qui indiquent les points cardinaux, et plus bas de hautes feuilles enroulées. Quel endroit enchanté! Si l'on se penche d'un côté on voit les mâts des bateaux qui se trouvent dans le port, et quelques barques de pêcheurs; le décor, une seule rangée de maisons contre la colline, un peu trop soigné mais réussi, avec les terrasses de restaurants où l'on sert du poisson grillé et des framboises. De l'autre côté c'est la pleine mer et l'écume contre les rochers. A l'angle de la terrasse se dresse une haute maison couleur de terre cuite, avec des grilles aux fenêtres et un balcon de fer forgé, bombé, soutenu par une console fine et nerveuse. Un bourrelet de pierre est le seul autre ornement de la façade plate avec des anneaux qui servaient aux cavaliers pour attacher leur monture. On imagine une scène de Shakespeare.

Quittant des yeux la mer, je me retourne vers ma terrasse de Montallegro : un vieux prêtre en bottines à boutons est venu s'asseoir et fume sa pipe.

L'ENFANT DE SEGOVIE

Assise devant le feu au Parador d'El Paular je regardais se détacher d'une longue bûche l'écorce de chêne. Tout est plus fort en Espagne qu'ailleurs. C'étaient des troncs noueux qu'on brûlait dans cette cheminée et les reliefs de l'écorce à l'envers rougeâtre étaient sculptés par un grand âge. Portés tellement plus haut que les mêmes essences d'arbres en Europe par le climat méridional les chênes, les érables, au-dessus de mille mètres deviennent géants. Roulant en auto depuis plusieurs jours sur les hauts-plateaux de Castille, je ne reconnaissais pas ce qui m'était le plus familier. Moins d'argent que de bronze, ces grands arbres carrés étaient-ce des oliviers? J'avais attendu un reflet plus clair de leur feuillage pour les identifier, reflet qu'ils ne m'avaient pas donné; mais après des coups d'œil inquiets j'avais compris que je traversais bien des oliveraies austères. En comparaison la forêt qui entourait cet ancien couvent d'El Paular m'avait paru accueillante.

Je me reposais enfin. Cette halte, ménagée par l'Office national du tourisme avec un sens surprenant de la retraite plus que de la commodité, car il fallait des heures de route crevassée pour l'atteindre dans une solitude où il semblait que personne n'eût à passer, donnait en plus du confort qu'on y trouvait l'impression de calme d'une maison particulière qui n'attend pas d'hôtes de hasard. Devenu pourtant un hôtel, ce couvent l'était avec tant de dignité qu'on appréciait comme une faveur d'y être reçu.

Autour de moi les meubles sombres, un grand portrait seigneurial, tout semblait arrangé par un maître suivant sans effort ni recherche son goût naturel. Quand le feu baisserait et ne me défendrait plus contre le froid déjà vif de la fin d'octobre, je retrouverais une vaste chambre blanche avec un couvre-pied rouge et noir sur le lit.

Les journées précédentes avaient été dures; surtout la dernière. Il fallait atteindre un autre parador plus isolé que celui-ci. Les bornes kilométriques de la Sierra de Gredos n'inspirent pas confiance. Elles semblent arbitraires, et le sont peut-être, à qui les éclaire de ses phares. Tant de tournants pris, un vaste paysage disparaissant, un autre sans limite découvert, l'air devenu si âpre, et seulement dix kilomètres de parcourus! Le geste d'un berger à qui l'on demande le chemin est ample et mieux fait pour indiquer une région qu'un lieu précis. La nuit venue, plus une lumière. Le parador de Gredos enfin atteint contre toute espérance était, en granit, un relais de haute montagne. Quand j'ouvris ma fenêtre sur une terrasse de pierre, un ciel glacé, j'étais éperdue de solitude comme en aucun lieu du monde.

Ce soir de repos, pour la première fois, j'avais le sentiment des richesses accumulées depuis que nous avait frappés en passant la frontière la force éclatante des garçons de Navarre.

Pourtant le premier contact avec l'Espagne ne va pas sans heurt. Certains quartiers de Burgos sont d'une laideur agressive, germanique. Rien n'est plus désagréable à l'œil qu'une rue de miradores, ces balcons fermés de verre, sortes de « bow-windows » avec une armature de métal. Même devant la cathédrale nous ne sommes pas sans protestation : ce gothique tardif est à la fois orné et sec. Il faut entrer, et se trouver devant les grilles de la chapelle du Connétable, pour découvrir une beauté particulière, et aux murs ces écussons énormes, décoration héraldique qui convient au castillan.

Ces grilles surmontées d'une frise sont une splendeur de ferronnerie dorée. J'en ai retrouvé dans presque toutes les cathédrales, parfois plus simples et non moins belles, hautes lances noires surmontées d'une étoile d'or dans l'ombre de la cathédrale de Palencia, à la fin du jour. Le sacristain avait éclairé le retable, rutilant de cette dorure qui reste dans ma mémoire comme la tonalité espagnole et qui peut devenir une matière douce et amortie, quand elle est le manteau de saint Benoît dans une

sculpture polychrome de Berruguete, au musée de Valladolid.

Palencia, une des moins célèbres des cathédrales, a été une de mes préférées. J'y restais malgré l'heure tardive. Je ne voulais plus oublier le travail arabe des hautes portes de bois, comme j'en avais poussé si souvent depuis une semaine, qui forment un tambour à chaque entrée. Elles sont entièrement recouvertes d'un dessin géométrique rectiligne, serré, en léger relief, très net de facture. Je suivais du doigt ce motif de rectangles imbriqués. Le bois sent bon. Au Maroc les plafonds de cèdre gardent toujours leur parfum. Et j'aimais les grands bancs de noyer dont les dossiers pleins sont fixés par de grosses ferrures d'un travail assez rude d'artisanat local qui n'a plus rien à voir avec le raffinement arabe mais qui inspire l'affection.

Dans ma chambre, avant de m'endormir, je rouvris le livre de Sacheverell Sitwell : *Spain*. Compagnon de ce voyage, interlocuteur toujours présent vers qui on se tourne avec véhémence pour l'adhésion ou la discussion je ne saurais dire ce que je lui dois. Il nous a fait aller jusqu'aux abords de la frontière portugaise pour voir à Zamora ce qu'il s'amuse à appeler les tapisseries noires. J'ai monté après lui cet escalier où nous apparaît soudain, grandeur nature, un archer vêtu de noir, qui bande son arc. Cette Histoire de Tarquin et la suite qui représente la Guerre de Troie composent un des plus extraordinaires ensemble de tapisseries des Flandres qu'il m'ait été donné de voir. J'ai trouvé peu d'œuvres d'art de cette qualité dans tout ce voyage. Le dôme oriental de la cathédrale « which yet cannot be called Byzantine », « qu'on ne peut pourtant appeler byzantin ». — « Un dôme en forme de melon recouvert de plomb, entouré de six petites tourelles avec des pilastres et des dômes de plomb qui sont de petites créations orientales achevées, presque de la forme des heaumes sarrasins, le tout influencé, on n'en peut guère douter, par l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem » : nous nous sommes plu à l'examiner autant que lui à le décrire.

J'essayais de trouver le sommeil. Mais le mouvement

vous porte encore, quand on a beaucoup roulé si haut, dans ces paysages indéfinis, déserts, aux tons de minéraux, avec des traînées vertes et bleues, ou parfois d'un rose de sable africain. En refermant le livre de Sitwell, j'avais entrevu une photographie, celle de Manolete, et je me prenais à penser à cette seule fin digne d'un combat égal, Manolete et le taureau qui meurent ensemble et l'un par l'autre, la bête, l'épée plongée jusqu'à la garde dans la nuque, avant de s'effondrer, tuant le torero d'un dernier coup de corne.

Où avais-je lu cette épitaphe du Cardinal Cisneros, sur une dalle qui ne portait même pas son nom : « Hic est pulvis et cinis et nihil »?

Rien. L'implacable façade de l'Escurial proclame ce mot par son refus inflexible de tout ornement. N'empêche que j'admire davantage, du même Juan de Herrera, la cathédrale Renaissance de Valladolid, d'un style classique pré-baroque aux ressorts bien tendus.

Le lendemain je partais pour Ségovie. Même après Salamanque elle surprend par sa masse. Juan Gil de Hontañón édifiait des cathédrales géantes qui ressemblent à des palais et des châteaux forts. Nous nous arrêtâmes sur la place. Des enfants en guenilles jouaient dans la poussière. L'un d'eux, d'une dizaine d'années, de ce blond foncé tirant sur le roux qui est fréquent en Espagne, devançant les autres par l'autorité de l'intelligence, s'institua gardien de la voiture et indiqua ce qu'il fallait voir. Une cathédrale de plus où l'on erre. On se trouve dans un grand espace qui n'est pas fermement ordonné, des salles plutôt que des chapelles; les chaises n'ont pas de direction précise. Nous nous y sommes longtemps attardés.

En sortant, où aller prendre un repas? On ne pouvait guère demander conseil au petit garnement; mais déjà de lui-même, après avoir fait sauter dans sa paume les quelques pesetas reçues pour le gardiennage de la voiture, il indiquait un chemin, répétant avec insistance un nom de restaurant. Nous nous y rendîmes sans conviction. L'endroit n'était pas déplaisant. Après l'hésitation devant la carte, pendant l'habituelle attente, il y eut un

moment de fatigue un peu morose. Ce n'est pas à la conversation que pousse le grandiose vide espagnol, ni la fin d'un voyage. Les autres tables restaient inoccupées. Au-dessus de chacune une fenêtre était mi-close. Je vis au fond de la salle bouger l'une d'elles comme si, après l'avoir poussée de l'extérieur, on la ramenait sans bruit en arrière. Qui avait essayé de regarder du dehors? Soudain la fenêtre juste contre nous s'ouvrit. L'enfant tenant écartés les battants, les bras ouverts, nous regarda l'un après l'autre, inspecta la table d'un œil sagace, fit un signe de tête protecteur et disparut. Nous échangeâmes un regard, souriants, touchés : il était venu voir si tout allait bien.

Match nul

par MARTIN ARMSTRONG.
Traduit de l'anglais
par Raymonde Asselin.

I

Georges Robson poussa un soupir de satisfaction et jeta sur la pile d'enveloppes que le saute-ruisseau allait mettre à la poste la lettre qu'il venait de cacheter et de timbrer. A soixante ans, il avait encore, sous la masse de ses cheveux gris soigneusement brossés, un visage d'enfant, à la fois confiant, crédule et irrésolu, avec un soupçon d'entêtement dans la ligne de la mâchoire. Grâce à cette lettre, il allait enfin, au bout de près de quarante ans, s'élever au-dessus des Tranmore. Il est vrai que Sir Eric Tranmore était mort six mois auparavant, mais sa femme vivait encore, et c'était surtout elle que Robson voulait surpasser.

Mais il y était enfin arrivé. Le bail de la confortable maison de campagne, des sept acres de jardin et de dépendances qui l'entouraient, le bail de cette maison où les Tranmore avaient vécu pendant ces vingt dernières années allait arriver à expiration dans trois mois, et le propriétaire, qui était décidé à vendre, ne le renouvellerait pas. Mais Tranmore avait laissé sa femme moins à l'aise qu'on n'aurait pu s'y attendre; ils avaient tous deux perdu beaucoup d'argent pendant la guerre, et

maintenant, ne pouvant assumer les frais d'achat de la propriété, elle allait être obligée d'abandonner son foyer.

Sans hésiter un seul instant, George Robson avait décidé d'acheter le domaine. Il ne poursuivait ainsi qu'un seul but : réaliser son ambition. Il n'avait pas envie du domaine. Ni sa femme ni lui n'aimaient la campagne; leur petite maison de banlieue, ornée d'une terrasse et située dans une rangée de maisons semblables, leur convenait parfaitement. Il lui faudrait louer le château des Tranmore, ou peut-être le vendre s'il pouvait en trouver un prix plus élevé qu'il ne l'avait payé. Mais, l'important était de l'avoir acheté. La lettre qu'il venait d'écrire était destinée à l'agent immobilier : elle acceptait toutes les conditions de l'offre, et, en la jetant sur sa pile de lettres, George Robson eut l'impression d'être soulagé d'un grand poids. Il était enfin libéré de cette injustice qui n'avait cessé de le harceler pendant toutes ces dernières années : les Tranmore avaient dû s'abaisser, et lui s'était élevé.

2

Il y avait maintenant plus de quarante-cinq ans que George Robson avait commencé sa carrière comme sauteruisseau chez MM. Gilmore et Truman, agents d'affaires, Ranger Street, à Newchester. C'était un gamin intelligent, et cinq ans plus tard, la maison Gilmore et Truman le prenait comme secrétaire. Ce fut alors qu'Eric Tranmore entra dans la maison, avec les mêmes fonctions. Il avait un an de plus que George, qui le détesta immédiatement. Après tout, George était un vieux routier, — cela faisait cinq ans qu'il était dans la maison — et l'arrivée de ce jeune dandy qui, frais émoulu de l'école secondaire, remplissait des fonctions que George avait mis cinq ans à obtenir, le mécontenta vivement. George manifesta son mécontentement en se moquant de Tranmore derrière son dos et en faisant preuve d'une extrême réserve dans ses rapports avec lui. Il notait avec un

mépris amusé la coupe excellente des complets de Tranmore, ses cols et ses manchettes immaculés, ses chaussures élégantes et son chapeau melon, ses cheveux dorés séparés par une raie impeccable et son visage agréable. Mais Tranmore ne paraissait pas remarquer l'hostilité de George. Il lui souhaitait amicalement le bonjour et le bonsoir, et, quand l'occasion s'en présentait, il essayait d'engager la conversation avec lui. Ils se connaissaient depuis trois jours, lorsqu'un soir ils quittèrent par hasard le bureau ensemble. Dès qu'ils furent dans la rue, George prit son chemin habituel en grommelant un vague bonsoir, mais Tranmore le rattrapa et se mit à marcher du même pas que lui. « Je vais aussi de ce côté », dit-il. Il ne paraissait pas même envisager qu'ils pussent faire route séparément, du moment qu'ils allaient dans la même direction. « Où habitez-vous? » demanda-t-il aimablement.

— Du côté de Saverhill.

— Pas possible! moi aussi, répliqua Tranmore. J'habite en meublé à Moseley Terrace. Je suis tout seul, vous savez. Ma famille habite la campagne.

— Mon chemin passe par Moseley Terrace, dit George.

— Quelle chance! Alors, si vous m'appeliez, le matin, en passant? Nous pourrions aller au bureau ensemble.

La façon dont Tranmore recherchait sa compagnie, jointe à la certitude qu'avait George de voir la sienne bien accueillie, était tout à fait désarmante. George commençait à se rendre compte que Tranmore était vraiment un très gentil garçon. Sa mauvaise humeur se dissipa; il eut honte de l'hostilité qu'il avait ressentie contre le jeune homme, et, quand ils eurent atteint Moseley Terrace, il la regrettait vivement.

— Dites donc, vous devriez entrer prendre le thé un de ces jours, dit Tranmore en entrant dans la maison. Demain, par exemple.

George répondit qu'il en serait enchanté, et continua son chemin, à la fois réconforté et surexcité par cette amitié nouvelle et imprévue. La chose était vraiment

surprenante. Il s'était, dès le début, senti persuadé que Tranmore, qui était très lié avec le vieux Gilmore, le patron, allait le regarder de son haut. George avait essayé en se moquant de Tranmore, et en l'ignorant dans toute la mesure du possible, de se prouver à lui-même qu'il valait autant que Tranmore à tous égards. Mais à présent que Tranmore paraissait partager cette opinion, l'attitude de George changeait complètement. L'admiration qu'il avait jusqu'alors réprimée se manifesta librement, et Tranmore devint subitement pour lui le modèle de toutes les perfections. George devint alors très exigeant au sujet de ses manchettes, se mit à cirer ses chaussures jusqu'à les faire briller comme du cuir verni, et se donna un mal infini pour se coiffer comme Tranmore, grâce à d'énergiques coups de brosse, et de généreuses aspersions de brillantine. Il commença même, petit à petit et avec précaution, à acquérir la prononciation et la manière de parler de Tranmore. Sa vie entière se trouva transformée : quelque chose de neuf et de passionnant l'avait lentement envahie.

Mais leur amitié resta entièrement séparée du reste de leur vie. Quand Tranmore allait chez lui, à la campagne, pour le week-end, il n'invitait pas George à venir avec lui; George, de son côté, ne présentait jamais Tranmore à ses autres amis, et bien qu'il prît souvent le thé avec Tranmore, il ne l'invitait jamais à prendre le thé ou à dîner chez lui. Non seulement, il n'avait aucun désir de le faire, mais il avait même un désir très vif de faire le contraire. La seule fois où George croisa sa mère dans la rue en rentrant avec Tranmore, il fit semblant de ne pas la voir.

3

Les choses continuèrent ainsi pendant près de trois ans. Les moments qu'il passait avec Tranmore étaient maintenant la seule chose qui comptait pour George. Aller le chercher tous les matins et le voir sortir de chez lui, si

élégant, si distingué et si gentil, tout cela était pour George un délice quotidien. Le moment où ils sortaient ensemble pour aller déjeuner, le moment où ils quittaient le bureau pour rentrer chez eux ensemble, étaient devenus pour George les moments où la vie, la vie réconfortante et passionnante, recommençait.

Puis, un soir qu'ils étaient chez Tranmore et qu'ils étaient tranquillement en train de fumer, Tranmore annonça d'un air parfaitement détaché qu'il allait quitter le bureau dans deux mois.

— Tu quittes le bureau? George avait senti comme un coup au cœur. Mais pourquoi?

— J'ai trouvé une place : secrétaire chez Bevan et Brace.

— La brasserie?

— Oui. Brace est un de mes oncles.

— Mais... mais...

— Mais quoi, mon vieux?

Tranmore regarda George en souriant. Il paraissait surpris de l'effet produit par ce qu'il venait de dire.

— Je... Je croyais que tu devais toujours rester avec nous.

— Oh, non.

— Et tu pars en avril?

— Oui. A la mi-avril.

George resta un moment silencieux. Il était anéanti. Dans deux mois, l'amitié merveilleuse, secrète et ensorcelante qui formait le centre de sa vie allait être complètement détruite, et Tranmore avait fait allusion à cet événement comme si c'était la chose la plus banale du monde. « Alors, tout sera probablement fini », dit-il d'une voix qui trahissait lamentablement ses sentiments.

— Fini? Qu'est-ce qui sera fini, mon vieux?

— Toi, dit George malgré lui. En tout cas, en ce qui me concerne.

— Voyons, quelle idée stupide! dit Tranmore. Et pourquoi donc? La maison Bevan et Brace n'est pas au Pôle Nord, et je ne déménagerai pas, en tout cas pendant quelque temps.

— Malgré tout, ce ne sera plus du tout la même chose, dit George d'un air lamentable.

— Mais si. Nous ne pourrons peut-être pas nous arranger pour faire le chemin ensemble, mais nous pourrons toujours nous rencontrer à l'heure du déjeuner, n'est-ce pas? Et puis, qu'est-ce qui t'empêchera d'entrer prendre le thé en passant?

Mais, comme George l'avait toujours pensé, ce ne fut effectivement plus la même chose quand George eut quitté le bureau. Leurs heures de travail ne coïncidaient plus. George accomplissait tout seul le trajet qui séparait sa maison de son bureau; les deux jeunes gens continuaient bien à déjeuner ensemble, mais deux ou trois fois par semaine, au lieu de tous les jours, comme autrefois. Ce n'était pas là toute la différence. Lorsqu'en rentrant chez lui George passait chez Tranmore, il apprenait une fois sur deux qu'il était sorti ou qu'il prenait le thé avec un autre ami, quelque nouvel ami intime avec lequel George se sentait mal à l'aise. Il détestait ces intrus, devenait gauche et morose en leur présence; finalement, il cessa complètement ses visites pour être sûr de ne pas se trouver avec l'un d'entre eux.

— Pourquoi ne viens-tu plus jamais prendre le thé, maintenant? dit Tranmore à George, un jour où ils déjeunaient ensemble. Cela fait au moins quinze jours que tu n'es pas venu.

George baissa la tête et rougit.

Etonné de ne recevoir aucune réponse, Tranmore lui jeta un coup d'œil.

— Eh bien, dit-il, qu'est-ce qui ne va pas? Tu as autre chose à faire, n'est-ce pas? Le coup de foudre peut-être?

George émit un grognement méprisant. « Il n'en est pas question.

— Alors, dis-moi pourquoi. Explique-toi!

George, les yeux baissés comme un écolier en pénitence, devint encore plus rouge. « C'est à cause de tes nouveaux amis », dit-il d'un air sombre.

— Qu'est-ce que tu leur reproches? Tu ne les aimes pas?

— Ce sont eux qui ne m'aiment pas.

— Tu ne leur en donnes guère l'occasion. Ils font tout ce qu'ils peuvent, mais tu les regardes de travers, et tu grognes après eux comme un ours qui a la migraine.

George sourit péniblement. « Il n'y a rien à faire, dit-il. Ils sont trop chic pour moi. »

Tranmore fronça les sourcils. « Tu es vraiment un drôle de type. Mais si tu n'as pas envie de les rencontrer, tu n'y es pas obligé. Je pourrais aller de temps en temps t'attendre devant chez Gilmore et Truman. Nous pourrions ensuite revenir chez moi pour prendre le thé tranquillement. Est-ce que ça t'irait? »

George leva les yeux qui étincelaient de honte et de reconnaissance. « Et comment donc! » dit-il gauchement.

4

Ce fut cinq ans plus tard que George épousa Lily Wace. Ils étaient amis depuis des années, mais il n'aurait probablement jamais pensé à lui demander de l'épouser si Tranmore n'était pas rentré de vacances en lui annonçant ses fiançailles.

« Naturellement », avait-il ajouté, « je n'aurai pas les moyens de me marier avant un ou deux ans ». Mais cette fâcheuse nouvelle incita néanmoins George à tourner ses pensées vers Lily. Ce n'était pas seulement parce qu'il se sentait obligé d'imiter aussi Tranmore dans ce domaine, comme il avait imité autrefois ses cravates, ses chaussures et sa manière de se coiffer; c'était aussi pour montrer à Tranmore et à lui-même à quel point les fiançailles de son ami le laissaient indifférent; c'était par-dessus tout une résolution désespérée pour éviter la solitude et l'abandon où le mariage de Tranmore l'aurait laissé. Car il allait perdre avec Tranmore quelque chose d'irremplaçable, quelque chose qui n'était pas seulement Tranmore lui-même, mais aussi tout ce que Tranmore représentait pour lui. Quand George était avec Tranmore, il se sentait en contact avec un monde romanesque et

éclatant auquel il ne pouvait accéder autrement. En tombant amoureux de Lily, George pouvait garder dans sa vie un élément romanesque, à défaut d'éclat. Ainsi donc George, mû par le chagrin et la rancune, mit son plan à exécution, et trois semaines après que Tranmore lui eût annoncé ses fiançailles, George lui fit part des siennes avec une amertume qu'il ne put dissimuler et qui déconcerta vivement son ami.

Tranmore fut sincèrement ravi de la nouvelle, et il se répandit en félicitations.

— Où habite-t-elle? demanda-t-il. Très loin, comme la mienne?

— Oh, non, répondit George; c'est une jeune fille de Saverhill.

— Alors, nous allons faire un dîner en ville pour célébrer cet événement. Quand pourrait-elle venir à ton avis?

Le visage de George s'assombrit. Malgré son vif désir d'annoncer ses fiançailles à Tranmore, il n'avait pas la moindre envie de le présenter à Lily. Cette seule idée le gênait terriblement. « Oh, non, merci beaucoup, marmonna-t-il, je te remercie beaucoup, mais c'est vraiment impossible. »

Tranmore insista : « Mais pourquoi donc, mon vieux?

— Eh bien, tu comprends... bafouilla George, c'est qu'elle n'a pas l'habitude du monde. Elle a toujours mené une vie très tranquille.

— Mais ça n'aura rien de mondain. Nous serons seulement tous les trois; et nous irons à la *Tête de Turc*, par exemple, prendre une bouteille de champagne en l'honneur de cet événement.

George fut obligé d'accepter, mais il attendit la date prévue pour le dîner avec une véritable angoisse.

Or, il se trouva que le dîner fut parfaitement réussi. Le champagne n'était pas encore débouché qu'ils se sentaient déjà tous trois parfaitement à l'aise. George comprit immédiatement que Tranmore trouvait Lily sympathique, et Lily, peut-être en partie parce que George ne lui avait jamais parlé de Tranmore jusqu'au jour où il lui avait

transmis l'invitation, Lily ne semblait pas éprouver la même gêne et la même appréhension que son fiancé. George remarqua pour la première fois comme elle était jolie, avec ses yeux sombres, son petit visage mobile comme une tête d'oiseau, et le charme irrésistible de son parfait naturel, qui ressemblait à la simplicité confiante d'un enfant. La rencontre de ses deux univers, rencontre qu'il avait tant redoutée, se révélait comme la chose la plus simple et la plus agréable, et quand la soirée fut finie et qu'il quitta Lily devant chez elle, George sentit qu'il avait vraiment de l'affection pour elle. Jusqu'à cette soirée, il n'avait pas compris à quel point il l'aimait. Dès qu'ils seraient mariés, se dit-il, en rentrant chez lui, ils inviteraient Tranmore à prendre le thé, ou même à dîner, et il esquissa le menu d'un dîner soigné, qu'on pourrait arroser d'une bouteille de vin...

George et Lily se marièrent après Noël, plus d'un an avant Tranmore. Les maisons étaient rares à Saverhill, et ils avaient pris un modeste appartement de trois pièces en attendant mieux. Comme par le passé, George et Tranmore déjeunaient ensemble chaque fois qu'ils le pouvaient, et George avait même repris sa vieille habitude de s'arrêter pour prendre le thé avec Tranmore, en garçon, avant de rentrer chez lui. Il ne paraissait plus attacher d'importance à une rencontre éventuelle avec les amis de Tranmore. Il n'hésitait pas davantage à inviter Tranmore à dîner dans leur petit appartement, bien qu'ils n'eussent pas de bonne et que la cuisine leur servît de salle à manger; de son côté, Tranmore les emmenait de temps en temps dîner à la *Tête de Turc*.

Quant à George, bien que sa vie ne tournât plus exclusivement autour de Tranmore, son ami restait pour lui l'objet d'une secrète dévotion, le symbole d'un monde éclatant et romanesque sans rapports avec le sien. Leurs vies privées restèrent aussi séparées qu'autrefois, si ce n'est que Lily y avait accès. Tranmore ne fit jamais la connaissance des amis et des parents qui remplissaient le monde des Robson, et George et Lily Robson ne surent

jamais rien de la vie de Tranmore, sauf dans la mesure où elle côtoyait la leur.

5

Pendant l'été de 1901, Tranmore se maria et quitta Saverhill. Mais il ne s'éloigna guère. Il avait loué une maison à Bissington, un agréable faubourg situé de l'autre côté de Newchester; un mois avant son mariage il invita George à venir voir la maison avec lui. Elle était entourée d'un petit jardin, cachée de la route par les grilles de fer, elles-mêmes isolées de la maison par une haie de troènes; c'était une de ces demeures confortables, à l'air paisible, construites pendant la première moitié du XIX^e^ siècle, un simple cube de maçonnerie revêtu de briques roses les unes claires, les autres foncées, avec un toit d'ardoises à pente douce, et un porche de pierre entre les deux grandes fenêtres du rez-de-chaussée. George fut stupéfait. Il n'aurait jamais cru que Tranmore avait les moyens de louer un château pareil.

— Qu'en penses-tu? demanda Tranmore quand ils eurent examiné la maison.

— Elle est magnifique! dit George. Mais il va te falloir un nombreux personnel, tu ne crois pas?

— Oh, non, répliqua Tranmore. Tout est très rassemblé, tu sais. Avec une femme de chambre, une bonne à tout faire et une cuisinière, ce sera largement suffisant.

— Un rien! répliqua sèchement George.

Tranmore lui jeta un coup d'œil et ajouta : « Je n'aurais naturellement pas pu assumer une dépense pareille à moi tout seul, mais, tu comprends, ma femme y contribuera.

Si vague que fut ce renseignement, il causa à George un léger élancement d'appréhension. Depuis longtemps son esprit se livrait à mille conjectures au sujet de la future Mrs. Tranmore, et elle venait de prendre la forme plus précise d'une créature inapprochable, d'une personne semblable à ces brillants amis de Tranmore dont

la présence lui avait si fortement déplu à Moseley Terrace.

Blissington, comme Saverhill, était à environ un mille et demi du centre de Newchester. Autrefois, c'était deux faubourgs détachés de la ville qui lui servaient de quartiers résidentiels, mais, d'année en année, Newchester avait insensiblement progressé dans leur direction, les unissant à elle par des rues et des avenues bordées de terrasses. Pendant que George et Tranmore retournaient vers la ville, après avoir vu la nouvelle maison, George remarqua une maison à louer qui se trouvait dans une de ces nouvelles avenues.

« Cela pourrait faire *notre* affaire », dit-il.

6

Les Tranmore étaient installés dans leur maison depuis environ quinze jours, lorsque les Robson emménagèrent à Weldon Terrace. George s'était arrangé au bureau pour faire coïncider le début de ses vacances avec le jour du déménagement, afin d'être libre pour aider Lily. Au bout de quatre jours l'appartement était en ordre. Il ne restait plus guère qu'à suspendre quelques tableaux, déballer une grande caisse de vêtements d'hiver, et en terminer avec un ou deux menus travaux, mais ces derniers pouvaient attendre leur retour de la mer. Ils avaient passé une semaine à Kenmouth l'été précédent, et ils avaient décidé d'y retourner cette année-là. S'ils partaient tout de suite, George disposerait encore de deux jours de liberté en rentrant...

Le lendemain de leur retour, pendant l'après-midi, Lily finissait de déballer dans la chambre à coucher, et George était dans la salle à manger où il suspendait des tableaux, quand on sonna à la porte d'entrée. Lorsque George, qui était en manches de chemise, eut ouvert la porte, il se trouva nez à nez avec une dame, grande, élégante et fort distinguée, qui lui demanda si Mrs Robson était chez elle.

« Je suis Mrs. Tranmore », dit la dame. Elle tendit à

George une main gantée. « Vous êtes Mr. Robson, n'est-ce pas? »

George, très intimidé et fort gêné de ses manches de chemise et de ses mains sales, serra la main de Mrs. Tranmore. « Oh! entrez donc, je vous en prie, dit-il en la faisant entrer dans le petit salon. Je vais... euh!... je vais aller prévenir ma femme. »

Il trouva Lily à genoux, devant un tiroir ouvert. « C'est Mrs. Tranmore, murmura-t-il. Elle est dans le petit salon. Enfile une autre robe. Je vais aller faire du thé. »

Il se précipita dans la cuisine, se lava les mains, mit la bouilloire sur le feu, et commença à sortir le service à thé des grands jours. Il était rouge de honte d'avoir été surpris en bras de chemise. Avait-elle remarqué qu'il avait les mains sales? Si seulement il avait eu la présence d'esprit d'expliquer qu'il était en train de suspendre des tableaux. Cela aurait tout arrangé. Mais il n'y avait pas pensé; et maintenant, elle était là, toute seule dans le salon. Il écouta anxieusement s'il entendait Lily descendre l'escalier. Après tout, peut-être aurait-il mieux valu qu'elle ne changeât pas de robe? A son grand soulagement, George entendit plus tôt qu'il n'avait osé l'espérer Lily descendre l'escalier, puis ouvrir et fermer la porte du petit salon. Il prépara le plateau à thé, coupa des tartines et sortit le gâteau. C'était vraiment de la chance d'avoir ce gâteau, car une heure plus tôt, il n'était pas dans la maison. Il emporta ensuite le plateau dans la salle à manger, sortit une nappe propre, et mit le couvert. Puis il grimpa silencieusement l'escalier pour aller mettre son veston et son gilet du dimanche. Il allait maintenant les rejoindre dans le petit salon, afin que Lily pût s'échapper pour faire le thé, quand l'eau bouillirait.

En descendant l'escalier, George entendit les voix des deux femmes. Allons, Lily s'en était bien tirée. Il fallait d'ailleurs reconnaître que c'était son habitude. Lily avait une certaine simplicité, bien à elle, qui charmait les gens, et elle prenait les choses plus calmement que lui.

Il ouvrit la porte du salon et la conversation s'arrêta quand il entra.

— Je crains que vous ne m'ayez guère trouvé présentable, Mrs. Tranmore. J'étais en train de suspendre des tableaux.

Elle leva la tête et sourit à George. Elle était incontestablement d'une beauté remarquable, avec son pâle visage ovale, ses cheveux sombres, et surtout ses grands yeux gris.

— Mon mari a fait le même travail la semaine dernière, dit-elle; mais, heureusement, tout est enfin terminé. Mrs. Robson me parlait de vos vacances.

— Vous connaissez Kenmouth? demanda George.

— Ce bon vieux Kenmouth! bien sûr! J'y allais tous les étés quand j'étais petite. Mon père louait Pack Hall; la vieille maison blanche à côté du poste du garde-côte, pour juillet et août, tous les ans. Mais est-ce que ce n'est pas beaucoup moins bien maintenant?

A la grande surprise de George, elle se leva et tendit la main à Lily.

— Oh! mais vous ne voulez donc pas rester prendre le thé? demanda Lily.

— Non, merci, je dois malheureusement être à Newchester à quatre heures et demie.

En se dirigeant vers la porte d'entrée, elle s'arrêta près du portemanteau, et quand George eut refermé la porte derrière elle, il s'aperçut qu'elle avait laissé trois cartes sur la tablette. Il les prit pour les examiner.

« Mrs. Eric Tranmore Banksholm, Bissington; Mr. Eric Tranmore, Banksholm, Bissington; et encore Mr. Eric Tranmore, Banksholm, Bissington », lut-il à haute voix à Lily. « Hé! Cela fait vraiment très chic. »

Il était plein de rancune contre la belle visiteuse. « Eh bien, je dois avouer que je ne vois vraiment pas ce que Tranmore peut bien lui trouver. »

— Cette réflexion étonna beaucoup Lily :

— Pas possible, George? Mais elle est charmante, et elle avait un chapeau ravissant.

— Oh! elle est jolie, je ne dis pas non, si tu aimes ce genre de femme.

Lily, la simple Lily ne pouvait comprendre la mauvaise humeur de George :

— Voyons, George, qu'est-ce que tu lui reproches? Je l'ai trouvée très sympathique, et c'était vraiment très gentil de sa part de passer nous voir en allant à Newchester.

— Oui; elle n'a pas perdu beaucoup de temps avec nous, n'est-ce pas?

— Mais elle ne le pouvait pas! Tu l'as bien entendue dire qu'elle avait un rendez-vous à quatre heures et demie.

George tenait toujours les cartes de visites. Il leur jeta un nouveau coup d'œil méprisant.

— Et puis elle laisse ça derrière elle, uniquement pour nous engager à rester à notre place.

— Oh, voyons! Elle les a laissées parce que ça se fait chez ces gens-là. Mais si elles ne te plaisent pas, tu n'as qu'à les jeter : ce sont les seules cartes qu'on nous laissera jamais, tu n'as donc pas besoin de te tracasser pour ça. » Elle se détourna brusquement. « Allons, voilà l'eau qui déborde. Je vais aller faire le thé. »

Elle laissa George ruminer sa rage dans l'entrée. Quand elle fut partie, il regarda à nouveau les cartes, jeta un coup d'œil gêné autour de lui, et les glissa finalement dans son gousset. Le visage de Mrs. Tranmore se dessina nettement devant ses yeux, avec ses grands yeux gris, la courbe exquise de ses sourcils; il revit la gracieuse aisance avec laquelle elle s'était levée en tendant la main pour dire au revoir, et, à ces souvenirs, son cœur se remplit de colère et d'amertume.

Quand Lily revint avec la théière, elle le trouva dans la salle à manger.

— Eh bien! je dois reconnaître que tu avais joliment bien arrangé tout ça.

— Oui, répondit-il, mais tu ne m'y reprendras plus la prochaine fois.

7

George constata, sans surprise se dit-il, que Tranmore ne venait plus jamais au restaurant où ils déjeunaient autrefois ensemble. On pouvait compter sur sa femme pour avoir mis un terme à cette habitude. Mais il se demanda s'il avait vu juste au sujet de Mrs. Tranmore en lisant le mot qu'elle envoya à Lily une semaine après sa visite. « Chère Mrs. Robson, écrivait-elle, mon mari et moi, nous serions très heureux si vous pouviez venir dîner avec Mr. Robson, tout à fait entre nous, jeudi prochain à sept heures et demie. »

— Hum! dit George, en faisant semblant d'être contrarié, quand Lily lui montra la lettre, je crois que nous ne pouvons pas faire autrement que d'y aller.

— Oh! nous ne pouvons guère refuser, dit-elle. Et d'ailleurs, pourquoi refuserions-nous?

— Si elle croit que je vais m'amener en habit, grommela-t-il, eh bien, elle sera déçue.

Une élégante femme de chambre qui portait bonnet et tablier leur ouvrit la porte, et elle les fit entrer dans le hall.

— Mais, c'est Emma! dit Lily. Je ne savais pas que tu étais ici, Emma.

— Je ne suis arrivée que depuis une semaine, expliqua la femme de chambre en aidant Lily à enlever son manteau.

Quand on les eut fait entrer dans le salon, Lily s'écria étourdiment devant George horrifié : « Quelle surprise, Mrs. Tranmore! Emma Holt, votre femme de chambre, est une de nos vieilles amies. Nous sommes allés à l'école ensemble, George, elle et moi. »

George rentra dans sa coquille, et au début il put à peine adresser la parole à Tranmore qui l'accueillit avec sa cordialité habituelle.

Mais ce fut après dîner que le vrai désastre se produisit. Ils étaient réunis dans le salon, et Emma servait le café

sur un grand plateau d'argent. George ne sut jamais exactement ce qui s'était passé. Il était assis sur une chaise basse, et Emma se pencha pour lui présenter le plateau. Il étendit la main, aussitôt une des tasses se renversa et le café inonda le plateau. Emma inclina le plateau pour essayer d'empêcher le café de ruisseler par terre, mais la situation ne fit qu'empirer, car le sucrier se renversa et les morceaux de sucre tombèrent sur le tapis, comme de gigantesques grêlons, dans le café qui venait de couler.

Mrs. Tranmore prit très bien la chose. « Prenez donc une autre tasse, Mr. Robson », dit-elle, « Emma va en apporter une autre pour Eric. »

Mais George était trop gêné pour l'entendre. Il ne put même pas aider Tranmore à ramasser les morceaux de sucre tachés de café, et il le laissa accomplir cette opération tout seul. La femme de chambre se précipita hors de la pièce avec le plateau. « Apportez un torchon mouillé pour le tapis, Emma », lui cria Mrs. Tranmore; puis elle se mit à raconter une histoire comique, expliquant comment elle avait elle-même renversé une tasse de café sur la robe de satin de la femme du Lord Maire, quand elle était petite. L'histoire fit rire Tranmore et Lily, mais George était encore trop mortifié. En bégayant, il entreprit de s'excuser de l'accident. Mais Tranmore lui tapa sur l'épaule :

— Ne te fais pas de bile, mon vieux. Ça n'a aucune importance. Tu es vraiment plus agité que le café.

A ces mots, ils se remirent tous à rire; tous sauf George qui dut faire un effort pour accepter la nouvelle tasse de café qu'Emma lui offrit.

Quand ils furent rentrés chez eux, George poussa un soupir de soulagement.

« Ouf! je suis bien content que ce soit fini », dit-il.

8

Des semaines s'écoulèrent sans que George entendît parler de Tranmore qui, comme il l'avait dit à George pour s'excuser, rentrait maintenant chez lui pour déjeu-

ner. Quand Lily lui demanda s'ils ne devraient pas inviter les Tranmore un soir, George lui répondit par un « non » catégorique. « Nous ne sommes pas à la hauteur », dit-il.

« Mais ils vont peut-être trouver que ce n'est pas très gentil, si nous ne les invitons pas? » demanda Lily.

George se mit à ricaner. « Je crois qu'ils ne s'en apercevront même pas. »

Que les Tranmore s'en fussent aperçus ou non, ils ne parurent en tout cas pas s'en être formalisés, car les Robson reçurent par la suite une autre invitation à dîner. Mais George ne voulut pas l'accepter. Il dit à Lily qu'il en avait assez de ces soirées mornes et solennelles; elle fut donc obligée de répondre par un refus.

Quelques jours plus tard, alors que George allait déjeuner, il sentit qu'on lui prenait le bras. C'était Tranmore. « Nous avons bien regretté que vous ne puissiez pas venir dîner l'autre soir, mon vieux, dit-il. Est-ce que jeudi ou vendredi prochain vous conviendrait? Je crois que nous sommes libres ces deux soirs-là. »

George baissa la tête. C'était, une fois de plus, un écolier en pénitence. « Merci beaucoup », marmonna-t-il, « mais si ça ne te fait rien... »

Tranmore attendait avec un regard surpris et intrigué que George eût fini sa phrase.

— Tu comprends, ajouta George, la tête toujours baissée, nous ne tenons guère à sortir...

— Tu veux dire que vous préféreriez ne pas venir?

— Exactement, dit George, dont le ton devint à la fois agressif et intimidé.

Le visage de Tranmore se rembrunit. « Je suis désolé de ce que tu viens de me dire, répliqua-t-il; surtout étant donné que nous avons si peu d'occasions de nous rencontrer maintenant. »

Tranmore attendit la réponse de George; mais comme il gardait la tête basse et les sourcils froncés, et restait sans mot dire, Tranmore ajouta avec un soupçon de rancune : « Mais naturellement tu feras comme tu voudras. »

George fut en proie à une tempête d'émotions confuses

pendant tout le reste de la journée, et pendant bien d'autres jours encore. Il rageait secrètement contre les Tranmore, surtout contre Mrs. Tranmore. Ils le poursuivaient jusque dans ses rêves. On aurait dit qu'ils avaient causé à George quelque préjudice impardonnable. Chez lui, il se livrait parfois à des allusions sarcastiques à leur sujet, comme celles dont il criblait Tranmore au bureau dans les premiers temps. Il accrut ainsi son propre supplice. Quant à Lily, elle trouvait l'attitude de George inexplicable et inquiétante. Elle se sentit soulagée quand, finalement, il cessa de prononcer leurs noms.

9

Lorsque les Tranmore allèrent s'installer à la campagne, deux ans plus tard, les Robson et eux étaient devenus depuis longtemps de parfaits étrangers. Mais, bien que George ne prononçât plus jamais leur nom, ils étaient restés bien vivants dans son esprit. Il éprouvait pour eux une adoration et une haine profondes. Ils brûlaient au fond de son cœur, comme une religion, comme le symbole d'une chose belle, noble, infiniment désirable, à laquelle il reportait tous ses actes et toutes ses pensées. Il recueillait tous les renseignements possibles à leur sujet, suivant avec les yeux nostalgiques d'un exilé le monde fascinant où ils évoluaient, et qui avait un instant frôlé et illuminé le sien. Il désirait ardemment s'élever plus haut qu'eux, être plus riche, plus célèbre, plus respecté qu'eux, atteindre quelque point d'où il pourrait un jour les contempler bien au-dessous de lui. A ses moments perdus, il s'abandonnait à des visions imaginaires où, à travers une variété infinie d'incidents et de péripéties, cette ambition devenait une réalité. Il ne parlait jamais d'eux à Lily.

En 1912, George quitta Gilmore et Truman pour se mettre à son compte. La tentative était audacieuse, elle fut couronnée de succès. Au bout de deux ans, il gagnait

beaucoup plus d'argent que Lily et lui n'en pouvaient dépenser, car la petite maison de Weldon Terrace leur convenait parfaitement; ils y étaient heureux et ne désiraient pas mieux. En dépit de leur prospérité, ils continuèrent donc à y vivre. George mit de côté l'argent qu'ils ne pouvaient dépenser.

Pendant la guerre, le nom de Tranmore revint très souvent dans le journal que George lisait quotidiennement. Il siégeait à des comités, prononçait des discours, dirigeait diverses organisations à Newchester. En 1915, Lily lut dans le journal que les Tranmore avaient transformé leur demeure en maison de convalescence pour les officiers. « Evidemment! », dit froidement George quand Lily le lui fit remarquer, « c'est l'usage ».

Après l'armistice, il apprit avec un secret serrement de cœur que Tranmore avait été anobli. « Eh bien, dit-il, j'espère qu'ils sont enfin satisfaits. » La guerre avait donné beaucoup d'extension aux affaires de George, il se consola donc en pensant aux sommes considérables qu'il avait pu mettre de côté.

Douze ans plus tard, en lisant le *Newchester Daily Chronicle*, George tomba sur l'annonce de décès de Tranmore. Pendant quelques minutes, il la contempla d'un œil fixe et incrédule; puis il tourna la page en refoulant avec énergie les souvenirs et les émotions qui s'agitaient dans son cœur comme des oiseaux pris au piège. Il aurait préféré n'en rien dire à Lily, mais il savait qu'elle allait lire l'annonce, et que cette lecture provoquerait des exclamations; il lui apprit donc la nouvelle d'un air froid et impassible, après quoi il quitta la pièce. Il ne se rendit pas à l'enterrement. Pourquoi y serait-il allé? D'ailleurs, cette femme qui lui avait pris Tranmore était bien la dernière personne qu'il eût envie de voir.

10

Donc il était en train d'acheter la maison des Tranmore. Si Lady Tranmore n'avait pas les moyens de le faire, la maison serait à lui. Il avait enfin trouvé à employer son

argent, et à l'employer d'une façon qui le satisfaisait profondément. Il allait acheter la maison, sans avoir vu autre chose que les plans et quelques photographies. Mais, tout en regardant la lettre qu'il venait de jeter sur la pile, il décida tout à coup d'aller voir la maison la semaine suivante. Il pourrait ainsi prendre conscience de sa victoire, sensation qu'il n'avait encore pu éprouver. Il prit la lettre, déchira l'enveloppe et ajouta un post-scriptum pour prier l'agent de location de prendre un rendez-vous avec la locataire actuelle...

Elle se leva pour accueillir George, dès qu'on l'eût fait entrer dans le boudoir, et il se rappela avec acuité cette fameuse après-midi ou, trente ans auparavant, dans le petit salon de George, elle s'était levée pour dire au revoir. Mais c'était son allure, ses gestes qui lui rappelaient le passé et non son visage, car elle avait terriblement changé. Pendant la semaine qui venait de s'écouler, il avait mille fois imaginé cette rencontre, mais il s'était toujours représenté Mrs. Tranmore comme une jeune femme au visage ovale, aux cheveux noirs, exactement comme elle existait dans sa mémoire. La réalité le stupéfia. Ses cheveux étaient gris; elle était plus maigre, presque décharnée; le beau visage altier n'était plus qu'un visage de vieille femme. Mais ses yeux conservaient quelque chose de leur ancienne beauté, et son allure avait toujours la gracieuse aisance qui avait provoqué sa colère et son admiration.

Elle lui serra la main, lui demanda des nouvelles de Lily, parla du temps infini depuis lequel ils ne s'étaient vus. « Il doit y avoir trente ans, dit-elle avec un soupir; la moitié d'une vie humaine. Eric parlait souvent de vous. Il a toujours eu tant de chagrin que nous vous ayons perdu de vue. »

« Moi aussi », dit George, qui comprit pour la première fois combien c'était vrai, profondément vrai. Sur une table, près de lui, une photographie de Tranmore jeune homme lui rappela le passé avec une acuité poignante. Il était parti maintenant, mort et enterré. George prit pour la première fois pleinement conscience du sens de

ces mots. Il était assis chez Tranmore, mais Tranmore n'était pas là. La maison silencieuse, la femme grisonnante et solitaire qui lui parlait de sa voix éteinte proclamaient son absence irrévocable. Il n'entendrait plus jamais cette voix chaude et cordiale, il ne verrait plus jamais ce sourire accueillant. George détourna les yeux de la photographie.

— Mais il ne faut pas que je vous retienne ici, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Vous voulez voir la maison et le jardin.

Il la suivit de pièce en pièce. Une porte latérale s'ouvrait sur un couloir conduisant au jardin; les chapeaux et les vêtements de Tranmore étaient suspendus là comme des enveloppes vides. George suivit son guide dans le jardin. « Voici mon jardin, dit-elle en le menant vers un petit jardin de rocaille qui s'élevait au bord d'un étang bordé d'iris. J'ai planté tout ce qui s'y trouve. Personne d'autre que moi n'y a jamais touché. J'espère vivement qu'il plaira à Mrs. Robson et qu'elle en prendra soin. » Ils traversèrent une pelouse qui menait à une roseraie entourée d'ifs soigneusement taillés. « C'est Eric qui avait planté cette haie, il y a vingt ans, dit-elle. « C'est déjà une très belle haie, n'est-ce pas? Eric était un excellent jardinier. »

Il la suivait, lui répondant à peine. Le son de la voix de Mrs. Tranmore, évoquant tout ce qu'elle allait bientôt devoir quitter, sa silhouette solitaire, son visage contracté par l'âge et par le chagrin, tous les souvenirs de Tranmore qui se réveillaient en lui, de ce Tranmore qui avait autrefois représenté tant de choses pour lui; tout cela lui perçait le cœur. Qu'était-il advenu de son triomphe? Pourquoi même avait-il jamais voulu triompher? Cette idée n'avait plus aucun sens pour lui. Ils revinrent en silence vers la maison.

— Et où allez-vous habiter, lady Tranmore? demanda George.

— Je ne sais pas. Je n'ai encore rien trouvé qui me convienne.

Le son de sa voix semblait dire qu'elle était trop fatiguée pour se soucier d'un nouveau logis. Ils restèrent debout devant le porche, se regardant en silence.

— Avez-vous envie de quitter cette maison? dit-il enfin.

— « Envie? » Elle fit un geste d'impuissance. « J'y suis obligée.

— Non, dit-il, vous n'y êtes pas obligée, si vous n'en avez pas envie. Je n'achète pas le domaine pour l'habiter avec Lily. Nous ne déménagerons jamais. Je vous en prie, voulez-vous rester ici?

Elle resta bouche bée d'étonnement. Elle hésita, ses joues se colorèrent légèrement. « Mon cher Mr. Robson, dit-elle, vous êtes très gentil, mais le loyer est trop cher pour moi. »

George avait les yeux fixés par terre. « Nous pourrions convenir d'un loyer qui ne serait pas trop cher. »

Elle hésita, à la fois troublée, indécise et embarrassée.

— Je vous en prie, lady Tranmore, dit-il, vous me rendriez un grand service.

« Pour Tranmore », aurait-il voulu dire, « pour notre amitié », mais George ne pouvait pas dire ces choses-là. Il ne put que la regarder avec des yeux pleins d'une supplication angoissée, en implorant silencieusement son aide. Elle le sentit, elle sentit qu'au fond de lui-même, ce pauvre homme frustré et incapable de s'exprimer était horriblement misérable, et qu'elle seule, en acceptant son cadeau, pouvait le sauver.

— Vous voyez », finit-il par balbutier péniblement, dans un effort désespéré pour expliquer le passé, « vous voyez, ce n'était pas vraiment par manque d'amitié. »

STEFAN GEORGE

par JEAN PARIS

A Camille-Anne Garnier

Dans un empire étrange il trouva grave et seul
Des noms que nul encor n'avait donnés aux choses.

Au midi de sa gloire, ainsi Stefan George concevait-il son œuvre et sa mission. « Des noms que nul encor »... et pourtant, à ce cri d'orgueil, la nature ne laisse point d'opposer le mutisme. Non qu'elle soit très avare de confidences. Bien plutôt, ce mutisme, le poète même le lui impose, comme afin de mieux s'écouter. « Qui pleure là, sinon le vent simple à cette heure », demandait Valéry. « Qui chante là, sinon soi-même », dirait George. Nous sommes ici devant l'un des plus grands artistes du langage, soit un homme peu disposé à prêter aux choses le verbe qu'il se fait gloire de découvrir en lui. La poésie qu'un Hofmannsthal (1) ne rêvait qu'indicible, la voici donc soucieuse d'expression — « disparais ou prends forme ». Cette « obstinée rigueur » impose à son héros de n'accueillir point ce monde sans défiance, ni sans réserve ces instants très secrets où, des rivières, des forêts, des vagues, les dieux s'éveillent. C'est dire qu'une certaine prudence prélude à tout poème comme un certain calcul à toute inspiration. Observons-le avec Geneviève Bianquis : « Autant Hofmannsthal va vers l'entière dissolution du moi dans l'univers... autant Stefan George tend à se séparer, à se définir, à se retrancher dans une vie intérieure où règnent les formes arrêtées, les lois souveraines de son style et de sa pensée. »

Toutefois, ne nous méprenons pas sur cette « vie inté-

(1) Cf. « Hugo von Hofmannsthal », *Mercure de France*, 1er août 1952.

rieure ». Elle n'est point si limitée que n'y gravitent les astres. A tout le moins prétend-elle à fonder

dans l'espace un nouvel espace.

L'œuvre de George, qui n'a cessé de tendre au plus lointain, de créer à l'humain le plus vaste horizon, nous apparaît comme un univers à soi seule. Et si cet univers diffère souvent du nôtre, il s'y apparente pourtant par mille liens secrets, au point d'en figurer le plus fidèle des symboles. Aussi ne sera-t-il besoin que d'entendre tels vers :

Si l'esprit était seul au travail, votre race
Aurait depuis longtemps péri, elle et ses œuvres
Votre bois serait mort, vos champs de blé en friche
Pour que l'être s'éveille il faut un sortilège

pour nous convaincre, avec Maurice Boucher, que « dans ce qu'on appelle la première phase de cette œuvre, comme dans la seconde, l'art ne s'écarte de la vie qu'en apparence », en d'autres termes, que George reste attaché « à la vieille conception allemande de l'unité substantielle du monde et de l'esprit, du langage des apparences, de la présence latente de l'âme parmi les choses et du symbolisme de l'accidentel ».

De cet isolement à cette participation s'étend une immensité, celle même de l'« être ». Charles du Bos l'a fort bien découvert : « la grandeur centrale de George — celle qui se profile derrière son œuvre, d'où tout entière cette œuvre émane — c'est qu'à tout moment il puisse se trouver lui-même fixe et présent à lui-même, qu'à tout moment il semble que simplement il dise : Je suis ». Une souveraineté si consciente de soi ne va pas sans défier le temps et le divers. Absolue, elle considère, à l'exemple d'un dieu,

Le terrestre combat sous l'œil de l'éternel.

Aussi bien, puisque le propre de l' « être » est de passer toutes contradictions, admirerons-nous, des *Hymnes* à *Le nouveau règne,* un chef-d'œuvre d'équilibre. Se retirer du monde — s'élancer vers le monde : le grand art de George est de résoudre ces contraires. Davantage : la poésie, pour lui, ne saurait naître que de leur mutuelle annulation, au point où de l'opposition naît l'immuable. Poésie d'une rare unité, par conséquent, mais dont il faut bien, pour les commodités de l'analyse, distinguer deux périodes. Dans la première, mallarméenne, c'est au langage qu'il appartiendra de préserver une précieuse distance envers les choses. Dans la seconde,

sans pour autant renier sa rhétorique, le poète s'ouvrira « aux images du monde », pour assumer enfin

... l'unité faite chair, l'Autre et l'Un
Dans le même : l'ivresse et la lucidité.

Partant, le thème essentiel de cette poésie n'est autre que le problème de sa condition : solitude ou communion? Encore ne s'agit-il ici, répétons-le, que d'abstractions propres à nous mieux révéler les lois de cet « étrange empire ». Car si ces deux tendances semblent se succéder, s'exclure tour à tour, l'une ne laisse jamais de supposer ni d'exiger l'autre. Nous verrions même en leur unité le secret de cette œuvre qu'en dépit des réserves et des attaques qu'elle a suscitées depuis quelques années nous n'hésitons pas à saluer comme l'une des plus nobles et des plus prestigieuses de notre temps.

◆

D'où vient alors que la poésie georgienne déroute, voire déplaise tant, au premier abord? C'est qu'au rebours de l'expérience commune, dont le cours va toujours du réel vers l'idéal, cette poésie part résolument de l'idéal et ne rejoint ce réel que par miracle. Verrons-nous là, dans cette démarche extrêmement insolite, une tentative délibérée d'« éloigner » le poème, d'en situer l'origine hors d'atteinte, « à six mille pieds par delà l'homme et le temps » ?

Par les sentiers rocheux et lointains qu'il s'en aille
Baigner sa solitude au sein de la clarté.

Seigneur de cette solitude — *Herr der Insel* — George entend n'en point céder le moindre privilège. A peine s'il prête aux alentours quelque réalité. Certes, ce n'est pas lui qui s'éprendrait d'un arbre ou d'un caillou ferait un évangile! Le monde, il le voit d'abord à des distances considérables, pour n'en élire que selon ses caprices tantôt « les oriflammes de roseaux fiers », tantôt « l'éclat obscur des ondes lisses », tantôt « couleur de lune » une déesse... Ces choses dont Hofmannsthal souffrait tant les mystères, c'est au poète qu'échoit, pour George, l'honneur de les dépayser. C'est lui qui leur confère étrangeté, signification, qui règle leurs rapports, dispose leurs aspects. Invente-t-il des fleurs? Aussitôt les voici se perdre en ces « correspondances » qu'eût célébrées Baudelaire :

Dahlias, roses, giroflées
Symphonie arrachée au monde des parfums.

Visite-t-il quelque musée, et « de menus tableaux qu'inspira la légende » s'inspire incontinent une vision morale :

L'austère aïeul léguant sa mission féconde.

Imagine-t-il des communiantes processionnant « au miroir terni » des étangs et les voici sur-le-champ idéalisées :

Portant l'une un Dieu lointain de ses dogmes
Et l'autre un Ami longtemps imploré.

« Idéales images », certes, et tellement que l'esprit seul en est « le lieu et la formule ». Rien de concret, rien d'extérieur qui les provoque. En aucun cas, elles ne surgissent d'une rencontre, d'une effusion, d'un émerveillement. Leur dignité serait plutôt de croître et s'imposer, étrangères à tout, créant leur propre sens et leur propre nécessité... Autant dire que l'esprit s'arroge ici sur la nature un pouvoir fantastique de magnifier ou de flétrir. Et nous comprenons alors qu'aux yeux de George cette nature n'ait nullement qualité pour sacrer le poète, mais l'inverse

Recueille de sa main la suprême couronne.

Un art si altier s'éloigne d'autant plus du réel qu'il aspire, avant tout, à s'y substituer. Plus exactement, il lui incombe d'enfanter ce réel afin de le mieux soumettre. De fait, pour George, objets ou paysages ne prennent consistance qu'une fois exprimés, circonscrits en quelque vers. Ainsi « nommer » devient à la fois : « créer » et « maîtriser ». La poésie se fait disciplinaire. Imposer au désordre apparent un ordre supérieur : telle sera sa fonction. « Meurs et deviens », réclamait Gœthe. Poète autoritaire, « meurs afin d'être », crie George à la nature, ou mieux : « ne sois que pour mourir » ! Car s'il est vrai, comme dit Artaud, qu'« une chose nommée est une chose morte », la parole aura pouvoir, en donnant vie, de donner mort :

Ouvrez les écluses!
Et qu'à pleins paniers
Ruissellent les roses
Des fleuves, des flots
Qui seront des tombes.

On le voit, une telle poésie n'existe que par le constant sacrifice de son objet. Destinée à n'engendrer jamais que pour

détruire, elle se condamne aux solitudes les plus stériles, les plus glacées. Glacées... car on conçoit qu'il gèle à cette altitude, que les cieux luisent d'un éclat boréal, que sur les lacs les lunes tombent solidifiées, qu' « un souffle froid des cimes » emporte toute enfance. Et si pure, mais à distance aussi polaire du monde vivant, c'est dans le froid que s'élabore, c'est du froid même que participe, chez George, la poésie.

◆

Ce qu'il voit, il l'immobilise. Pas un ramier, pas un chevreuil qui trouve grâce! Impitoyable, l'hiver traque la moindre créature, la paralyse : statue de glace! S'il est quelque parenté entre George et Nietzsche, assurément c'est cette « volonté de gel » que nous voyons à l'œuvre en tel passage d'*Ecce Homo :* « Tranquillement, une erreur après l'autre est posée sur la glace; l'idéal n'est pas réfuté, il est congelé. Ici, par exemple, c'est le « génie » qui gèle; tournez le coin et vous verrez geler le « saint » ; sous une épaisse chandelle de glace gèle le « héros » ; pour finir, c'est la « foi », ce qu'on appelle la « conviction », qui gèle; la « pitié » aussi se réfrigère considérablement — presque partout gèle la « chose en soi ». Glaciers, névés, ruisseaux gelés, forêts stellaires, « nuits blanches constellées », « reflets blafards sur des carreaux »... c'est en ce même univers hivernal que Stefan George relègue la beauté. Non, sans doute, qu'il s'y complaise. Frileux, parfois même il en souffre, maintes merveilles en lui attendent « le vent tiède ». Mais un climat si rigoureux est à sa poésie aussi indispensable qu'à Hofmannsthal un été grec, une douce campagne. Car il convient ici de ne point céder à la nature, mais, à l'encontre, de la dominer. Or quel allié plus sûr que le froid? Or quelle substance saurait mieux que la glace cristalliser, durcir, emprisonner toute chose en soi-même? Le gel est donc, pour George, d'une évidente complicité : l'opération suprêmement poétique par quoi se précise la « forme ». A sa faveur l'esprit s'assurera sur le monde d'un pouvoir quasiment despotique. Etre poète, ce sera d'abord frapper d'immobilité, surveiller sans relâche ce qui risque de s'y soustraire :

Moulin que tes bras s'arrêtent
La plaine voudrait reposer
Les lacs attendent le dégel

Veillés par des javelots clairs
Les arbres nains, raides, se figent
Tels des genêts peints à la chaux.

car dans ce recueillement de l'hiver, la poésie retrouvera, sereine, étincelante et glacée, l'innocence :

J'ai revu l'essaim des arondes
Vol de neige, vol argenté
Qui se balançait dans le vent
Un vent de glace et de clarté.

En tout honneur, ce rôle revient donc au langage : supplanter les objets, les asservir, leur dénier vie, mouvement, hasard ou relations. Un mot, et l'océan se voit dompté, le soleil se suspend, « dieu du solstice », « l'herbe à peine surgie est arrachée et morte », « la fleur qui se flétrit attend déjà la neige »...

Roide, effeuillé, l'arbre
Aux brumes d'hiver
Tend sa vie glacée.

Autant chez Hofmannsthal le langage est caresse, merveilleusement voluptueux, insinuant, équivoque, merveilleusement apte à s'étoiler comme une ombelle, à se dissoudre comme un parfum, scintiller comme une onde, autant chez George règne un verbe de fer, une rigueur stupéfiante, une volonté glaciale, langue hérissée de piques et de lances et, guerrière, moins habile à séduire qu'à consterner. Ses vocables, George les choisit sans méprise, les ajuste, les enchâsse, les rive — sa syntaxe, il l'épure et la solidifie au point qu'un vers devient comme un bloc de cristal — son rythme, il le contracte, le fragmente, le fige — sa ponctuation, il l'insère selon des règles surprenantes, comme pour mieux encastrer les mots, les souder, leur interdire le moindre jeu, le moindre décalage. Cet art grave n'émeut guère, il inquiète, il fascine, il oppose à toute pénétration une incroyable résistance, à toute épreuve une implacable nécessité... Mais il suffit, cet art est celui de Méduse, il glace et pétrifie, et, de fait, étrangement semblable au gel est cette pétrification.

✦

O raison, tu posas tes mains froides
Sur mon front qu'embrasait la fièvre.

Dès ses premiers vers, George se voit soumis à cette obsession de la dureté, de la froideur. Elle s'éveille en lui comme sa vocation. Il ne peut faire que tout poème n'ordonne cette solitude. Loin, loin de la chaude nature, c'est vers l'inhumain qu'il se sent appelé, où la profusion, l'imprécision des choses doit céder à l'ordonnance de la pierre :

Fougères, plantes, jeunes palmes
Tout est cristal dans leur texture
Des épis, des mousses, des prêles
Etrange monde végétal!

Etrange monde minéral plutôt — à son emblème, George espère même de recréer la poésie. Non plus prière, non plus amour, ni confession, ni songe, mais de cette poésie nouvelle il pourra dire, bien mieux que d'une *Agrafe :*

Je la voudrais d'un acier froid
Barrette solide et polie
Or dans la mine, au fond des puits
Nul métal tel, mûr pour la fonte.

De la glace à l'acier, de la montagne au fond des puits, ce qu'il cherche, c'est moins une inspiration qu'une matière, et la matière qui soit la plus contraire à l'homme, la plus étrangère à la vie. Or matière rigide et froide, matière épaisse, opaque, matière vraiment inhumaine est la pierre. Aussi la nomme-t-il matière même de l'absolu. Sera poème tout ce qui nie semblablement le changement, affirme inébranlable l'unité, manifeste la beauté « explosante-fixe » que Baudelaire annonçait déjà :

Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre
Et mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière.

Telle serait la condition d'une déesse ou d'une roche. Mais un état si invariable ne s'offre point, il se conquiert. C'est pourquoi il appartient encore à la poésie de retrouver le goût profond de la violence. Du reste, cette matière minérale ne saurait souffrir de transformations, sinon brutales. Elle est pour nous comme un défi, une provocation. Il faut violenter la pierre, l'éclater, la tailler, la réduire, la frapper, l'insulter, la rompre, pour en tirer enfin quelque figure qui jamais ne changera. La statue ne devient statue qu'en fruit d'une colère. Et ainsi voyons-nous que, dans l'art du sculpteur, George

satisfait à la fois son hostilité et sa hantise innée de l'immuable. La pierre ne lui propose pas moins un idéal qu'une épopée.

Le marbre. Jadis Orphée l'animait de son chant. Or pour George il faudrait plutôt que le chant devînt marbre. Et de rêver « stable trésor, temple simple à Minerve », et dans ce temple combien de colonnes et de métopes, de griffons et de cariatides! Et c'est encore à ces vastes architectures que les compositions les plus classiques de George nous font songer : *Los des dames, Porta Nigra, Gardiens du Péristyle...*

Villes aux faites antiques, aux pignons illustrés
Volutes enroulées aux poutres, sur les portes,
Villes peintes, clochers qui touchent aux étoiles
Ruelles sombres avec des blasons qui s'effacent

sont ses lieux d'élection. Villes splendides, villes miraculeuses, dont « les murs impériaux sont léchés de brouillards », villes qui virent, vivantes,

Les légions au cliquetis sonore et dans le cirque
Les Francs aux cheveux blonds combattant les lions
Les fanfares devant les palais et le dieu
César Auguste dans sa pourpre et son char d'or

aujourd'hui villes mortes, nul n'en passe le seuil, le temps a délaissé leurs citadelles orgueilleuses, leurs peuples mornes de statues. Et, certes, ce n'est point pour George que les statues s'animent! Leur privilège serait plutôt leur immobilité. Mais rendre à la nature la noblesse de ces vestiges, aux corps la majesté de ces statues, le verbe n'aura point de mission plus belle. Comme une eau pétrifiante, la parole convertira les plus furtives apparences en ces formes d'éternité. Toutes choses en quelque image se feront pierres — car il est dit :

La forme et l'être mort revivent dans l'image

qui, elle, inerte, ne vit plus

Et la source devint sa tombe.

C'est ainsi qu'après la glace la pierre occupe un rang privilégié dans la hiérarchie georgienne des substances. Mais qu'est la glace, d'ailleurs, sinon la pierre transparente? Or transparentes sont aussi les pierreries dont Stefan George parsème ses poèmes — « pierres enchâssées », dit-il, « dans le sol de ma route ». Son imagination, encline à la splendeur, trouve là prétexte à quelque enthousiasme. George adore

les bijoux, les perles, les solitaires, « l'éclat somptueux des gemmes », tout ce qui luit sur les couronnes et les diadèmes, tout ce qui luit de si belle eau qu'on la dirait lustrale. Il ne sait peindre idole, pucelle ni chevalier, qu'il ne les pare de ces merveilles — en témoignent : *L'aède*

Broches, colliers précieux ont quitté maints corsages
Pour tomber à ses pieds...

la jeune fille de *Veillée d'armes*

Et des astres brodés sur sa robe aux longs plis

le héros de *L'Allemagne secrète*

là debout dans l'hiver sous les lustres
Et sa toge voilait la blancheur des épaules

— ni parcourir le moindre val sans l'embellir

Des épis de diamants brillant au bord des sentes.

C'est que rubis, sardoines, émeraudes, béryls, améthystes, grenats, turquoises sont, plus que l'ornement, l'image même des images. Symboliquement, ils jouent en cette poésie un rôle comparable à celui de la glace. Par leur nombre et leur lustre ils constituent un trésor dont le poète aime à se prévaloir. Comme il se retranchait du monde à la faveur du gel, George s'en voit retranché par les faveurs de la fortune. En s'amassant un butin si extraordinaire, il garantit sa solitude et la préserve. Ces rutilances, ces ors, ces froides lueurs des brillants servent au mieux son désir absolu de distance. Ces pierreries, ce sont encore les offrandes de l'hiver, les cristaux éblouissants des givres, les miroirs enchantés d'un monde où le vulgaire n'entre point. Féerie! ayant glacé les choses, George enfin les voit magiquement adamantines. En tout paysage il dénombre, prodigue, des richesses plus fabuleuses que celles des Mages. A les distribuer, il tire une jouissance secrète, celle même qu'il attend de son art : obliger. De tels présents assurent sa magnificence.

La tête chevelue, ceinte d'un anneau blanc
Sur son épaule étroite un habit somptueux
Il s'avance, et ses doigts ont fait vibrer sa lyre

et qu'il dispense des légendes ou des saphirs, il est celui qu'il rêvait d'être : le donateur. Il consacre, comme jadis les rois, par les bagues et la parole. De son trône il fait pleuvoir les oboles sur ses fidèles. Bienfaiteur, il force la reconnaissance. Souverain, il se croit Dieu décidant de la grâce :

Son bras droit — ô prodige, ô gloire — se repose
Sur sa hanche, un rayon fait jouer sa lumière
Sur ses membres musclés, et le laurier posé
Sur son front; lentement déferle l'allégresse.

La pierre est donc « précieuse » pour George parce qu'elle symbolise aussi la domination. Domination de la forme sur l'informe ou de l'opulence sur le dénuement, disons : domination du verbe sur la nature ou de l'art sur la vie. Témoignage de dignité :

Le signe des élus déjà t'avait marqué
Cherchant dans les graviers des jardins paternels
Des joyaux pour ton trône et pour cette couronne
Dont l'éclat pour ton front signifiait le bonheur.

Alors les mots deviennent ces joyaux. George règne sur tout univers qu'ils constellent. Les voici luire même dans la nuit de la terre, « étincelles congelées, feux maléfiques des ténèbres », dira Joyce, où « les archanges déchus jetèrent les étoiles de leur front ». Et maints poèmes nous mènent, en effet, au royaume souterrain où ces pierres se sont formées, en grand mystère. Nous y errons de grottes en abîmes, parmi les stalactites, les porphyres, les gypses, les granits, les basaltes, les quartz, si loin du soleil qu'

Un reflet gris tombant au secret des cavernes
Ne trahit la venue ni du jour ni du soir...

Et c'est ici que cette quête de l'inhumain s'achève, en cet univers fantastique du minéral, où plus rien d'organique, où plus rien de vivant ne subsiste, en ces enfers dont la splendide horreur va contraindre enfin George à ce cri d'égaré :

De quel silence est ici l'empire?

◆

Si loin de notre monde, il nous semble soudain entrer dans le secret d'un autre. Car ce gel, cette pétrification, ces pierreries sinistres ne vont point sans une adoration certaine de la mort. La mort séduit George comme la suprême simplification. Par elle les choses reçoivent consécration de l'immobile. C'est en elle que l'homme trouve son vrai visage : sur ce masque dont des siècles auront gravé les traits, plus un sourire, plus une ride, plus une imperfection! Ainsi accom-

plit-elle ce grand miracle à quoi l'artiste s'efforçait. Ces corps qu'il voulait statues, la seule mort les fera, pareils à cet ancêtre « sculpté de pierre grise », se roidir pour jamais dans la posture des gisants :

Immobile, les mains jointes et confiantes.

Donc mourir n'est point disparaître. Mourir, c'est accéder à la forme intangible, passer, comme le savait Eckhart, passer « de la vie à l'être ». Alentour, pourront couler les fleuves, croître les moissons, graviter les soleils... mais la mort sera toujours l'essence du poème :

J'ai dormi sous les dais d'azur
Et j'ai mangé le pain des dieux
Vous chantiez l'évasion loin des mondes
Vous chantiez la mort dans la gloire
Avant que mes paupières brûlantes
Ne cèdent enfin au sommeil
Ravissez, tuez-moi encore
O joueurs de flûte du Nil.

implorera George. Car si toute poésie célèbre cet adieu, il suffira d'interrompre, le temps d'un chant, le cours des choses, pour contempler son image sereine. La beauté, ce sera l'anticipation de l'absolu, le privilège de nous savoir promis à l'éternité. Qu'elle soit glace ou marbre ou diamant, la mort ainsi s'affirme infiniment plus réelle et présente que l'existence. La révéler sera la vraie grandeur de l'art, l'unique absolution de la parole :

Si jamais les puissances sombres
Ont un élu, c'est moi dans l'ombre

mais point n'était besoin d'un tel aveu pour convaincre George de cette vocation funèbre. S'il parlait d'un enfant, c'était déjà comme d'un spectre :

Près de l'écu, du glaive et sous les frises pâles
L'infant au blanc visage est là qui nous sourit
Dans l'ovale obscurci que ceinture de l'or.

S'il parlait d'une église, c'était déjà comme d'une crypte :

La lueur des flambeaux vacille au sanctuaire
L'écuyer solitaire y poursuit sa veillée
Selon le rite, au pied des marches de l'autel.

S'il parlait de lui, c'était enfin pour confesser :

Je voudrais lentement dans la blancheur des plaines
A moi-même étranger me coucher et dormir...

Culte du froid, culte des pierres ou culte de la mort, leurs conséquences placent soudain le poète devant son drame. Car ce refus de la nature, cette sclérose des formes, cette fonction meurtrière du verbe requièrent, bien plus qu'une attitude, une véritable métaphysique. C'est dans *Algabal* que va se formuler cette intrigue que l'art entretient avec l'impossible. A plus d'un titre, ce recueil marque donc une métamorphose essentielle de la poésie georgienne. Tous les thèmes qui l'ont préparée s'y trouvent exaltés de telle sorte que le problème enfin surgit, irrépressible : « Peut-on maîtriser la vie par l'artifice? Telle sera l'épreuve de la puissance. »

Ces poèmes, les plus beaux peut-être de George, nous introduisent, dès l'abord, en un monde que l'on n'a point comparé sans justesse à celui du *Rêve parisien* de Baudelaire. Dans son palais, sous terre, au royaume des gemmes, Héliogabale se meurt d'un impérial ennui, de cet ennui que Mallarmé peignait aussi dans *Hérodiade*. Ce palais souterrain — dit Maurice Boucher — « est, avec ses jardins artificiels, l'univers pétrifié où la volonté de l'homme a tenté d'immobiliser ou d'évincer les forces germinatives et rebelles de la nature, en conservant l'apparence de la vie... Dans ce décor somptueux et stérile, le Moi divinisé qui veut régner sur un monde sans surprises souffre cependant de la détresse des seigneurs : l'encens monte vers lui, mais il est seul, bien plus, il conçoit l'inanité de sa toute-puissance ».

C'est le palais de l'éclat jaune et du soleil
Soleil-roi — sur un dôme bas et constellé...

mais soleil hideux, soleil de sang glacé, ainsi, hiératique, apparaît le despote. Il rêve donc en ses propriétés, parmi les

Tributs d'états entiers pris dans toutes les villes

comme rêve le poète au sommet de sa gloire. Empereur, George ne hante plus que les enfers, et sa superbe et sa haine du naturel s'expriment ouvertement dès le second poème :

Mes jardins n'ont besoin ni d'air ni de chaleur
Jardins que j'ai moi-même aménagés pour moi
Et leurs essaims d'oiseaux que nulle vie n'habite
N'ont encor jamais vu ce qu'était un printemps

D'emblée, nous sommes au cœur d'une solitude satanique, à l'extrême de ce voyage au centre de la mort, en ce temple d'orgueil où tout est silence, tout ombre, tout menace :

Les troncs sont de charbon et de charbon les branches
Et sombre un champ commence à la sombre lisière
Et le fardeau des fruits que nul n'ira cueillir
A des miroitements de lave entre les pins.

C'est en un tel asile que le poète, comme le tyran, espérait éprouver l'allégresse d'un dieu. Hélas! il n'y éprouve que désenchantement. « Sur son lit de soie et dans son luxe oriental, Algabal quête en vain les bienfaits du sommeil. Il s'entoure de chanteurs et de poètes, mais ni la musique ni les légendes ne triompheront de l'ennui. Il faudrait qu'il fût délivré de lui-même. » Or, à la fin, la stérilité de ce monde l'étouffe. A la fin, la grandeur l'abandonne au néant. Jusqu'à la cruauté, fille de cet ennui, lui pèse comme un remords. Accablé par ses victoires, il désespère de vaincre. Accablé par ses possessions, il désespère de posséder. Et ce destin hautain dans lequel il s'emprisonnait lui apparaît alors comme une affreuse erreur. Tout ce qu'il avait patiemment asservi, thésaurisé lui échappe, tout maintenant conspire à la conscience qu'avoir

vécu dans les labeurs tenaces
La longueur d'une vie et son secret martyre

n'était que duperie. Au terme de sa guerre, George se voit livré, comme autrefois « aux mercenaires de César », à ce désespoir, à cette nostalgie des conquérants. L'amour, la joie, la force, le plus simple enchantement le fuient. Il sent sur lui s'étendre la malédiction qu'il portait sur les choses vivantes. En vain clame-t-il encore :

Il faut seller des chevaux noirs
Galoper aux champs d'épouvante
Jusqu'à nous perdre aux marécages
Ou mourir frappé d'un éclair

En vain se persuade-t-il qu'

Indignes sont le doute et les plaintes humaines
De nous que le destin engendra pour la pourpre

Il sait déjà que nulle poésie n'est plus possible en ce désert... « L'épisode d'*Algabal* — écrit encore M. Boucher — marque donc l'échec ou la stérilité d'une tentative de domination.

Il y a des forces qui défient la volonté humaine. On n'abolit point l'alternance des nuits et des jours, les marbres éternels et dociles au ciseau du sculpteur ne remplaceront pas les sèves éphémères mais créatrices qui fleurissent et meurent. » La morale entendue, l'art ne renaîtra qu'à des merveilles naturelles. Et si l'artiste entend survivre, c'est humblement qu'il lui faudra revenir à ce monde qu'il avait renié, comme à la grâce. C'est pourquoi sa complainte s'achève sur l'augure d'un vol d'arondes. Désormais, libérées de leur gangue, les pensées voleront avec les vents d'avril. Surgie de son sépulcre, la poésie ressuscitée ne s'obstinera plus aux rigueurs des décembres, aux « océans de pierre », car

Dans votre âge de glace et de jours languissants
Un printemps est éclos, plein de nouveaux prodiges.

Il reste à bien situer ce drame du poète, devant que de l'abandonner comme il l'abandonna. Partant d'une conception impérialiste du langage, George nous a semblé voué à la curieuse tentation de nier la vie par la parole, de tuer les choses par l'image. Plus que révolte, il y avait là volonté de détruire ou de recommencer de fond en comble la création. A ce monde mouvant, luxuriant, florissant, George a donc substitué un idéal en tous points contraire : immuable, inflexible et stérile. Ainsi avons-nous vu la brûlante nature s'éteindre en ses poèmes, comme s'éteignent les soleils, pour se réduire enfin à la tanière d'Algabal. Chute et non point victoire! L'univers ne se détruit pas, ne se recrée pas, il se découvre. Du moins cet échec à le convertir en artifices n'est point sans appeler certaines justifications.

La première serait que la nature répugne à George dans la mesure où elle est féminine. Car George demeure en ceci germanique qu'il voit dans la soumission de cette nature à l'esprit la soumission même du féminin au masculin. L'esprit est mâle, mais les femmes sont ténèbres et inconstance, impudeur et mystère. Dociles à leur corps, elles en partagent la corruption. Inférieures en dignité, elles n'ont ici-bas d'autre fonction que de perpétuer le règne impur de l'organique. « Je les hais toutes », s'écrie-t-il. C'est aussi qu'il « brûle de les prendre » et ne le peut. Et voilà, sans doute, la raison de ce moralisme exacerbé, de ce mépris qu'à l'exemple de

Nietzsche George porte au « deuxième sexe ». Il y a chez les femmes une faiblesse, une servilité, une ruse, une hypocrisie, qui vont à l'encontre de ses instincts élémentaires. George est né pour vivre en compagnie guerrière, en des intimités quasi spartiates, en un cercle, autrement dit, où le beau sexe ferait scandale. Chérir la femme, ce serait pour lui la dernière compromission, ce serait s'abandonner aux charmes de la chair, quand la grandeur morale ordonne d'y résister. Transposée sur le plan poétique, cette aversion des rapports naturels se transforme en une aversion de la nature même. Aversion de sa douceur, de sa fécondité, de tout ce qui trahit en elle une femelle, ainsi l'art de George est avant tout protestation. Contre le corps et l'animalité, contre le sensualisme et la dégradation, il dresse une hiérarchie rigide de valeurs. Si la terre est chaleur, la beauté sera glace — si l'existence est nuit, la poésie sera lumière — si la perfection doit être quelque part visible, ce ne sera point en Eve ni Vénus, mais en quelque frêle et bel adolescent... en l'occurrence, le jeune Maximin

annonciateur au langage évident
D'un monde que vos yeux ont vu ou pourront voir.

Par ailleurs, puisque la civilisation se voit, de jour en jour, menacée par la populace, la révolte de George aboutit infailliblement à promouvoir une politique d'aristocrate. La répulsion dont il accable la nature et la femme devient celle dont il accable le vulgaire.

Pourquoi faut-il qu'en votre siècle je m'éveille
Moi qui vis jadis Trêve en sa magnificence...

c'est d'abord la conscience de cet exil qui l'engage à s'en créer un autre. Le souvenir de Nietzsche l'y aide suffisamment : le trop célèbre dégoût de la canaille, et l'ordre exprès de vivre en aparté. Détester le peuple, car le peuple est bassesse, idiotie, lâcheté, ressentiment, car il existe entre le peuple et le génie la distance qui sépare l'esprit de l'animal... cette morgue, elle aussi, concourt à l'évasion. Donc

Je ne poserai pas mes regards sur ce peuple.
Infirme est son esprit! Et morts en sont les actes!

décide George. Et de féliciter *Un jeune chef* de se soustraire à la bouffonnerie générale :

Mais toi tu n'as pas voulu suivre
Une troupe instable et frivole

Qui demain destine aux égouts
Ce qu'aujourd'hui fête sa joie.

Toutefois, c'est peu pour un moraliste si agressif de s'en tenir à cet abstentionnisme, c'est peu de feindre ignorer, il s'agit d'avertir :

Vous bâtissez, péchant contre borne et mesure
« Ce qui monte plus haut peut monter ». Mais trouvailles,
Rajustages, étais sont vains et tout chancelle

de dénoncer :

Ils ont tout possédé, tout su, mais ils soupirent
« Jours indigents! Partout le besoin et la soif!
Nulle abondance »...

il s'agit de combattre enfin. Sans jamais s'abaisser à la propagande, cette résistance à la multitude envahissante se traduit, chez George, par une passion de l'autoritarisme. Contre les instincts les plus vils dont il observe les progrès dans notre société, il appelle désespérément un « nouveau règne »...

L'homme nouveau écrit sur des tables nouvelles
Laissez donc les vieillards vanter les biens acquis
Le tonnerre lointain n'atteint pas leurs oreilles
Mais il vous faudra dire esclaves tous les jeunes
Qu'étourdissent encor des musiques lascives
Qui folâtrent avec des fleurs sur les abîmes
Tout ce qui s'est pourri, que vos bouches le crachent
Mettez dans vos bouquets de lauriers les poignards
Et marchez en chantant, prêts aux combats futurs.

Il n'en fallait guère plus à quelques détracteurs pour accuser George de visées nationales-socialistes. On le sait assez, l'honnêteté n'est pas le fort du siècle. Dans un monde où journellement se perdent les distinctions les plus évidentes, comment s'étonner de confusions dont l'art, hélas! est loin d'être la seule victime. Le moindre génie est déjà devenu suffisamment scandaleux pour prêter à toutes calomnies comme à toutes vindictes. Cependant, n'en déplaise aux spécialistes en falsifications, il existe de George assez de textes et de déclarations propres à dissiper, une bonne fois, l'équivoque. Stefan George chantre du nazisme? Qu'on en juge plutôt :

Tu cherches de nouveaux Seigneurs
Ne les prends point au glaive, au trône!

De tous grades les dignitaires
Ont tous l'œil vulgaire et charnel
Le même œil de bête à l'affût...

Non, certes, ce n'est point pour déifier la brute que le poète élève une protestation si véhémente. Ce n'est point pour sanctifier le crime qu'il nous prédit les conséquences funestes de nos fautes. Les mots sont formels : s'il doit naître de « nouveaux seigneurs », ce ne seront ni des militaires ni des politiciens, mais ces aèdes, mais ces rhapsodes à l'écart de la masse :

Loin du tronc grandit dans la brousse
L'épi rare, seul de son rang.
Et tu reconnaîtras les frères
Au pur éclat de leur regard.

Et si l'on argue maintenant de son mépris envers le peuple, nous répondrons que George en méprise bien davantage les meneurs. En quoi sa philosophie demeure fidèle à Nietzsche : c'est à l'élite qu'il demande raison de sa défaite. Car le génie n'a pas été vaincu par la roture, mais par lui seul. C'est pour avoir prétendu s'exempter de ses disciplines, pour avoir honteusement abdiqué ses pouvoirs, pour consentir à se « salir de rage et de mirages », que l'esprit aujourd'hui périt, qui

tête baissée, a rompu ses harnais
Et dans un jeu dément devient une âme en peine.

Ce que réclame George en Allemagne ressemble fort à ce que Valéry réclamait en France : s'éprendre enfin de la rigueur. Il est des devoirs auxquels on n'échappe que pour se nier. Or le génie précisément n'a d'autre privilège que d'assumer une responsabilité, une souffrance, une lutte que les humbles ne sauraient même concevoir. Ce n'est donc point pour prodiguer des facilités supplémentaires ni pour satisfaire à de commodes indignations que Stefan George condamne si lucidement la décadence, c'est parce qu'il pressent que l'esprit n'y pourra survivre qu'en retrouvant ses vertus difficiles, sa tradition, sa foi, sa volonté, sa vocation...

Ici le seuil : chassez qui n'a point l'âme prête.

Et, dès lors que le drame nous apparaît clairement, nous pourrions nous demander si, d'aventure, ce respect des hiérarchies et cette austérité ne cacheraient point une terreur

profonde. Dédain de la nature, dédain de la femme, dédain de la foule... ne serait-ce pas la réalité même que George voudrait fuir? N'aurait-elle à ses yeux un caractère assez effrayant pour justifier toutes retraites et toutes négations? Déjà, chez lui, la poésie reste soumise à une éthique. Loin d'être, comme on l'a cru, un « art pour l'art », elle suppose, dès son principe, une prise de position devant l'homme, la société, le monde, l'avenir. L'esprit a barre sur le réel, il le surpasse en dignité, il doit se faire à son endroit toute cruauté, toute rigueur... Mais, à son tour, cette hostilité ne serait-elle une défense, une défense contre la peur de vivre, contre l'angoisse que George avouait en son *Abécédaire*?

Alors j'ai peur, voyant les obstacles et leur nombre
Je sens se relâcher tout ce que j'ai de forces.

Et pourquoi cette peur? Et nous touchons ici au nœud le plus secret du drame. Il y a dans la vie un principe, un principe que tous poètes ou presque ont abhorré, un principe sans lequel, pourtant, la vie serait inconcevable : le temps. Or, ce principe, il semble que peu d'hommes en aient plus mesuré l'horreur que Stefan George. Incarner le temps : cette torture retrouve en lui l'intensité que lui connaissaient les héros des tragédies grecques. Vivant, se savoir dévoré par le monstre, rongé par l'invisible comme une charogne par les vers, telle est sa maladie, sa souffrance, sa damnation, l'épouvante qui parfois lui arrache ces hurlements :

Traîne-moi jusqu'au bord, abîme!
Mais épargne-moi le vertige!

Oui, tous les désespoirs, toutes les malédictions de George se ramènent à connaître les êtres et les choses immensément périssables. Tout au long de sa route, cette hantise l'accompagne, et jusqu'aux derniers mots de ses derniers poèmes :

Qui parmi vous, vous qui doutez, mes frères
Ne frémit pas au rappel monitoire
Que presque tout ce qui t'exalte l'âme
Que presque tout ce qu'aujourd'hui tu prises
Aux vents d'automne est déjà feuille morte
Règne du terme et de la mort?

Car, infiniment plus encore que pour Baudelaire, le temps s'affirme pour George : « l'ennemi ». Par l'unique raison que nous sommes ses prisonniers, obstinés à l'absurde effort de nous enfuir, tout absolu nous est refusé. Partant, l'espoir qu'un

ordre spirituel triomphe du chaos ne saurait être qu'illusion. Et puisque ni la vie ni la beauté même dont la mort revêt les corps ne sont vraiment durables, du seul fait que le temps existe, toute poésie est reléguée au domaine de l'impossible... Insoutenable paradoxe! C'est donc là-contre que l'esthétique georgienne va s'édifier, bien moins pour esquiver cette atroce évidence que pour en découvrir, à tout prix, le remède. Si Breton disait écrire « pour abréger le temps », George n'écrira, lui, que pour l'abolir. Or comment l'abolir? Par une ultime ruse : en commuant ce temps en espace.

Sans doute atteignons-nous enfin au mécanisme essentiel de toute image poétique, à sa fonction véritable d'absolution, à la source même du mythe. Se délivrer du temps : pas un rêve plus cher à l'homme! Le malheur de notre condition est de n'en point savoir le moyen. Nous vivons à tel point enracinés dans la durée que tout autre élément nous paraît illusoire. Et cependant il est autour de nous un espace, un espace à l'image de l'éternel, un espace qui ne vieillit ni ne meurt ni ne change, c'est-à-dire qui présente, au contraire de la durée, tous les privilèges de l'absolu. Si donc, du plus profond du temps, l'esprit pouvait devenir cet espace, en épouser les étendues, en embrasser l'immensité, là serait le salut. Or la poésie n'eut jamais et n'aura jamais d'autre nécessité ni d'autre fin qu'une telle conversion. D'où l'on voit combien son essence demeure religieuse. En transformant ce qui passe, « toute chair qui passe » en « ce mot qui onques ne passera », dit Joyce, le poète accomplit par le verbe ce que le prêtre accomplit par le sacrement. Il élève l'image à l'intemporel, la rend impérissable comme il rend à jamais présente sa substance, en d'autres termes : il contraint le temps à devenir spatial.

Voici le printemps revenu
Tu consacres par un regard
L'espace, la route et nous-mêmes.

Mais, à la différence des Romantiques pour qui cette absolution consiste en une dissolution de l'âme dans l'univers ou la découverte d'objets, de lieux privilégiés, la haine du temps reste en George trop tenace pour céder à quelque effusion mystique. Aussi son œuvre convie-t-elle moins l'esprit à s'oublier dans l'extase qu'à se fortifier dans la lutte. Lutte contre le mouvement et l'éphémère, contre l'élément perfide comme l'eau, qui envahit toute vie, tout paysage, et les corrompt... ainsi George est le poète qui rompt le flux, endigue

la durée, assèche le temporel. Patiemment, roc après roc, il dresse contre le flot les barrages de la parole. Chaque vers, chaque strophe est une victoire du solide. Ce dont il rêve, c'est d'enfermer le temps en un système si fixe et si rigide, que son cours partout s'interrompe. De là son goût des labyrinthes, des villes fortifiées, des rives retranchées de la mer — de là son amour des formes sculpturales, des édifices, de la statuaire, de tous arts propres à réduire le réel au statique... Or, par malheur, cet idéal n'est rien qu'un idéal, dont *Algabal* a établi l'inanité. Puisqu'en dépit du gel les eaux iront leur fil, puisque au milieu des pierres les plantes ressuscitent, puisque malgré la mort tout doit recommencer, c'est que la vie, le temps sont invincibles. Alors :

On dit que les jardins sont morts; viens et regarde
Le reflet de ces bords lointains et souriants
Et des nuages purs l'azur inespéré...

Aller au monde, ce sera donc, pour George, renaître au temps comme à la vérité, renaître à la chair, à la nature, en accepter les lois et les miracles, les risques et les joies :

Par quel charme ont souri ces matins de la terre
Tels qu'à leur premier jour? Chant d'une âme étonnée
De mondes rajeunis et que porte le vent
Le vieux profil des monts a changé de visage
Comme aux vergers d'enfance on voit flotter des fleurs

et soudain les campagnes s'embrasent, les banquises s'effondrent, les glaces filent à la dérive, tout est saisi par la débâcle du printemps : le dégel...

O comment te bénir, Soleil, pour toutes choses
Que, dès mon premier pas, j'aperçois de mon seuil!

Si longtemps engourdie, c'est dans la fièvre et la ferveur que la poésie s'éveille à la beauté terrestre. Voici des bêtes, des prairies, des routes, des plages, des chaumières, des forêts dans le vent, des moissons, des châteaux, des voix et des lumières,

Sa blessure se ferme et voici la verdure
La danse des corps nus sur les prés rajeunis.

Comme fou, George n'en finit point de recenser ses nouveaux

fiefs. Nous sommes avec lui aux fêtes rituelles de saint Jean, dans l'enthousiasme du « temps retrouvé », dans une possession quasi physique de la nature :

J'abandonne mon front aux tendresses des brises
Les parfums du jardin me dilatent les pores
Mon doigt frôle, écarlate et gonflée, mainte pousse
Je rafraîchis ma joue à la neige des fleurs.

A vrai dire, maints signes avant-coureurs laissaient, depuis longtemps, prévoir ce dénouement. En intitulant *Pèlerinages* l'un de ses premiers livres, George semblait bien s'être fixé pour tâche de triompher enfin de lui-même comme d'une épreuve, de consentir enfin à cette réconciliation. Au plus fort de son désespoir, ne lui venait-il pas de s'écrier :

Et déjà le soleil plus ardent me présage
Que des jours de bonheur vont bientôt revenir.

Dans le temps même où il prétendait tout contraindre à l'immobilité, ne prenait-il pour devise :

Ne dis pas que la peine est ton maître et qu'il n'est
De digne vêtements dans les métamorphoses.

En ses plus sûres retraites, n'éprouvait-il parfois, comme l'écuyer de *Veillée d'armes*, le pressentiment de la grâce :

Mais peu à peu dans la texture de ses songes
Il voit s'insinuer une forme terrestre.

Et jusqu'au cœur de ses hivers, n'a-t-il pas connu ces visitations dont parlait Hofmannsthal :

Est-ce un sifflement qui rase le sol?
Les lampes partout ont tremblé craintives
N'aurait-on pas cru entendre un appel?

Tous ces aveux nous font entendre de quelle nostalgie souffrait George en ses palais de pierre. Le drame qui s'y jouait, c'était le drame du salut, celui de l'homme exilé du divin et qui n'aspirait qu'à le reconnaître en toutes choses, mais hélas!

Tu guettais la chanson d'une abeille dorée
Qui t'eût charmé, fondue à celle de la brise
Et trop souvent distrait, tu n'auras pu saisir
Une voix douce qui passait...

Ainsi comprenons-nous qu'en ranimant la vie c'est aussi la contrition que la poésie ranime en George. Alors qu'il

n'attendait plus qu'indifférence et mort, la joie qui soudain l'assaille lui rend odieux son passé de solitude et son orgueil. Devant le dieu qui se révèle à lui, il mesure mieux de quel péril il revient sauf. Il prend honte de sa misère, il prend deuil de ses erreurs, il prend résolution de pénitence :

L'air est pesant — et déserts sont mes jours
Et pour te les offrir où trouver des hommages?
Quand pourrai-je allumer ton flambeau dans nos jours?
Je ne veux plus qu'ensevelir et côte à côte
Dans ce qui fut leur gloire et leur débris mes jours
Et sur tous les chemins que montrer ma douleur
En traînant sans agir et sans chanter mes jours
Reçois de mes nuées et de mes nuits ce chant
Prends-en l'offrande : à toi j'ai immolé mes jours.

Un appel si poignant ne pouvait demeurer sans réponse. Mais à présent que George se sait absous, qu'il porte en lui l'ordre magnifique de vivre, il ne pourra mieux inviter les hommes à l'espérance qu'en leur contant cet avènement du merveilleux, cet « éveil du dieu dans son cœur ».

Mais un jour de printemps — gris d'argent, la rosée
Vint du ciel et jaillit en parfums d'étincelles
Et les enfants ont vu les maigres fleurs sourire
Leur jeter un regard bleu d'argent, comme un signe

Il ne pourra mieux témoigner de sa foi qu'en reprenant, comme les pèlerins ou les ménestrels, la sainte route :

Au pied d'une yeuse
Il creuse, il enfouit
Son bâton, sa mante
Cadavres déjà.
Alors je m'apprête
Au joyeux départ.

Il ne pourra mieux confier sa charité qu'en des poèmes d'une telle candeur, d'une telle innocence qu'on a peine à leur croire pour auteur celui qui faisait naguère de sa damnation sa gloire :

Je reviens et ma barque est pleine
Le but s'éveille aux feux du soir
Au mât claque une flamme blanche
Nous devançons maintes nacelles
Le vieux rivage et ses maisons
Les vieilles cloches, tout est neuf

J'entends l'appel de joies nouvelles
Que me dit la douceur du vent.

Ayant donc accompli son long périple, c'est au plus simple savoir que George s'arrêtera : que la beauté repose en toutes choses dans la grande attente d'un réveil. Et ce monde qu'il avait fui, renié, maudit, voué aux enfers de glace, aux hivers de la mort, c'est à ce monde désormais qu'il « reviendra dans un sourire ». Tel ce pâtre à qui, écrivait-il, « des coquillages fins parlaient de bonheur », sa demeure s'établira aux quatre vents. Partout où s'allumeront des lampes, où naîtront des oiseaux, où prieront des enfants, la vie sera sauvée, la poésie sera présente, et le poète enfin trouvera son miracle : *Lieu d'une reconnaisance sans fond, d'une adoration sans* [*nom*
Je m'abandonne sans plus rien souhaiter au vaste souffle.

◆

Ainsi l'œuvre de George apparaît-elle comme une épopée de toute la poésie moderne. Née de l'exigence romantique de rallumer dans l'univers et l'homme « l'étoile de l'alliance », c'est d'abord au destin contraire qu'elle a cédé. Après Mallarmé, après les symbolistes, elle a porté à son extrême la tentation de rhétorique. Obstinément ennemie du réel, elle s'y est refusée, pour s'enfermer dans des murailles de paroles. Mais il semble que, parvenu à cette solitude infernale du verbe, George ait compris quel anéantissement l'art encourait par là. « Prêtant l'oreille aux voix des profondeurs secrètes », peut-être a-t-il discerné, derrière ce danger, la menace autrement capitale de la damnation. Abandonné devant un monde qu'il avait charge de chanter, il a vu ses pareils, sa patrie, les hommes engagés dans l'œuvre insensée de tout nier et de tout détruire. Et dès lors, c'est à renverser les valeurs esthétiques qu'il s'est consacré, à commencer par sa propre entreprise :

Le pire cependant tu l'ignores : l'esprit
Est puissant, et pourtant s'il se perd dans les nues
S'il a rompu l'attache à la glèbe, à la bête
Parmi dégoûts, plaisirs, rouages monotones
Poussières ou rayons, les naissances, la mort
Aux images du monde il ne saisit plus rien.

Il ne fallait que le courage de cette affirmation pour rappeler l'art à sa mission de tous les temps : enseigner la beauté naturelle et surnaturelle. Laissant là tout verbiage, toutes grandes attitudes, la poésie se devait donc, dans la simplicité, l'humilité, de regagner l'amitié des choses et dire quelles présences divines les habitent. Car si les dieux, comme songeait Hölderlin, sont toujours en exil sur la terre, c'est au poète qu'il appartient, qu'il appartiendra de les délivrer, soit de rendre visible l'invisible :

Donner un corps à Dieu et voir Dieu dans les corps.

OUVRAGES CITES

Choix de poèmes. — Trad. Préf. Comment. par Maurice Boucher. Paris, Aubier-Montaigne. 2 vol. Biblio.

Cf. Geneviève Bianquis : *La poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke.* Paris, P. U. F. 1926.

Cf. Charles du Bos : *Approximations IV.* Paris, Corrêa. 1930.

Cf. J.-E. Spenlé : *Stephan George,* in Mélanges Lichtenberger.

Cf. E.-L. Duthie : *L'influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne.* Paris, Champion. 1930.

Cf. *Hommage à Stefan George,* in *Revue d'Allemagne,* Nov.-déc. 1928.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

LES VIOLONS D'INGRES. — La lecture du calendrier m'invite d'abord à penser que tous les prénoms qu'il contient, même les plus charmants, ont vieilli d'un an. Les Nicolas, les Brigitte, les Barnabé, les Sophie, etc., etc., ont un an de plus : c'est, je crois, la seule certitude que l'on puisse obtenir de ce calendrier que le facteur apporte chaque année comme une sorte d'hommage à sa clientèle. Pour le reste, le calendrier demeure ce qu'il est : un pauvre carton sans signification, indispensable, mais tout de même d'un usage assez mystérieux, car il représente l'ignorance de l'avenir; et l'ignorance est infiniment riche en images et en méditations vaines. C'est dans l'ignorance que les hommes les plus sensibles de ce temps prennent de la qualité, de l'indépendance et les éléments inconsistants d'une poésie certaine. La personnalité la plus émouvante d'un écrivain naît au moment que ses connaissances l'abandonnent, c'est-à-dire au moment qu'il s'apprête à franchir le « mur » de l'ignorance qui semble se montrer réfractaire. C'est parfois dans la pratique de l'art dont on subit l'autorité qu'il devient délicat de se prendre au sérieux. Un écrivain enclin par nature à devenir son propre critique peut se demander à quoi il sert; quel est le but, la substance, l'opportunité des services rendus. Il est possible que quelques-uns échappent à cette suggestion qui ne m'enchante guère pour des raisons strictement professionnelles Je ne désire donc pas qu'on me fasse confiance; mais rien ne pourra me soustraire à cette lugubre lumière qui vient de je ne sais où, probablement de cette idée qui m'occupe l'esprit particulièrement quand il s'agit de travailler. Cette idée prend racine et pousse avec une ténacité irritante, celle du chiendent dans une allée bien ratissée. Le pourpier est également de cette humeur : c'est une salade qui s'implante un peu partout avec une ténacité féroce.

Commencer à vivre une soirée sous l'influence d'une racine

perfide, c'est perdre tout accès au royaume des rêves plaisants, ceux des insouciants en bas âge où la chansonnette d'un rouge-gorge sur le rebord d'une fenêtre fait plus d'effet que le passage d'un avion à réaction dans le ciel ou, et mieux, le bruit de pas désabusés d'un « trimard » sur une route fraîchement goudronnée. A propos de trimard, une étrange maladie semble avoir anéanti le monde des trimardeurs, car il ne peut être question d'une intervention légale appuyée par la maréchaussée. Le trimardeur, muni de son viatique réglementaire, est par principe à l'abri des lois. Cette sorte de confrérie médiévale ne demandait aux hommes que du pain, du vin, et, à la rigueur, du fromage de tête de cochon. Quand on néglige quelques années de bonne éducation, c'est une condition raisonnable dont peuvent se satisfaire, en se tenant soigneusement à l'écart des aspects littéraires de la vie, ceux dont le visage et l'esprit ne se surchargent pas d'ornements superflus. J'ai pourtant connu des trimardeurs qui aimaient accrocher un flot de rubans roses à leur indescriptible chapeau. Ils étaient rares; d'une sagesse imperméable et presque toujours hautains et méprisants. Enfin ils étaient comme ils étaient. Et comme ils ne sont plus, leur cas n'offre pas d'intérêt et ne saurait aider en rien la vocation des hommes qui préfèrent le trimard au couvent, même quand ce dernier est pourvu du chauffage central.

La situation de l'écrivain m'a souvent paru dangereuse. J'ai pensé et quelquefois écrit qu'elle devait aboutir à des situations sociales, nettement défendues par ce qu'il est convenu d'appeler le Violon d'Ingres. Il semble inutile d'énumérer ces sortes de violons. La nomenclature en serait pittoresque mais un peu connue de tout le monde. Cela va de l'accordéon mal appris à toutes les applications de l'électricité qui sont nombreuses. En principe, bien des écrivains aimeraient avoir confiance dans leur violon d'Ingres afin de subsister. On ne peut composer un second métier avec un violon d'Ingres authentique. Ce qui distingue un violon d'Ingres des autres professions de fortune, c'est qu'il est plaisant et qu'il offre le charme de l'indépendance dans tous les domaines sans omettre l'indépendance sociale : il n'existe pas de syndicats de violons d'Ingres. J'ai souvent décrit dans mes livres la présence des Malgras sur les routes qui sont en ce moment sous mes yeux. Si j'ai écrit malgras au lieu de maugras, c'est que les paysans de chez moi ne mettent pas le pluriel : ils disent des malgras, des malgracieux au lieu de maugras et maugracieux, ce qui serait plus correct mais faux quant à la vie de l'expression. Cette apparition des malgras dans nos campagnes n'est pas simplement imaginaire.

Les exemples seraient nombreux qui pourraient en affirmer l'authenticité.

Il est évident pour un homme qui vit hors du rayonnement de Paris, c'est-à-dire à l'abri du faux visage de la société, que le prestige de l'écrivain ne dépasse pas, dans la plupart des cas, le cercle très réduit de quelques amateurs liés sans explications au jeu de cet écrivain. Ce que l'on appelle le Grand Public ne se soucie guère des messages écrits : il suffit d'écouter les émissions publicitaires de certains postes de radio qui attirent une véritable foule autour des divertissements qu'ils proposent à des amateurs érudits, mais nourris d'une érudition très particulière. Tout cela a été dit : c'est exact. Mais tout cela se dérobe devant la critique. Un peintre me semble, en utilisant les goûts de la multitude, capable de jouir d'une popularité plus sincère que celle dont l'écrivain doit se contenter et s'attrister à l'occasion. Les apparences manuelles de l'art de peindre sont pour beaucoup dans cette faveur du public. La littérature et la poésie qui l'anime, devenue un métier naturellement, subsistera mais en qualité de métier de propagande. C'est l'aboutissement d'une longue suite d'expériences financières qui ont toujours pris à tâche de faire disparaître sournoisement le métier d'écrivain en négligeant sa présence dans les préoccupations sociales. C'est un peu ce qui a permis à beaucoup d'entre eux de demeurer indépendants, des indépendants en dépit d'eux-mêmes.

Je sais qu'il faudra rayer le mot indépendant du dictionnaire; mais c'est tout de même un mot dont les derniers jours sont bien agréables, mieux, confortables. Quand je citais dans cet essai l'improbable création du Syndicat des Violons d'Ingres, je subissais une hargne provisoire. Je demeure convaincu qu'il faut espérer beaucoup de la présence d'un violon d'Ingres dans la vie intellectuelle. En général, c'est par le reflet le plus médiocre d'une œuvre d'art qu'on obtient un peu d'aisance. Autant profiter de cet atout et tenter la chance en utilisant avec gentillesse l'art que l'on connaît le moins. J'imagine facilement tel grand poète — il n'y a que l'embarras du choix — tel grand peintre, l'un et l'autre vaincus par la misère, se sauvant du naufrage en se servant de leurs violons d'Ingres. J'aperçois ainsi Vincent Van Gogh jouant de l'accordéon sur le Pont des Arts afin de s'alimenter et peindre des toiles pour entrer dans les musées.

Ces images, hélas! ne peuvent convenir qu'à des temps révolus où les images tenaient une place essentielle dans les expériences d'un homme sensible. Je constate presque quotidiennement la joie qu'éprouve la jeune critique littéraire quand elle annonce

qu'un livre est totalement dépouillé de pittoresque Ce détail semble lui imposer une très haute idée de la qualité de l'auteur. On pourrait dire longtemps sur ce sujet, mais inutilement. Cet enthousiasme pour les œuvres privées de pittoresque tient, je crois, à ce que l'époque qui impose à la critique sa coloration est à peu près dépourvue de ce pittoresque et que les expériences des gens de ce temps sont exemptes d'images créatrices qu'ils ne désirent pas.

Il n'est pas possible d'imaginer une société humaine plus désolante qu'une société sans images, saturée d'idées philosophiques. Un jour un explorateur hardi ira visiter une planète quelconque pour le compte d'une société industrielle : il y trouvera un trésor d'images, les vieilles images de notre planète pieusement recueillie par des amateurs dont je ne parviens pas à me faire une idée; car, parmi toutes les idées qui nous cernent de toutes parts, on ne retrouve pas ces fameuses idées vagues aussi riches que les terrains du même nom.

Pierre Mac Orlan,
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

UNE VIE BIEN CHOISIE. — Je regardais, il y a quelques jours, Mlle Adrienne Monnier dans les studios de la télévision, où elle avait accepté de présenter, aux spectateurs de l'espace, ses *Gazettes* (1). Comme il est intéressant de regarder qui regarde tout! Sagement assise dans un coin, attendant de comparaître devant les caméras à trois yeux, Mlle Monnier suivait les préparatifs, tendait l'oreille. Pour reprendre une expression populaire qui fait penser aux oiseaux : elle n'en perdait pas une miette. (Justement, je songeais à mes gros pigeons gris de la place Saint-Sulpice, immobiles, et les voici plongeant du haut des tours ou des corniches, soudain, lorsqu'un passant répand sur le terre-plein, à leur intention, des graines ou du pain). Sur l'écran des appareils, Mlle Monnier fut parfaite. Quel naturel! s'écriaient les opérateurs. C'était le mot convenable. Mlle Monnier est, avant tout, une personne *naturelle*. Nous verrons aussi

(1) Julliard, éditeur. Les Gazettes, réunies dans ce volume, ont été publiées autrefois dans *Le Navire d'Argent, La Nouvelle Revue Française, Vendredi, La Gazette des Amis des Livres, Le Figaro littéraire, Verve* et *Fontaine*.

qu'elle possède un bon naturel, l'un des meilleurs qui puissent être.

« Réjouissez-vous de son joli esprit naturel », écrit Mme de Sévigné, à propos de Pauline, fille de Mme de Grignan. Réjouissons-nous de celui de Mlle Monnier, dont la fraîcheur est souvent d'une jeune fille, voire d'une petite fille jouant au petit ménage. Quel paradoxe, pourtant, à première vue! Mlle Monnier, on le sait, commença d'être libraire en 1915, à l'âge de vingt-trois ans; elle le fut pendant une quarantaine d'années; voilà des chiffres éloquents. Bien plus, Mlle Monnier ne se contenta point de vendre des livres — (l'horrible chose!) — comme beaucoup qui se prétendent libraires et sont à peine épiciers. Elle a lu les livres, n'a pas cessé de lire, au point même qu'elle faillit, semble-t-il, consommer son fonds, plus d'une fois. Oui... Eh bien, Mlle Monnier n'a rien du bas bleu, ni de la précieuse : rien de ces « intellectuelles » dont la langue est un coupe-papier. Mlle Monnier a prodigieusement lu, ces *Gazettes* ne nous révèlent qu'une part de ses lectures; néanmoins elle n'est pas couverte de poussière livresque ainsi qu'un voyageur après un long chemin, mais *fraîche de lecture*, comme on peut l'être de rosée. Il y a là un miracle. Tentons de l'approcher.

La librairie de Mlle Monnier s'ouvre sur la rue, — je veux dire : sur la vie. Il s'en faut de peu qu'elle ne soit en plein vent, malgré ses murs épais et épaissis de volumes, à la façon des anciennes échoppes de nos ponts et places. Dehors, c'est foire et marché. De la foire, notre libraire aime les « attractions ». La voici devant les jongleurs, les faiseurs de tours, les Gaultier-Garguille, les comédiens, les danseurs, les ballerines. Dieu, que notre temps en possède d'excellents! Mlle Monnier nous en convainc, par les portraits d'eux qu'elle nous offre, par les définitions qu'elle nous donne. Joséphine Baker, à ses débuts en France? « ...Reine de Saba qui se transforme en grenouille, en méchant poulet déplumé » (p. 11). Fernandel? « Un charme de grande bête domestique, bonne et soumise, mais dont la pensée, ou ce qui en tient lieu, reste aussi libre que celle de Caliban » (p. 89). Maurice Chevalier? « Il entre en scène comme un hippocampe avantageux... La tête est charmante, éclaircie d'un sourire parfait, d'un sourire à illustrer dans le dictionnaire le mot Sourire » (p. 114). Michel Simon? « Visage à la fois violent et bébé, comme un gros bourgeon bredouillant. Pirate de nursery. Personnage de Shakespeare. Face de dieu primitif... » (p. 131). C'est admirable de justesse, de *sympathie!* Et l'on citerait vingt autres effigies — le portrait, c'est ce qui passe; l'effigie, ce qui

dure — de ce genre : celles de Dranem, Victor Boucher, Marie Dubas, Jean Gabin, — ou du « dévot Christ de Perpignan »! A-t-on mieux compris le Cirque? Parce que nous avons été sage, on nous y *conduit*. On nous conduit aussi à la Samaritaine, pour voir les chiens, et aux Folies-Bergère, pour regarder les dames nues, et à Luna-Park. On imagine alors, sur la porte de la boutique, rue de l'Odéon, cette pancarte : « La libraire est dans la rue. Elle reviendra dans un instant (2). »

Dans un instant? Pas si vite. On compterait difficilement Mlle Monnier parmi les gens « pressés ». D'ailleurs, il y a le marché, j'allais l'oublier. Mlle Monnier est gourmande. Elle avoue volontiers cette qualité. Les « nourritures terrestres », elle les connaît. Je la vois — me trompé-je? — surveiller le « mijotement » d'un plat, un livre en main : ensemble humer l'odeur et lire les lignes; attentive à la maturation d'un fumet comme au développement d'une pensée, au chant d'un vers. Tenez, elle me fait penser à Chardin, à un Chardin qui dessinerait comme les Clouet ou Corneille de Lyon, avec un coin de la toile réservé à Brueghel! La bonne personne! Et inviteuse, comme on dit dans mon pays, avec ça. Bon cœur, bon sens. Un « potasson », pour répéter son vocabulaire. Ecoutez-la : « Malgré ma gourmandise, j'endure assez bien les restrictions. Mieux que je ne l'eusse supposé. Sans doute parce que je savais ce que la nourriture représente. J'honorais les saveurs autant que des génies. J'aimais les graisses; je n'avais pas peur d'engraisser; je voyais en elles un des effets de la bonté du monde; à la façon des Hindous, chaque matin, j'en arrosais mentalement mes dieux. Je ne disais pas : ce n'est que matière vulgaire. Je savais que c'était aussi de l'esprit, etc. » (p. 264).

Quelle drôlerie, vrai, dans ces lignes! Je ne me lasse pas de les relire. Mais elles ne sont pas que drôles et savoureuses, non. On aurait tort de voir en Mlle Monnier une sorte de Samuel Pepys féminin, dévouée au ministère de la Librairie comme l'autre pouvait l'être à la marine de Sa Gracieuse Majesté Charles II d'Angleterre. Ouvrez l'œil : Mlle Monnier *sait* (je souligne) ce que sont les *saveurs* (je souligne encore), les sait au point de pouvoir se passer, le cas échéant, d'aliments. Savoir une saveur — presque un pléonasme! — ne serait-ce pas la sagesse à laquelle conduit une gourmandise éclairée? Je le croirais volontiers, en lisant ces *Gazettes*. Mlle Monnier nous initie, dans ces textes, au

(2) La rue, c'est aussi la cité des hommes. On trouvera, dans ce livre, des pages judicieuses, généreuses, courageuses sur la guerre, le communisme, la bourgeoisie, l'antisémitisme.

plaisir, lequel est art de *savourer*, à l'opposé de la jouissance, faculté d'engloutir (ou d'être englouti). « ...Art de vivre, savoir-vivre... », écrit-elle dans *La Nature de la France* (p. 253). Art du plaisir, répondrait-on, en écho. Art à apprendre. On voit que le plaisir, surtout à la française, est chose sérieuse, à mijoter, à méditer. Le plaisir est objet d'étude, voire se confond avec l'étude. « Etude, ce mot brille comme une étoile, comme la lampe du sage. Etude, mot qui promet si faiblement le bonheur et qui le donne si pleinement... » (p. 164). Que vous êtes chaste, mademoiselle Monnier! Vous n'êtes gourmande que d'essences. Vous feriez rougir les saints.

N'appartenez-vous pas à un ordre? Dans votre arche, rue de l'Odéon, d'une guerre à l'autre, vous avez édifié une petite communauté d'esprits, qui serait un Port-Royal de la littérature, n'était que la persécution lui a manqué (3). C'était comme une chapelle du discernement — (pas de plaisir sans discernement). Je ne l'ai pas connue, mais je connais des gens qui la connurent, je la connais donc un peu. Pour être des élus, il fallait, au fond, aimer lire, savoir lire. Chez vous, on rencontrait vos dieux, ce qui, pour l'exercice d'une foi, ne laisse pas d'être pratique. Valéry, bien sûr. Gide, cela va de soi. Fargue, naturellement. Jean Paulhan. D'autres. Parfois, on entendait, loin dans le ciel, tel un tonnerre d'été, Claudel. Vous n'êtes pas fétichiste, ni polythéiste. Monothéiste, au contraire. De tous vos — (j'écris « vos », car ils ne sont pas toujours les miens) — maîtres réunis, vous composez « un » maître, le Maître, une seule Figure idéale dont, selon votre aveu, vous ne cessez de « contempler les traits » (p. 19). Cette Figure, née d'un fervent syncrétisme, ne l'appelons pas « littérature », mot si abâtardi. Appelons-la plutôt Poésie. Poète vous êtes, poète vous adorez la Poésie. Lorsque Rainer Maria Rilke vous a dédié un poème, qu'avez-vous fait? « Je suis tombée à genoux en pleurant. » (p. 57).

Autour de vos Maîtres, vous groupez votre clergé. Vous le nommez *élite*. « Il y a une élite, disons... de trois ou quatre cents personnes pour la ville de Paris, plus cent pour la Province, plus cent pour tous les pays étrangers. Ces quelque six cents personnes (qui en paraissent douze cents à cause des reflets) n'attendent pas qu'un poète soit mort pour le trouver grand; ils ont, à très peu de chose près, des yeux pour voir et des oreilles pour

(3) Les ennuis de finance, eux, ne manquèrent pas. Pour payer les dettes de la revue *Le Navire d'Argent*, Mlle Monnier se vit contrainte à vendre sa bibliothèque. Le martyre qu'elle dut éprouver à cette apostasie!...

entendre » (p. 41). Au-dessus de ces six cents, vous établissez un concile de cinquante personnes qui « représentent, certainement, tout ce que l'humanité peut donner de meilleur », prêtes à corriger les erreurs ou les insuffisances des six cents. Bien sûr, vous n'employez pas un vocabulaire d'église, mais viendrait-il sous ma plume s'il ne s'accordait spontanément à ce qu'on lit dans vos *Gazettes?* Il y a en vous de la diaconesse et de la sœur tourière. Vous servez à l'autel, vous vous chargez aussi des relations avec l'extérieur. A tous vous apprenez la prière, — la prière au Livre : « Livre, firmament intérieur. Pays de mémoire, où les Mères nous bercent et nous sourient toujours. Petits livres à la mesure des mains humaines, *souvent serrés sur le cœur* (4). ...Celui qui vous aime et qui vit en votre présence connaît la sérénité; il a déjà commerce avec les immortels... » (p. 156). Amen. Amen. Amen. Vous êtes une mystique, mademoiselle Monnier. Avec tous les vrais poètes.

Mlle Monnier, d'ailleurs, entend des voix. Je ne plaisante pas. Nul, que je sache, n'est aussi sensible à la voix humaine. Il y a des pages admirables, dans ce recueil, consacrées aux voix de Paul Claudel, d'André Gide, de Paul Valéry, de quelques autres. Mlle Monnier est gourmande de voix et de visages. (Mais ne dit-on pas qu'on peut lire sur un visage comme dans un livre?) Les *Gazettes* s'ouvrent sur la description de la voix de Claudel : au commencement était le Verbe... Pourquoi faut-il que Mlle Monnier n'entende pas tout, elle si intelligente? A la peinture contemporaine, par exemple, elle n'entend pas grand chose; elle avoue, je n'insisterai donc pas; je regrette néanmoins de lire de sa plume qu'une telle peinture « manque d'humanité » (p. 241). Je regrette davantage son incompréhension à l'égard du Surréalisme, manifestation, à ses yeux, de « l'âge potache (douze à seize ans environ) » (p. 286). Bigre! Un « amateur de surréalisme » (il s'agit, en l'occurrence, d'Henri Parisot) est insecte singulier. Apollinaire? « Pareil aux épices dont il ne faut pas abuser » (p. 267). Henri Michaux inquiète un tantinet Adrienne. Joyce, héros de la maison, ne passe pas si facilement, etc... Mais quoi! cela complète admirablement le portrait. Mlle Monnier n'aime pas les démolisseurs; elle se méfie des messes noires, de « l'esprit d'orgie ». Elle aime, en revanche, l'ordre, « plaisir de la raison ». Elle est vertueuse comme personne, ne vous l'avais-je pas dit? Ecoutez-la, cette fois encore : « ...Il n'y a plus d'amateurs véritables. Rien n'est fait pour être aimé. Tout

(4) C'est moi qui souligne.

dépend de la mode. Tout est simplement décoratif, plus ou moins immédiat. Rien n'est achevé... Cette harmonie qui durait, qui consolait de vivre, où est-elle? Comment peut-elle renaître? » A cette question le recueil de *Gazettes* répond, et la vie entière de Mlle Monnier dans sa librairie.

Librairie... Qui donc écrivait, lisait, pensait dans sa « librairie» ? Un homme d'autrefois... Ah, j'ai son nom sur les lèvres, soufflez-le-moi!

Max-Pol Fouchet.

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, tome I, A-C, par *Paul Robert;* 23 × 31 cm, XII-1084 p., relié, 8000 fr. (« Société du Nouveau Littré », Presses universitaires de France). — Le *Mercure* a assez décrit les caractères de ce nouveau dictionnaire de la langue, à mesure que paraissaient les fascicules aujourd'hui reliés en un premier volume. On nous dit que l'ensemble de la publication formera trois tomes et s'achèvera en 1955 : les tomes II et III devront donc être sensiblement plus gros que celui-ci; il est intéressant de savoir qu'une entreprise de cette importance ne s'étirera pas sur trop d'années.

« Nouveau Littré » : il faut s'entendre. Cet ouvrage-ci, qui est d'une importance considérable (encore que les spécialistes le discutent), ne remplace pas le Littré; il le continue plutôt. Les éléments qu'il donne sur l'histoire de la langue sont simplifiés, abrégés. Son originalité est — non pas exclusivement, mais principalement — de reprendre le travail là où Littré s'arrête. Si on s'en tenait à la langue de Littré, le français serait une langue morte.

Les écrivains trop fidèles aux grands maîtres et aux grandes époques perdent contact avec le monde où ils sont censés vivre. Ces archaïsants sortis du réel sont des mandarins. Impossible de résister à Baudelaire; de quelque façon que ce soit (et même en parlant du passé), un écrivain doit être le peintre de la vie moderne, ou il ne fait que jouer, — à des jeux qui peuvent être des jeux tristes autant que de tristes jeux. Impossible d'échapper au néologisme. Le génie de la langue? Mais le génie de la langue est un certain génie d'un certain changement.

M. Robert Coiplet, critique attentif et fin mais — c'est la rançon de ses qualités — prompt à se désabuser, s'est attristé, voire indigné, de trouver dans le nouveau *Dictionnaire* trop de concessions. Sur *avérer,* par exemple : « La médecine s'est avérée impuissante. » M. Paul Robert, il est vrai, et ses collaborateurs ont dû se sentir mal à l'aise : ils se retranchent derrière André Thérive, derrière Grévisse. Feuilletons Grévisse : « un subterfuge où s'avéra sa fertile ingéniosité »; la phrase est de Gide, dans *Thésée.* D'un autre c'eût été du charabia; mais Gide? Gide — quoi qu'on pense de lui — devait savoir ce qu'il écrivait. Un dictionnaire constate un état de la langue; et pourvu qu'il ne prenne pas ses exemples au hasard (le Robert ne choisit pas mal ses auteurs), il n'a pas à

juger. — N'empêche qu'un écrivain qui se respecte ne peut pas se permettre certaines libertés. Il faut que le langage lui résiste. Il devra céder sans doute, mais il ne cédera qu'à la dernière extrémité. Il mène un combat défensif que d'avance il sait perdu; c'est ainsi qu'il gagne. Il nage contre un courant qui l'emporte. Réactionnaire au fil du temps, il demeure dans la contradiction. Il fonde sur la contradiction. Il ne peut pas avoir d'autre règle que celle de l'Académie, qui est bien la règle la plus impénétrable qui soit, et la moins facilement applicable, et la seule néanmoins qui soit formulable : le bon usage. Cela ne veut rien dire? Essayez donc de dire autrement. On se demande comment il peut y avoir des écrivains tant que ces questions insolubles, et immédiatement pratiques, ne sont pas résolues. Cela serait inconcevable, si le cas de l'artiste n'était un des rares cas où le mouvement vraiment se prouve en marchant. Ce qui change tout.

Une des richesses de ce *Dictionnaire* si riche, c'est sa partie analogique. Nous sommes loin des « synonymes » d'autrefois. Puisque aucune définition en matière littéraire ne saurait être assez précise et puisqu'en définitive c'est toujours l'ensemble qui achève de préciser le détail, rien de mieux qu'un rappel du plus grand nombre possible de notions voisines pour compléter par le contraste des nuances une explication nécessairement imparfaite. — S. P.

Partage des Vivants, par *Louis Calaferte*. 204 pages, 450 fr. (Ed. Julliard). — Calaferte continue de tout dire sur l'enfance malheureuse, le monde des clochards, l'écrasement des pauvres par les riches. Il le dit comme cela lui vient, sans phrases, serions-nous tentés d'ajouter. Mais comme il arrive toujours lorsqu'on écrit en état d'émotion, les mots montent trop nombreux à ses lèvres, la poésie s'en mêle, et jusqu'à la rhétorique. On a voulu être véridique et on se laisse aller, peut-être sans le savoir, au verbalisme et à l'éloquence. *Partage des Vivants* est trop lyrique pour être un document et pas assez abouti pour constituer une épopée de la misère. — G. P.

Aluminium, par *Pierre Bernard*. 312 pages, 480 fr. (Ed. Albin Michel). — Un titre sec et insolite, un écrivain dont on nous dit qu'il est ingénieur de son métier. Il y avait de quoi piquer la curiosité. Mais Pierre Bernard n'a pas su ou n'a pas voulu user de son exceptionnelle expérience de spécialiste pour nous entretenir de ce qu'il était peut-être seul à connaître parmi nos littérateurs. On attendait des préoccupations de technicien, un style qui reflétât une formation extra-artistique : on trouve un romancier à la remorque de ses confrères, à cela près qu'il écrit plus mal, aussi obsédé qu'eux de passions humaines dites éternelles, aussi incapable de nous donner à voir l'image moderne d'un monde moderne. Bref, une nouvelle victime de la littérature. — G. P.

Histoire d'un amour, par *Roger Nimier*, 278 pages, 450 fr. (Ed. Gallimard). — Roger Nimier a l'ambition d'être rapide jusqu'à la désinvolture, averti et précis jusqu'au cynisme. Il y parvient. Mais le moins qu'on puisse dire est qu'il y est aidé par la minceur de son sujet, l'époque et les lieux où se déroule l'histoire : Montparnasse en 1925, revu et corrigé par quelqu'un qui a connu Saint-Germain-des-Prés en 1945. Si bien que le ton du récit paraît davantage hérité d'un milieu qu'obtenu par la volonté et que la perspicacité psychologique de l'auteur ressemble plus à la manie d'analyse de ses personnages, brillante mais hâtive, qu'à un effort de jugement clair sur eux. — G. P.

Expérience du Drame, par *Roger Vailland*. 188 pages (Ed. Corrêa). — Roger Vailland a la double qualité de posséder une méthode de raisonnement stricte et de considérer sans la moindre prévention toutes les idées que les hasards de la vie peuvent lui offrir. Si bien que, d'une part, il ne s'écarte jamais de son sujet et que, d'autre part, il lui découvre, par compa-

raisons et analogies, des richesses insoupçonnées. Sa façon d'élargir et de restreindre tour à tour son champ d'expérience (mode de penser qui paraît d'ailleurs lui être cher) est admirable. Jugé par lui, le théâtre devient simultanément une mécanique très pure et un complexe phénomène vital. On regrettera seulement qu'avec de telles possibilités, Vailland s'en soit tenu à une si modeste et si rapide étude. — G. P.

Passage des Vivants, par *Anne-Marie Soulac*. 344 pages, 500 fr. (Ed. Albin Michel). — Tandis que les écrivains composent d'habitude des romans à partir de ce qu'ils savent de la vie, Anne-Marie Soulac semble s'être plutôt appliquée à décomposer un prototype de roman en une masse d'instants de vie. Refus d'évasion et technique nouvelle. Le résultat est, d'une part, un livre aussi proche que possible du quotidien, volontairement banal, rabâcheur, immobile, mais d'autre part aussi, une œuvre où le procédé s'étale à chaque page. Si, en lecteur consciencieux, j'ai tout d'abord consenti à étouffer sous le poids de l'existence, je me regimbe dès que je découvre qu'on m'y contraint par artifice. Tant qu'à faire, si art il y a, je préfère qu'il me donne l'illusion du pouvoir que le sentiment de ma nullité. — G. P.

Arcole *ou la terre promise*, par *Marcel Moussy;* in-16, 320 p., 580 fr. (La Table Ronde). — Ne vous arrêtez pas à ce prologue confus; il veut suggérer que le roman n'est pas un « roman historique », mais qu'il découvre les racines du présent. Superflu. — Les débuts de la colonisation française en Algérie, de 48 au coup d'état. Il y a là de l'image d'Epinal, et du roman d'aventures; ce sont des éloges. Mais il y a aussi — le héros s'appelle Frédéric — une éducation sentimentale. Récit vif, rapide, langage aisé et accentué: de l'abattage et du style. — S. P.

Lili pleure, par *Hélène Bessette;* in-16, 224 p., 425 fr. (Gallimard). — Elle pleure? Nous aussi. Tant de temps perdu, et de travail, et d'argent. Quand il y a tant de choses sérieuses à faire, même en littérature. — S. P.

Montherlant par lui-même, images et textes présentés par *Pierre Sipriot;* 11×18 cm, 192 p., 300 fr. (Coll. « Ecrivains de toujours », Editions du Seuil). — Une étude critique et un choix de textes se partagent le livre par parts sensiblement égales. Ici et là, l'ouvrage est centré sur la personne de Montherlant et sur ses thèmes caractéristiques. M. Sipriot n'avait que l'embarras du choix, puisqu'il n'y a guère d'œuvre de Montherlant qui ne soit un « Montherlant par lui-même ». L'illustration, fort abondante (comme le veut la règle de la collection), est surtout une suite de portraits; trop de portraits, vraiment. — S. P.

Alcools, par *Guillaume Apollinaire*, texte commenté et annoté par Tristan Tzara; 17×20 cm, 220 p., relié, 5.000 ex. num., 1.160 fr. (Club du Meilleur Livre). — « On peut dire que le grand poète que fut Apollinaire a mis fin à l'ère des *poètes maudits*. Avec lui commence celle de la *poésie conquérante*. » Mais ne commentons pas le commentateur. Ce qu'il faut signaler avant tout, c'est l'extraordinaire incorrection des éditions courantes, à laquelle remédie celle-ci. Certaines des fautes qu'a relevées et corrigées Tristan Tzara sont scandaleuses. — Reproductions fort émouvantes de pages d'épreuves corrigées par Apollinaire. — La conception matérielle du volume (maquette de Robert Massin) est d'une hardiesse qui aurait plu sans doute au poète d'*Alcools*. — S. P.

Le procès de condamnation de Jeanne d'Arc, traduit, présenté et annoté par *Raymond Ourcel*, préface du R. P. Riquet; 17×20 cm, 288 p., relié pleine peau, ill., 6.000 ex. num., 1.450 fr. (Club du Meilleur Livre). — Quant au procès de Jeanne d'Arc, les belles publications de Quicherat (1841-1849) ou de Pierre Champion (1920) ne sont accessibles qu'aux spécialistes. Les adaptations qui en ont été tentées pour le grand public restent discutables. « Pratiquement, écrit M. Raymond Ourcel, il s'agissait de rompre délibérément avec les méthodes érudites de traduction ou de transcription littérales, comme avec toutes formes d'interprétations et d'adaptations littéraires trop écartées de la réalité, pour réaliser, ou du moins y tendre, une synthèse drue, vivante et incisive de ces trois mois où tout le destin de la France fut joué dans un sordide cachot de Rouen. » Il me semble que ce programme est parfaitement rempli. Archiviste en chef de la Haute-Savoie, M. R. Ourcel sait ce qu'on doit aux textes. Mais il sait s'affranchir d'une littéralité qui, s'agissant d'un dossier de procé-

dure, serait fastidieuse. Son adaptation, faite avec un tact extrême, demeure toujours fidèle à l'esprit. Elle est vivante, directe, saisissante. De nombreux bois du XVe siècle illustrent le livre qui est, matériellement aussi, une belle réussite. — S. P.

Notre Maître, M. Sorel, par *Pierre Andreu*, préface de Daniel Halévy; in-16, 340 p., 585 fr. (Grasset). — Les penseurs politiques lisent-ils encore Georges Sorel aujourd'hui? Ils ne le citent plus guère. Il eut, on le sait, une influence profonde sur la pensée militante de part et d'autre de 1900. Il marqua aussi bien le marxisme en évolution que le maurrassisme. Il est à l'origine des divers fascismes... Le livre de M. Pierre Andreu renseigne avec ampleur et précision sur cette étrange figure; il donne des éléments biographiques généralement inconnus, et une analyse bien équilibrée des grands thèmes de la pensée. — S. P.

Hôtes d'un presbytère, par *Eugène Porret* (Delachaux et Niestlé). — Le presbytère couvert de vigne vierge d'une petite ville du canton de Neuchâtel (c'est le lieu même où naquit Denis de Rougemont). Eugène Porret, le pasteur, y reçoit maints écrivains de notre temps : Barth, Berdiaeff, Bernanos, André Chamson, etc. D'où une série d'entretiens qui ne manquent ni de charme ni de portée. — M. M.

A l'ombre soleilleuse, *contes de Provence*, par *Marie Mauron;* 14 × 19 cm., 200 p. (Amiot-Dumont). — Que ces cinq contes, ou nouvelles plutôt, tout imprégnés de la lumière, de la grâce, de la sensibilité proprement provençales ne fassent jamais songer à Alphonse Daudet, voilà qui montre à quel point Marie Mauron est vraiment écrivain. — S. P.

L'enfant noir, par *Camara Laye;* in-16, 258 p., 420 fr. (Plon). — Les souvenirs d'un enfant noir de la Haute-Guinée, depuis ses premières années autour des cases jusqu'à l'avion qui l'emporte vers la France où il va continuer ses études. Un livre qui ne cherche pas le tapage ni même l'éclat, écrit avec une extrême simplicité (mais fort purement), empreint de sincérité, de bonne foi, de cette sorte de candeur que supposent avant tout les arts de l'expression (les ruses de la technique viennent après, s'il y a lieu). Ce livre discret — sous-titré *roman* pour satisfaire à l'opportunisme — vaut infiniment mieux que tant d'autres qui font trop de bruit. — S. P.

POÉSIE

CELLE QUI NE FUT PAS ASSEZ AIMEE, par *Jacques-Noir* (Maugard); **IMPASSE DU ROMARIN** (Gallimard) et **LE REGRET DE JURANÇON** (Ressac) par *Jean Lebrau;* **PENDANT QUE VOUS DORMEZ...** par *Maurice Fombeure* (Gallimard); **LE BAL VERT** par *Frances de Dalmatie* (Seghers). — Comme Henri Martineau, qui a écrit dans le « Divan » une critique brève mais fort pertinente sur *Celle qui ne fut pas assez aimée*, je crois que les longues explications en prose données par Jacques-Noir dans la première partie de son livre ne s'accordent guère avec le ton simple et pur des stances qu'elles précèdent et qu'elles devraient avoir pour mission de mettre en valeur. Trop de littérature les encombre et les sépare de la claire nudité des poèmes contenus dans les cent vingt dernières pages de ce recueil dont la présentation soignée fait honneur aux Editions Maugard de Rouen.

Jacques-Noir, qui appartient à la génération d'Emile Despax et d'André Salmon, n'était connu des amateurs de poésie que par deux volumes déjà anciens, parus l'un en 1909 et l'autre en 1919, et par quatre minces plaquettes à tirage restreint. Aussi la publication justement attendue de *Celle qui ne fut pas assez aimée* arrive-t-elle à son heure pour nous permettre de mieux goûter un poète plus ami jusqu'ici d'une certaine pénombre que des éclats souvent frivoles de la renommée. Cet ouvrage, construit avec une rigueur malherbienne et marqué dans sa forme par l'exemple des *Stances* de Moréas à la fois si parfaites et si frémissantes, se rattache par la haute gravité de son lyrisme aux *Contemplations* de Victor Hugo et à l'*Amie Perdue* d'Auguste Angellier.

Dans *Celle qui ne fut pas assez aimée* Jacques-Noir chante avec les mots de chaque jour le souvenir de son épouse morte, et parvient fréquemment à nous émouvoir :

Ah! que de fois encor je guette ta venue!
Il n'est pas un seul jour
Où, tout un instant fou, ma révolte ingénue
Ne croie à ton retour.

Mais voici que soudain le bruit net d'une porte,
Le souffle d'une voix...
Chaque fois plus vaincu je te perds de la sorte
Une nouvelle fois.

Le charme essentiel de cette poésie tient à son ardeur secrète, à la qualité de son naturel et plus encore sans doute à son extrême dépouillement.

●

L'œuvre abondante et si personnelle de Jean Lebrau vient de s'augmenter d'un livre exquis, publié dans la collection « Métamorphoses » sous le titre d'*Impasse du Romarin*, et d'un joli cahier de vers consacré à la Vallée Heureuse et au *Regret de Jurançon*. Ces deux recueils témoignent l'un et l'autre d'une fraîcheur d'inspiration que la grâce n'abandonne pas.

Le poète de *Couleur de Vigne et d'Olivier*, qui a dédié *Impasse du Romarin* à Joë Bousquet toujours vivant au fond de nos cœurs, nous confie à mi-voix dans cette suite d'élégies frissonnantes son amour de la campagne audoise où, sur la garrigue verte et grise, les cyprès solitaires sont battus par le grand vent. Et, après nous avoir dit le calme rude et triste de son village,

près duquel repose Henry Bataille, il se plaît à évoquer la tendresse d'un passé tout ensemble très proche et très lointain :

Le lys rouge était une main
Qui se chauffait dans la cuisine;
Le feu sentait le vieux chemin,
Les arbres noirs et la résine.

La mite donnait le signal
Des beaux jours sortant de l'armoire;
Sous le masque du carnaval
Le printemps n'a pas de mémoire;

Les souvenirs naissent plus tard.
Au visage de la pendule
Un doigt mêle avance et retard
Et c'est déjà le crépuscule.

On n'entend plus dans la maison
Que le pas des servantes mortes
Comme un chuchotis d'oraison
Qui fait soudain bouger les portes.

A l'Aude qui l'a vu naître Jean Lebrau préfère peut-être le Béarn aux belles pierres, aux gaves murmurants et aux douces prairies, le Béarn de Francis Jammes et de P.-J. Toulet, et c'est l'enchantement de cette province, où il séjourne une partie de l'année, qu'il célèbre avec bonheur dans le *Regret de Jurançon*. Il s'y montre un musicien des plus subtils autant dans le maniement des mètres courts que dans celui des alexandrins, et son talent de peintre délicat et nuancé n'est pas de ceux qu'on peut nier. Louons enfin Jean Lebrau non seulement de posséder toutes les ressources de son métier, mais, en les possédant, de garder dans ses lieder, tantôt presque désenchantés et tantôt pleins d'espérance, cette jeunesse éternelle qui n'est l'apanage que des vrais poètes.

●

Pendant que vous dormez... est le cinquième livre de vers que Maurice Fombeure nous a donné en sept ans, et je le considère comme celui où ses dons de spontanéité, de verve et d'imagination s'affirment avec le plus de certitude. Ce qui caractérise avant tout l'auteur de ce récent ouvrage c'est qu'il est aussi bien le chantre des fêtes paysannes du Poitou, dont il est originaire, que le franc buveur de la rue des Canettes et du quartier de Saint-Germain-des-Prés où il a depuis longtemps établi sa ferme réputation d'écrivain savoureux et narquois. Il y a chez lui du

Villon, et, comme Léon Vérane, il n'a jamais caché sa profonde admiration pour Saint-Amant et pour les poètes libertins du règne de Louis XIII; mais, plus que des grotesques chers à Théophile Gautier et du virtuose Raoul Ponchon, à qui on l'a comparé maintes fois, il est proche de Max Jacob et de Léon-Paul Fargue auxquels il semble en partie redevable de son étrange humour et de son invention verbale.

On a l'impression que le moderne jongleur de *Pendant que vous dormez...*, contrairement à beaucoup de ses contemporains ravagés d'inquiétude, est heureux de vivre quand il compose la plupart de ses chansons, et l'on s'aperçoit que, même si la mélancolie du souvenir est présente dans certains de ses octosyllabes, elle aime à y prendre un air quelque peu fantasque :

Je la caresse à l'aveuglette
Au profond d'un noir corridor.
Je me pique à son épinglette :
Goutte de sang sur pointe d'or.

Sont révolus les âges d'or
Où nous jouions à la trouclette
— N'éveillez pas le chat qui dort —
Tirions les tresses des fillettes.

Jourd'hui ces jeux sont dangereux,
C'est de l'angoisse à perdre haleine.
Les gagnants y sont malheureux :
Y reviendrez-vous, Madeleine,

Marthe, Marie ou Rose-Blanche?
Y croyez-vous quand nous passons
A la caresse des dimanches,
A l'innocence des garçons?

Las, j'ai barbe grise au menton,
La jambe lasse et la main grappe;
Vous, vous tremblotez du téton
Sans doute. Ah! combien Dieu nous frappe!

Qu'est loin la saison des amours!
Le soleil descend sur les plaines
Et nous restons là les cœurs gourds
A regretter nos châtelaines.

L'accent baroque de la poésie de Fombeure est fait pour nous séduire, comme d'ailleurs son goût prononcé du folklore, sa verdeur particulièrement authentique et ses fréquentes transmutations de la réalité quotidienne en souriante féerie.

●

Frances de Dalmatie a débuté dans les lettres avec *Jeunes Incantations*, un recueil de vers, orné de quatre purs dessins à la mine de plomb d'Henri Mondor, qui renferme de sûres promesses et qui annonce déjà, dans une de ses pièces : *Quatorze Juillet*, la veine fantaisiste du *Bal Vert* dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est un des plus charmants livres de poèmes édités en 1953. Ce *Bal Vert* nous conduit de la pointe du Vert-Galant et des bords de la Seine où sont passés tant d'amoureux jusqu'aux plages de sable fin où tremblent des algues et jusqu'aux bois embrumés de l'automne où l'odeur des violettes est remplacée par celle des feuilles mortes ; et l'on y voit des ombres chinoises, des boulevards parés d'enseignes au néon, des roulottes de cirque ambulant, des sabbats de sorcières, des étangs endormis au crépuscule et les éblouissantes fusées d'un feu d'artifice rapide et beau comme le désir.

Nulle tendre romance de ce précieux cahier ne me captive autant que ce *Coquillage* délicat aux subtilités mallarméennes :

Cette lèvre de nacre éclose,
Frise, impudique, sa chair rose
Où vibrent les fonds de la mer.

Elle souffle à sa sœur l'oreille
Une confidence d'abeille
Dont rit la vague d'un ciel clair.

Paume lisse de porcelaine,
Essayant de capter l'haleine
Des vents du large dans sa main,

Elle étend le rêve au rivage,
Et, dans un chuchotement sage,
L'arrache aux flots du lendemain.

Sa conque est la baie où roucoule
Quelque sirène déjà saoule
De la liqueur d'argent du jour,

Et sa transparence allumée
Fait apercevoir en camée
Les replis secrets de l'amour.

Mais l'inspiration du *Bal Vert* est, le plus souvent, d'esprit apollinarien et plutôt dirigée vers le caprice et l'aventure que vers l'ordre et la raison ; et dans un grand nombre de ces courtes pièces brille une grâce très féminine et très originale. Frances de Dalmatie me paraît promise à de hauts destins, et je ne doute pas

de son avenir lyrique, à condition, bien entendu, qu'elle pénètre de mieux en mieux les véritables secrets d'un art difficile entre tous, et cela sans perdre aucune des qualités qui lui assurent, dès maintenant, une place enviable dans la nouvelle poésie.

Philippe Chabaneix.

Chemins et Visages, par *Christian Dautcourt* (Caractères). — Nous avons rendu compte ici même en son temps du premier recueil de poèmes en prose de Christian Dautcourt et nous avions analysé les mérites de cette prose savante sous son apparente simplicité, ses cadences harmonieuses qui n'alourdissent jamais la phrase nette, concise et toujours plus suggestive qu'explicite. Dans *Chemins et Visages*, ces caractères essentiels de simplicité, d'expression directe et sobre, sans ornement, s'accusent encore. Ces poèmes en prose, par leur technique adroite et la sensibilité discrète, suivent la leçon de Charles Baudelaire qui a fixé le modèle du genre. Quelques phrases courtes et cependant flexibles en leur texture savante suffisent à Christian Dautcourt à exprimer l'essence même des paysages qu'il veut évoquer, l'odeur de l'air qu'il nous fait respirer, où les saisons, la terre et la mer sont suggérés avec les mots les plus quotidiens. Nul artifice dans ces notations directes, prises sur le vif, mais où l'âme est toujours mystérieusement présente. Ainsi de page en page, de phrase en phrase se nouent et se dénouent les songes du poète où nous retrouvons le chemin familier de nos propres rêveries.

Les Cendres du Phénix, par *Henry Lasserre* (Editions des Œuvres nouvelles). — La vigueur d'une pensée toujours nettement et logiquement exprimée en des vers d'un rythme sans défaillance et qui obéissent avec une aisance déliée aux règles les plus rigoureuses de la prosodie classique, donne à la pensée d'Henry Lasserre une force de persuasion singulière. Il y a dans la superposition des images, l'imbrication du songe exalté aux plus hautes spéculations de l'esprit avec le trait descriptif le plus réaliste en sa concision incisive, une originalité profonde et à chaque instant le poète, par un mot qui éclate de sens et de couleur, nous découvre des aspects véritablement neufs de ce monde intérieur où brillent comme dans une eau profonde des pierreries insoupçonnées. Le lecteur est à chaque instant surpris et charmé. Mais à travers l'apparence désinvolte, l'ironie quelquefois cruelle du trait toujours juste, on perçoit des arrière-plans plus secrets baignés de lumière mystique. Et le psaume qui couronne ce beau livre nous donne l'exacte mesure de cette âme qui, à travers les médiocrités et les bassesses de l'humaine condition, trouve la véritable voie rédemptrice par l'amour et la grâce surabondamment dispensée à l'homme de bonne volonté. Cette poésie roborative et essentiellement virile aux accents à la fois contenus et persuasifs, dont le ton réaliste ne s'exprime jamais prosaïquement, nous donne bien souvent le sentiment d'une incontestable grandeur.

Stances du seul Royaume, par *Jean Benoit* (Amiot-Dumont). — A travers les anxiétés, les doutes, les déceptions, les douleurs qui sculptent le caractère, Jean Benoit, hanté par le mystère de l'âme, chemine lentement, conduit par la grâce dans le royaume incertain où se joignent la vie et la mort. Toute son œuvre est une quête de l'amour divin qu'il découvre enfin dans la certitude indémontrable des vérités de la foi. Toute la création participe à cet appel divin qui l'entraîne vers la suprême Parousie. Cette poésie a un caractère cosmique et cette universalité nous exalte à la contemplation de l'Unité. Le lyrisme profond, tendu vers la lumière surnaturelle, prend un caractère encore plus universel par la forme rigoureusement classique qu'emploie Jean Benoit, au moins dans la composition d'un vers au rythme ferme, sans bavure ni incertitude, qu'il sait toutefois assouplir selon les nécessités du mouvement intérieur de sa pensée.

Jose Marti : Poésies, traduites par *Armand Godoy* (Grasset). — Quelques lignes suffisent à Armand Godoy pour nous rendre vivante en ses traits héroïques la figure de son compatriote Jose Marti, qui fut le libérateur de Cuba, mais qui fut

avant tout et partout un poète : « Sous les ricanements et les huées, quand il frappait en vain — quémandeur bafoué — aux cœurs sourds des grands; au milieu des succès enivrants où sa parole enflammait les humbles foules; dans sa mort féconde de martyr et d'apôtre, il est, il reste toujours poète. » Mais il fallait un poète comme l'est Armand Godoy, admirable virtuose du vers français, pour faire passer dans son extraordinaire traduction la poésie intrinsèque à la langue espagnole dans laquelle Jose Marti écrivit. La lecture de ces beaux poèmes, dont l'inspiration vigoureuse, la fermeté de la pensée, la rigueur d'une forme irréprochable, nous donne bien le sentiment que tous les événements de la vie publique de Jose Marti dévouée à l'amour du peuple cubain se transposaient magnifiquement en lui sur le plan de la poésie.

Pour que le lecteur français pénètre de plain-pied et tout naturellement dans la connaissance de cette œuvre grande par la hauteur de l'inspiration, le souffle parfois épique, le génie particulier d'Armand Godoy de qui la connaissance égale de la langue espagnole et de la langue française permit de conserver à la traduction française l'essence merveilleuse de cette poésie et qui fait qu'à cette lecture on ne songe jamais qu'il s'agit d'une traduction, mais que l'on est en contact direct avec l'œuvre originale, était l'intermédiaire indispensable. Grâces en soient rendues à Armand Godoy qui nous met en présence d'un poète qui égale les plus grands.

Ex-Voto, par *Violette Rieder* (Editions du Pigeonnier). — Tout est grâce dans ce dernier recueil de Violette Rieder où, sous le titre d'*Ex-Voto,* elle retrouve les accents les plus primitifs de la prière, effusion directe d'un cœur animé par la foi et l'amour, vers la Médiatrice, la Mère du Sauveur et co-rédemptrice du Christ.

Ainsi ce cœur déchiré, débordant d'amour et de peine, se confie à l'Immaculée et l'implore pour tous les affligés de ce bas monde. Et Violette Rieder reprend les termes mêmes des litanies de la Sainte Vierge, Reine conçue sans péché, Rose mystérieuse pour rose mystique de la formule liturgique, Refuge des pécheurs, Porte du ciel, et chacune de ces invocations devient le thème d'un poème où se renouvellent, pour notre propre recueillement, la supplication et l'action de grâce, le repentir et l'espérance dans une belle suite de prières où l'expression naïve, dans l'acception absolue du terme, rejoint justement en sa nouveauté la grâce même qu'implore l'orante.

Pieusement en frontispice, un merveilleux dessin de Gaston Pastré, l'admirable peintre qui fut le compagnon de la vie et des pensées de Violette Rieder, orne ce livre d'une image à la fois savante et spontanée et qui déjà prépare le lecteur à recevoir au fond de lui-même, dans cette part de la conscience profonde que nous gardons tous inviolée, ce chant sacré, simple et consolateur qui y tombera goutte à goutte dans la grotte sacrée où le silence mystique est vivant.

Echelles de ciel, par *Liliane Gaschet* (Caractères). — Les huit poèmes réunis sous ce titre en une mince plaquette ne forment en réalité qu'un seul chant dont les mouvements alternés exaltent l'amour et le tourment d'une vie riche en résonances secrètes. La forme libérée qu'emploie Liliane Gaschet par la fermeté du rythme, le jeu des assonances et contre-assonances qui, parfois, se précisent en rimes, reste dans la limite exacte où le respect des lois essentielles du vers excluent toute concession au désordre, à l'anarchie ou la facilité. Il y a dans ces poèmes une force d'accent, une générosité, un élan vers la lumière où l'âme retrouve dans les ténèbres de la vie terrestre le sens profond de sa vocation divine, qui ne sauraient manquer leur but et ne peuvent jamais laisser indifférent. Liliane Gaschet a certainement le sens du pathétique.

XII chansons à la mode ancienne, par *Paul Barboni* (Cabinet du Lettré). — Yves-Gérard Le Dantec, toujours attentif aux jeunes talents, a bien raison, dans ce fragment de lettre qui introduit le lecteur à la connaissance de ces douze chansons, de dire qu'il ne s'agit pas de pastiches et que c'est bien l'intrusion discrète d'une personnalité profonde dans un mode tenu pour frivole. Frivole? mais non. La chanson populaire est à l'origine de la poésie lyrique française. D'ailleurs, chaque fois que la poésie s'est trouvée, par l'usage continuel des mêmes formes, épuisée, les poètes ont découvert dans le tuf de la chanson populaire et des anciennes légendes une sève nouvelle qui la régénéra. Il n'est pas d'exemple plus frappant que

Verlaine de ce renouvellement profond.

Avec une économie de moyens et l'utilisation toute musicale d'un vers répété comme un refrain, Paul Barboni exprime dans ces chansons à peine fredonnées toutes les nuances du sentiment et jusqu'au cri assourdi d'une passion secrète et de ce désenchantement d'un cœur trop sensible et trop tendre qu'une réalité trop brutale et grossière offusque. Ces poèmes faits de grâce et de féerique mystère bercent le lecteur d'une musique nonchalante dont la mélancolie se relève parfois d'une discrète ironie, expression même de cette pudeur de l'artiste qui ne veut pas avoir l'air de se prendre à son propre jeu.

Mon chant de solitude, suivi de **Paysages** et de **Poèmes traduits de Longfellow**, par *Madeleine Stammler* (Hors commerce). — Ces poèmes où Madeleine Stammler chante sa solitude et le destin de ses sœurs abandonnées qui n'ont pas connu les joies du foyer, de la maternité, nous émeuvent par leur discrétion, leur pudeur. Madeleine Stammler est sans amertume et comme elle est généreuse et que nulle envie, nul regret égoïste ne pénètre son cœur, elle peuple sa solitude de rêves et de cet amour qui la fait se pencher avec tendresse sur les déshérités.

Le vers de Madeleine Stammler est de tradition classique. Elle le manie avec beaucoup d'art, assouplissant les rythmes, atténuant la rime jusqu'à l'assonance et s'en fait un instrument fort bien adapté aux sentiments si finement nuancés, si discrètement exprimés qui font le charme essentiel de cette poésie sensible qui suggère et rend évident ce que les mots eux-mêmes par leur sens littéral ne sauraient expliquer.

Les cinq poèmes traduits de Longfellow affirment encore avec éclat les dons poétiques incontestables de Madeleine Stammler. Il y a là en effet mieux qu'une traduction absolument littérale où, si le sens est intégralement conservé, l'esprit même de la poésie échappe qui est tellement lié au langage. Madeleine Stammler, dans un vers ferme et bien frappé, retrouve la cadence et le mouvement même du poème original. Il y a là une véritable recréation que seul un authentique poète peut réussir aussi parfaitement.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

SIX ANNEES DE COMEDIE-FRANÇAISE, par *Pierre-Aimé Touchard* (Editions du Seuil). — « Mémoires d'un Administrateur », dit le sous-titre. Certes, rien n'oblige notre mémoire à l'impassibilité, et celle de Pierre-Aimé Touchard, conformément à la maxime de Chamfort, est bien demeurée aux ordres de son cœur. Un cœur enthousiaste, puis progressivement ulcéré, et qui eût gagné, sans doute, à quelque délai d'apaisement dans le silence.

Livré après avoir été décanté des irritations et des ressentiments, le témoignage eût gardé seulement ce qu'il a de précieux : le récit de patients, de valeureux efforts voués au relèvement d'une Comédie-Française gravement atteinte, la ferveur pour le mystère théâtral, l'amour et la recherche du neuf et du beau, et, parmi les inévitables vicissitudes, la mention de quelques très belles, très méritoires réussites. Tout ce qui fait que le consulat de Pierre-Aimé Touchard, commencé dans des conditions particulièrement difficiles, s'inscrira, en fin de compte, parmi les plus honorables dans l'histoire de la Société des Comédiens Français.

On voudrait ne retenir que cela. Et puisque aussi bien le livre prendra nécessairement sa place dans la bibliothèque historique de tous les amateurs de théâtre, on voudrait seulement y ajouter quelques notes complémentaires, ou rectificatives, dans les marges.

Pierre-Aimé Touchard a été accueilli à la Comédie par l'espoir de tous ceux qui croyaient avoir à se plaindre de son, ou de ses prédécesseurs — c'est la règle — et par la lucide bonne volonté de ceux qui voulaient assurer la survie, sérieusement compromise à cette époque, de la Maison. Il aimait le théâtre, mais il ne l'avait pas pratiqué. Il émergeait, comme tant d'autres infiniment estimables que je pourrais nommer, des solidarités nouées dans la périlleuse opposition à la tyrannie de l'occupation, où les courages s'embrasaient de grands rêves de réformes. Universitaire, il avait rêvé, je le parierais, comme l'avait fait Copeau dans son temps, d'un théâtre épuré, et « décabotinisé ». Il écouta donc avec ravissement ceux de nos jeunes camarades qui, de leur côté, projetaient sur la vénérable tapisserie — si complexe! — de la Comédie-Française les schémas simplificateurs de leur caporalisme adolescent.

Et certes il faut, dans le concert des énergies, faire belle part à la voix des cadets. Mais il est périlleux de les écouter seuls. Combien de fois nous avons senti chez Touchard à l'égard de certains aînés pourtant déjà hors de la Maison une méfiance instinctive et qu'on devinait soigneusement entretenue par certains de ses jeunes conseillers!

Nous eussions pu cependant, sinon lui suggérer de catégoriques solutions aux problèmes toujours renaissants de l'administration, du moins le guérir peu à peu des douleurs de l'étonnement, en lui rappelant tant et tant de précédents plus ou moins oubliés, et l'aider à cueillir le meilleur fruit des leçons de l'Histoire, qui est de savoir sourire à ses éternels recommencements. Un jour que, dans un déjeuner professionnel, il s'indignait ainsi, je me rappelle lui avoir dit gaîment : « Mais, Monsieur l'Administrateur, ces misères exaspérantes et quotidiennes sont le lot de votre poste. Vos prédécesseurs et vos successeurs ont été et seront logés à la même enseigne : vous prenez place dans une longue liste de martyrs. » Et je me rappelle aussi qu'il l'a très mal pris...

Peut-être était-il demeuré trop minutieusement sensible à toutes les petites choses. Les inévitables frictions lui ont causé une multitude de menues plaies qui ne savaient pas guérir : un coureur de fond dont les talons s'obstineraient à faire des ampoules. On sent dans son livre qu'il a souffert de mille traits :

faiblesses, versatilités, menues intrigues intérieures, monnaie courante de la vie de la Comédie (et de bien d'autres sociétés sans doute), mais que ses rêves de spectateur n'avaient pas pu prévoir. Cette manière d'ingénuité apparaîtrait même touchante, si elle ne s'était, chemin faisant, gâtée de rancœur.

S'était-il douté qu'en dehors de toutes les causes de crise possibles et imprévisibles, il s'en préparait lui-même une, et redoutable, en acceptant d'être nommé à temps déterminé? Emile Fabre, jadis, à une suggestion du même genre, avait répondu avec son joyeux scepticisme méridional : « Jamais de la vie! Etre nommé pour six ans, c'est partir sûrement au bout de six ans... » Avec cela, et à travers bien des orages lui aussi, il a duré vingt ans...

Il est impossible qu'un Administrateur fasse de la besogne — et quelque prudence qu'il y mette — sans faire des mécontents. Il ne peut pas jouer toutes les pièces qu'on lui propose, ni engager tous les acteurs qu'on lui recommande, ni faire jouer à tous les membres de sa troupe tous les premiers rôles tous les soirs. Il ne peut pas non plus exterminer tous ceux qui, au dehors, et de plus ou moins loin, rêvent de briguer sa place. Quand l'échéance de son contrat, fixée dès son avènement, se fait proche, il est inévitable qu'une coalition se forme. Il faut la prévoir, et la morceler avant qu'elle ait pris corps : nous le lui aurions dit s'il nous avait quelquefois demandé de feuilleter pour lui nos souvenirs...

Tous les Administrateurs ont subi — et tant pour leurs mesures justes que pour leurs erreurs — cet effritement de leur majorité, et ont dû continûment travailler à le compenser. Il ne sert pas de grand'chose dans ce cas de se barricader entre deux ou trois fidèles : il faut recruter sans cesse, et dans l'effectif même de la Maison. Il ne sert de rien non plus de s'indigner : tant que la Comédie demeurera une Société (et sa dissolution n'est pas au pouvoir d'un simple décret) l'Administrateur devra la gouverner avec toutes les souplesses d'un président du conseil en régime parlementaire.

Parmi les causes d'effritement de la majorité Touchard, l'autorité grandissante qu'il a laissé prendre à Jean Meyer a pesé très lourd, c'est certain. Jean Meyer, excellent et inventif metteur en scène, travailleur précis et infatigable, a blessé beaucoup de gens, et pas seulement à la Comédie, par un terrible manque de nuances et de modération dans ses jugements professionnels, souvent promulgués en formules sommaires et exagérément méprisantes. Entreprenant, plein de projets dominateurs (du

moins vers 48-50), si on ne le modère pas il est inéluctablement « entrant » comme dit Mme de Sévigné. Et c'est une force, certes. Mais son dynamisme est anguleux : il accroche au passage...

Touchard cite avec une admirative reconnaissance, et il a cent fois raison, ses grandes réussites de *Donogoo* ou du *Bourgeois gentilhomme*, à quoi nous avons tous applaudi de tout cœur. Il n'a pas perçu en temps utile que la confiance, progressivement — ou apparemment — exclusive qu'il accordait à Meyer prenait figure d'abdication, et cela beaucoup précisément par la façon dont Meyer exerçait la puissance qui lui était ainsi conférée. Tout s'est passé comme s'il y avait une tyrannie Meyer, tout, jusqu'à la ruine de cette tyrannie par sa propre extension, selon les bonnes règles de l'histoire.

Les avertissements n'ont pas manqué : Touchard les accueillait d'un esprit prévenu et déjà blessé. Chacun avec son tempérament propre, ils ont l'un et l'autre manqué de philosophie. Les regrettables parties du livre de Touchard témoignent qu'à cette heure ils en manquent encore.

Il faut dans le maniement des êtres une certaine hauteur de vues, un secret détachement, et, pour assurer la fermeté, beaucoup de rondeur. Non, ce n'est pas là, comme le croient les dogmatistes abstraits, complaisance et facilité, mais connaissance des lois de la mécanique naturelle. On ne construit pas un roulement à billes en juxtaposant des isocaèdres.

Dussane.

CINÉMA

RETROSPECTIVE. — Le 15 janvier 1954 où j'écris est une assez méchante date pour fixer, à l'usage du *Mercure*, l'amusement, la réflexion, voire l'excitation de l'esprit, éprouvés à regarder des films en 1953. Les balles lancées au lecteur — puisse-t-il en attraper quelques-unes — ne passeront dans son jardin que le 1er mars 1954. Un assez grand nombre viennent d'assez loin, car l'année 1953 s'est ouverte, à vrai dire, le 1er octobre 1952. Voici donc une chronique dont le cadre de références est périmé déjà. Disons qu'il s'agit simplement du prétexte à passer en revue les récents mois du cinéma. Si la trajectoire de quelques balles est moins tendue que parabolique, tant pis.

Ce sera, toutefois, que je suis un mauvais relayeur. Car plusieurs œuvres, sincèrement éprouvées et d'un assez bel éclat, ont traversé la production comme des aérolithes. Si, dans cette caté-

gorie privilégiée, je mentionne d'abord le *Filet* (la rhapsodie du désir) et *O Cangaceiro* (le bandit d'honneur brésilien), c'est par mesure préalable. Accidents un peu concertés, leur mystère s'évapore, de sorte qu'il est généreux de les situer ici. Au *Medium* de Menotti, bien des confrères attachent du prix, et je ne doute pas qu'ils aient raison : mais un opéra filmé sur le spiritisme m'est trop étranger pour que je puisse faire mieux que de saluer une esthétique insolite et qui obéit bon train à sa logique interne. Citons ensuite le film japonais que chacun salue avec reconnaissance, quelquefois avec émotion, le film au titre improbable et superbement mélancolique : *Conte de la lune vague et mystérieuse après la pluie.* Je ne l'ai pas vu encore. Vraiment mystérieux, et non les enfants du hasard, sont les aérolithes suivants : *Hulot*, poète du dimanche, conjureur de la folie humaine, triste et entreprenant comme le sont les gens bien; — *Lili*, film de profonde mélancolie et d'insaisissable charme, qui tend à peu près tous les pièges au mauvais spectateur; — *Doderhultarn*, court métrage suédois où le héros, paysan à la Maupassant, a fixé son destin inéluctable dans des sculptures sur bois d'un pathétique qui le dépasse; — *The pleasure garden*, fantaisie londonienne — un peu grinçante, mais à chacun ses choix — sur les chaperons que la fée terrassera; enfin, bien entendu, la production entière des *United Productions of America* (*U. P. A.*), au moins jusqu'à nouvel ordre. Elle rend au dessin animé la primauté du dessin sur l'animation et de la création sur le gag. S'il est un septième art, *U. P. A.* est le véritable apport, et non le cinémascope, ces derniers mois. Autre aérolithe du dessin animé, et plus spécifiquement tel, car rien ne l'annonce et nul ne lui sait de postérité : la *Baleine* des Japonais (dix minutes fascinantes, et une conception neuve du décor). Aérolithe encore, *Crin blanc*; mais un aérolithe sur lequel il est écrit : « aérolithe », en bâtardes. Enfin, j'ai quelque scrupule à réputer aérolithes à part entière trois beaux films qui, ne serait-ce qu'*a contrario*, trouvent une référence dans la production et s'insèrent sans mal dans l'histoire dressée par les critiques. Je pense au *Carrosse d'or* de Jean Renoir (la sensibilité du décor et de la palette, une version humanisée de la Magnani, et la tendresse de l'auteur pour ses personnages). Je pense à deux « sur-westerns » dont la solitude du héros fait le thème : *Shane* et *le Train sifflera trois fois.*

La seconde rubrique est celle des témoignages et rappels. Dans l'ordre de l'estime, c'est *Umberto D* qu'il faut citer d'abord (bien que je récuse le parallèle avec le *Voleur de bicyclette*, qui serait accablant). J'avoue toutefois éprouver plus de sympathie pour

un ouvrage mineur tel que *Bonjour, Eléphant*. L'Allemagne s'est rappelée à nous, d'une manière indélébile, dans un film singulier, d'une esthétique alarmante, et pour le reste mi-commercial, mi-sincère (*La pécheresse*). La Suède s'est également rappelée à nous, avec une sincérité plus directe (*Elle n'a dansé qu'un seul été*, ou la tendance érotique; *Barabbas*, ou la tendance religieuse). J'attends une occasion d'entreprendre la réhabilitation de *Barabbas* contre l'opinion cannoise unanime de mars dernier, et peut-être est-ce une folle entreprise. D'Angleterre, deux réussites documentaires : la *Mer cruelle* et la première séquence du *Mur du son*, digne hommage du technicien de cinéma à celui de l'avion.

Parmi les autres réussites, quatre méritent d'être distinguées. A regarder, l'autre jour, les photographies de *Belles de nuit*, pour l'illustration d'un livre sur, justement, le cinéma en 1953, j'admirais qu'elles soient toutes si lisiblement signées, et je me reprochais d'avoir traité un peu rapidement ce film, réussite entre les réussites. Un peu plus qu'une simple réussite, *Madame de*, le meilleur film français d'Ophüls (malgré que le réalisateur s'y souvienne de *Liebelie*). Plus, aussi, qu'une réussite : *Geneviève*. Je suis consterné, mais non surpris, qu'un connaisseur éminent, Jean Painlevé, n'y voie qu'une comédie anglaise inscrite dans une série connue. Enfin, *Thérèse Raquin*; mais cette réussite-là est pondérée du signe moins, pour parler comme en économie. Peut-être le souvenir rend-il injuste. Mais comment ne pas être touché davantage par le *Pari fatal* (où le film efface son propre scénario, image par image); par *Station terminus* (l'élégance d'écriture et la sensibilité romanesque); par la *Provinciale* (le jeu de cache-cache de l'homme et de la femme, littéralement et dans plusieurs sens); par la *Plage déserte* (la première séquence prémonitoire, le hasard dictant le destin, et Barbara Stanwyck); par *Reviens, petite Sheba* (l'Amérique, ombre et lumière)? A mi-hauteur se situe les *Orgueilleux* : une construction indécise mais, peut-être pour cela, une suite de moments comme alourdis de durée et qui se déposent en nous.

Trois déceptions : *L'Europe 51* de Rossellini (atterrant, prétentieux, piège à critiques); la *Bergère et le Ramoneur*, de Paul Grimault et des Prévert (achevé contre le vœu des auteurs); le *Red badge of courage* de Huston (produit par la *M. G. M.* à contre-courant et contre-cœur, et sur lequel le livre de Lillian Ross porte un minutieux et fascinant témoignage). Trois films attendus : le *Conte de la lune vague et mystérieuse après la pluie*; la *Conquête de l'Everest*, document digne en tous points, paraît-il, du haut fait qu'il relate; *les Statues meurent aussi*, d'Alain Res-

nais, dont il est annoncé une version légèrement modifiée. Quoi d'autre? En 1953, le *Cinéma d'essai* a projeté *Potemkine* en circuit commercial, pour la première fois en France. Les morts de Poudovkine et de Jean Epstein ont été déplorées par la cinéphilie. Le « relief » s'est dissous dans l'indifférence. Le cinémascope a fait son entrée sous les espèces d'un film médiocre, pédestre et laid.

Mais il faut revenir sur les films. Hélas! ils résistent à tout classement sérieux. Il y a des pochades (*The pleasure garden*, pochade poétique; *The stranger left no card*, qui est pochade au film policier); et il y a des mélos ambitieux (*Thérèse Raquin*). Il y a la fonction du constat (la *Mer cruelle*), le point de vue sur l'époque (*Europe 51*), le voltage de la tragédie (*Shane*). Il y a encore, par exemple, le compromis avec la musique de chambre, ou avec la *commedia dell' arte* (le *Carrosse d'or*); la distinction d'un comique pour les honnêtes gens (les *Belles de nuit*); l'incantation (le *Filet*, voire la *Pécheresse*, voire même les *Orgueilleux*). Il y a des poèmes comme *Lili* et des romans comme *Station terminus*. A proposer les comparaisons plastiques, la même diversité apparaît. La *Montagne de cendre* est une aquarelle; mais *Doderhultarn* a les durs contrastes de l'eau-forte. *Un Américain à Paris* se définit objectivement comme le démarquage assez délicieux de plusieurs peintres; mais la *Tunique* est une fresque hideuse. On voit qu'il n'y a pas de bonne critique — de cinéma, en particulier, et pour d'impérieuses raisons — qui ne soit descriptive d'abord. On voit aussi la sottise de prétendre établir une hiérarchie des valeurs. A tout prendre, mieux vaut un choix personnel, arbitraire, un peu absurde : celui du spectateur, après capitulation du critique.

Hors concours, évidemment, *Limelight*. Si je classe ensuite *Madeline* (dix minutes de dessin animé), c'est en hommage à *U. P. A.* et parce que, entre leurs films, je préfère celui-ci pour la modeste raison qu'il rassemble dix petites filles jumelles sur un seul écran. Mais justifier la suite de mon classement partial est tout aussi impossible (toutefois, on y peut trouver des explications, les jours qu'il pleut, dans la collection du *Mercure*). Voici l'ordre des préférences :

Limelight, Madeline, Lili, Hulot, Train sifflera trois fois, Carrosse d'or, Doderhultarn, Geneviève, Le soleil brille pour tout le monde, Plage déserte, Américain à Paris, Bonjour, éléphant, Pari fatal, Sports et transports, Montagne de cendre, Baleine, Stranger left no card, Station terminus, Provinciale, Shane, Belles de nuit, Orgueilleux, Chantons sous la pluie, Filet, Madame de.

Devant lequel choix du spectateur, le critique a trouvé à boire et à manger, à dire comme à redire, et il a vainement couru derrière quelques balles.

Jean Queval.

Omissions. — Les circonstances s'interposent quelquefois entre le critique et son métier. Un certain nombre de films honorablement réputés n'ont pu être vus, ces derniers mois, par le critique du *Mercure*. Quelques-uns sont mentionnés ci-après, à la fois pour qu'ils soient au moins signalés et pour expliquer leur absence dans la rétrospective; soit : *El* (Buñuel), *Jules César* (Mankiewicz), *Moulin-Rouge* (Huston), le *Renne blanc* (film finlandais), le *Petit fugitif*, sans négliger quelques documentaires ou témoignages russes, sur l'opéra, la danse ou les baleines.

Bonjour, Eléphant. — Ce film de Franciolini a bien l'air d'un film de de Sica par procuration. Ce n'est pas seulement qu'il y joue. Son charme triste est unique à l'écran, ces années-ci. Certes. Mais on garde le souvenir de de Sica, le cinéaste, de de Sica, l'homme, plutôt que celui d'un comédien. Car c'est à peine s'il joue. Il suffit de son sourire. Et son sourire dit : « Voilà ce que nous aimons faire. » Voilà, en effet, ce que sait faire, depuis dix ans, le cinéma italien, libre, inspiré, mélancolique et tendre, et surtout quand il est celui de Zavattini et de de Sica. Ici, les porte-parole sont un instituteur, une famille nombreuse, un propriétaire abusif, un prince hindou, un éléphant. Il n'importe pas beaucoup qu'il y ait eu des ouvrages mieux achevés dans cette série. Car celui-ci est pour ainsi dire le témoignage à l'état pur. D'un humour contrôlé, et si merveilleusement triste, aux confins, sans y verser, de l'esprit tzigane. Sabu déçoit. Peut-être est-ce même beaucoup dire. L'éléphant est la seule preuve irrécusable de l'existence de Dieu.

Capitaine Paradis. — Pourquoi le *Paradis du capitaine*, titre original, est devenu, en France, *Capitaine Paradis*, relève d'insondables mystères commerciaux. Le film vaut surtout par le thème — la rhapsodie du bigame, et une fin inattendue — et par Alec Guinness. Le thème dépasse le vaudeville par la simplicité de ligne. Son traitement laisse à désirer. Il ne fait qu'une part un peu menue à la satire des plaisirs sédatifs chers à l'âme anglaise, qui pouvait donner une dimension originale à l'ouvrage. Il ne fait pas non plus la part assez belle à l'épouse exotique (Yvonne de Carlo), de sorte qu'on reste, là aussi, sur la faim. Enfin, Anthony Kimmins a narré une anecdote sur pellicule plutôt que mis un film en scène. Ainsi, ce film, que l'arithmétique classe parmi les bons, n'est, entre les bons films, qu'un film moyen. Le rythme est soutenu. La moralité est plaisante. La danseuse veut aussi laver la vaisselle, la tricoteuse (Celia Johnson) veut aussi lever la jambe. Reste Guinness. Il joue du sourcil, du sourire, du regard, de la voix, avec une simplicité directe, et tous les effets portent. Il a la svelte impersonnalité qui lui fait traverser les âges, les latitudes et les situations. Il est le passe-muraille du cinéma mondial.

Lectures. — Numéro spécial des *Cahiers* sur la femme. Sinistre. On en doit retenir cependant une « fiche » exemplaire de Mme Lotte Eisner sur Asta Nielsen; une note intelligente et sincère de Pierre Kast, qui force l'opposant dans ses retranchements (sur le féminisme); un gag (« Gina Lollobrigida, fragment »); et surtout un conte satirique de Nino Frank, seul texte séduisant d'un numéro qui recule les bornes de l'illisibilité (texte spirituellement illustré par Jacques Doniol-Valcroze). — M. le Directeur de *Positif* écrit à M. le Directeur du *Mercure* pour le prier de signaler le haut intérêt de *Positif* à ses abonnés, lecteurs, amis, connaissances. Le *Mercure* a dit plusieurs fois que *Positif* est la meilleure revue française. Il n'y a pas grand mérite, et il y a des progrès à faire. Le dernier numéro est assez bon. Painlevé y parle de Tati, Chavance de Pierre Prévert. Tous les textes sur Tati sont intelligents et sensibles. Pour le reste, un certain ton galopin n'ajoute pas grand-chose, et les études plus ou moins sérieuses le sont plutôt moins. Le numéro spécial sur Vigo va être publié en librairie. Bravo! — Une bonne revue uruguayenne, *Film*, mériterait plus de pages. On

n'y perçoit pas, comme en France, les partis pris de chapelles, et l'on n'y rencontre pas ces gens qui se montent sur les pieds pour penser plus haut que le voisin. — *Sight and sound* demeure la meilleure revue, par le sérieux critique, l'économie du style, la qualité de la recherche. Le moins bon du dernier numéro est le texte d'une conférence un peu bien survolante d'Orson Welles. C'est vous dire.

ARTS

CHEFS-D'ŒUVRE VENITIENS DE PAOLO VENEZIANO A TINTORET AU MUSEE DE L'ORANGERIE. — Cette exposition a pour but « de réunir quelques œuvres d'un caractère rare, prélevées dans l'immense champ du génie vénitien », nous dit le catalogue. Elle n'ambitionne pas d'illustrer complètement l'histoire de la peinture vénitienne, ni de donner une idée de son caractère miraculeusement démesuré. L'Orangerie n'y eût pas suffi. Ses dimensions sont contradictoires avec le génie vénitien. Ceux qui ont vu Venise, le Palais des Doges, Saint-Roch et les églises, savent qu'aucun tableau détaché de ses murs, fût-il immense comme les Noces de Cana de Véronèse, aujourd'hui au Musée du Louvre, ne recrée l'atmosphère de cette ville élue, préservée, où les Palais font corps avec les œuvres d'art qui les tapissent, où tout est monumental, la peinture plus encore que l'architecture.

Mais les quatre-vingts pièces réunies à l'Orangerie « d'une façon un peu fortuite et sans idée préconçue » sont des œuvres de qualité. Elles complètent sans toutefois l'égaler la belle collection de Vénitiens qui se trouve exposée au Musée du Louvre.

La plupart des peintures ont été rassemblées par les Italiens en Italie, et naturellement, en premier lieu, à Venise. Mais le Louvre a enrichi cette réunion par les trésors du Cabinet des dessins. Le Recueil de Jacopo Bellini, entré au Louvre en 1884, comprend 92 feuillets de vélin sur lesquels les dessins sont exécutés à la pointe d'argent. Ils témoignent tous d'un sens remarquable de la composition, aussi bien dans les architectures que dans les paysages montagneux. Quant aux dessins de Pisanello du recueil Vallardi, ils sont depuis longtemps célèbres et on n'a pas fini de s'émerveiller devant les séries d'animaux : les mésanges, les geais, les loirs, les singes...

Parmi les tableaux, citons dans leur suite logique un Paolo et un Lorenzo Veneziano, encore fidèles à l'esthétique médiévale, la *Mort de sainte Lucie*, de Jacobello del Fiore, le *Couronnement de la Vierge*, tout rutilant d'or, d'Alvise Vivarini. Viennent ensuite les Bellini : Gentile avec un portrait de Lorenzo Giustiniani, tout délavé, qui gagne beaucoup de charme à cette simplification des

formes qu'il doit à l'usure du temps; et Giovanni avec ses Vierges à l'Enfant et sa *Sainte Justine*. Le Moyen Age s'éloigne avec Mantegna, Cima, deux Carpaccio : *Le Sang du Christ* et *la Dispute de saint Etienne*, du Musée Bréra de Milan; un beau portrait de Laura Priuli, de Palma, un portrait de Lotto, des portraits de Titien et la *Flore* de la Galerie des Offices, préfaçant Véronèse et Tintoret, chacun représenté par une Annonciation. La Galerie Sabauda, de Turin, a envoyé un ravissant tableau de Véronèse : *Mars et Vénus*, et la Galerie Nationale de Rome a prêté *la Femme adultère* du Tintoret.

Toutes ces œuvres jalonnent l'histoire merveilleuse de l'art vénitien dont la profusion et la durée ne cessent de nous confondre et de nous enchanter.

●

DE COROT A NOS JOURS AU MUSEE DU HAVRE. MUSEE D'ART MODERNE, PARIS. — L'exposition des chefs-d'œuvre modernes du Musée du Havre, au Musée d'Art Moderne de Paris, attire l'attention du public sur la réorganisation des Musées de France qui se poursuit depuis 1945, sous l'impulsion de J. Jaujard, Directeur général des Arts et Lettres, réorganisation qui transfère à Paris le soin de désigner la plupart des conservateurs des grands musées provinciaux. Sans doute pour calmer les susceptibilités des municipalités pointilleuses, cette mutation, cette révolution pourrait-on dire, se poursuit dans une semi-clandestinité. Mais il n'en est pas moins vrai que, d'ici quelques années, notre province sera complètement transformée du point de vue muséographique. Déjà, dans beaucoup de villes importantes, de jeunes conservateurs, d'une excellente formation technique, surveillés par une inspection vigilante, et par la Direction des Musées Nationaux, ont rajeuni la présentation de leurs collections. Le mouvement ne peut manquer de s'étendre. Le groupement de tous ces efforts n'est-il pas une des conséquences heureuses de notre centralisation? On charge cette centralisation de tant de maux qu'il faut bien lui accorder quelques avantages. C'est elle qui permet une décentralisation intelligente. Car il n'est pas question de s'aligner sur l'esthétique médiocre d'une sous-préfecture, mais de faire profiter cette sous-préfecture des expériences de la capitale. C'est grâce à une mesure analogue que furent sauvées nos archives départementales. Soumises aux mêmes règles, rattachées aux Archives Nationales, dirigées par un chartiste, elles n'ont plus rien à craindre désormais de l'arbitraire et de la destruction.

Cependant, il ne faut pas être injuste. L'intervention de Paris dans les organisations provinciales n'a pas toujours été aussi nécessaire. Au XIX^e^ siècle, et même au début du XX^e^ siècle, on a vu se succéder en province de magnifiques générations d'érudits locaux, farouchement attachés à l'indépendance de leur ville ou de leur province, férus d'histoire et d'art régionaux, passant leur temps à faire des fouilles, à enrichir leurs Musées. En ce temps-là fleurissaient les grandes sociétés savantes de province, les académies particulières, les écoles d'histoire locale. Mais la race de ces chercheurs, de ces savants, est à peu près éteinte. Les temps ne sont guère propices. Pour satisfaire ces goûts, il fallait des loisirs, de l'argent, une situation stable, une certaine audience... Il n'y a plus guère sur place, pour gérer les musées locaux que des retraités, des artistes vieillis dont l'activité risque de trouver un champ trop large dans les restaurations des œuvres du musée en mauvais état. Par ailleurs, la science muséographique a fait de tels progrès qu'elle ne peut plus s'improviser et qu'elle doit être transmise par un enseignement régulier. Il faut donc que Paris assure la relève en province, pour le bien même de la province, pour sauver le patrimoine provincial. Il faut que l'Ecole du Louvre prépare le personnel spécialisé qui saura, dans les collections municipales, rejeter les œuvres secondaires et mettre en valeur les autres. Ce personnel sera, de par son origine, indépendant des factions locales qui pourraient tenter de fausser son jugement.

Ainsi, Dijon, Lyon, Grenoble, Reims, Strasbourg, Avignon, Amiens, Besançon, Albi, Montauban, sont-ils déjà des centres muséographiques importants. Le Havre, nous venons d'en avoir la preuve, sera aussi un grand musée, dans le cadre architectural entièrement renouvelé qui va lui être attribué. Avant sa réinstallation, le Musée d'Art moderne a dû devoir lui offrir un asile. Ses collections offrent une particularité heureuse. Alors que la plupart des Musées de France, Paris en tête, firent barrage à la peinture impressionniste, le Havre sut accueillir la peinture claire et, après elle, faire une place aux contemporains.

Avec un excellent Corot, il possède une collection exceptionnelle de Boudin, des Jongkind, des Monet, Pissarro, Sisley, Renoir... Plus près de nous, il admit Marquet, Derain, Villon, Vlaminck, Braque, Othon Friesz, Dufy, Van Dongen, Gischia, etc.

●

HENRIETTE GROLL A LA GALERIE KATIA GRANOFF. — Qui n'a pas vu Henriette Groll dans son pays, aux Cotes de Sassenage, près de Grenoble, ne sait rien de sa vocation ni de sa frénésie au travail. Bien qu'elle soit avant tout un peintre de natures mortes et de portraits, Henriette Groll, comme Courbet, a un pays, et c'est à ce pays que son œuvre est accrochée. Elle a fait de sa vie deux parts. A Paris, mêlée à la ronde du monde et de la ville, elle dessine. Aux Cotes, écartant famille et amis, elle peint. Retroussant les manches, serrant les dents, la parisienne redevient sauvage. Elle peint dans l'ivresse et la fièvre, apaisant dans l'accomplissement de son métier son goût furieux de peinture, comme un travailleur manuel acharné, engrangeant des toiles qu'elle montrera à Paris pendant la saison d'hiver. Chaque été a sa couleur, son rythme, sa symphonie et les toiles d'Henriette Groll en sont tout imprégnées. Cette année, à la galerie Katia Granoff, la moisson s'est avérée particulièrement fructueuse. Même grâce que les années précédentes. Mais un coloris plus chaud, des trouvailles de composition, toute la densité d'une œuvre qui touche à sa maturité.

Lucie Mazauric.

ARTS

Histoire de l'art, par *Germain Bazin;* 13 × 22 cm., 464 p., 630 ill., relié, 1.950 fr. (Editions Garamond, exclusivité Charles Massin, 2, rue de l'Echelle). — Le fameux *Apollo* de Salomon Reinach, ce manuel qui a rendu si longtemps tant de services, date de 1904. Il reste bon à consulter sur beaucoup de points, mais ce n'est plus une « histoire générale des arts plastiques ». Il y manque la description de civilisations entières; il y manque aussi, par exemple, un Georges de La Tour, qu'on n'avait pas encore découvert. M. Germain Bazin — et son éditeur — ont eu le courage de reprendre l'idée, et de l'exécuter, selon une formule analogue, en tenant compte des immenses acquisitions d'un demi-siècle de recherches. L'ouvrage est précis, illustré, avec beaucoup de netteté, d'un nombre considérable de clichés fort réduits, mais bien démonstratifs. Il semble répondre parfaitement au projet qui tendait à en faire « un instrument pratique d'enseignement et de documentation ». — s.

L'art de Bourgogne, par *G. Oursel;* 17 × 23 cm., 256 p. de texte, 253 gravures hélio, 1.790 fr. — **L'Espagne du Sud,** par *J. Sermet;* 17 × 22 cm., 392 p. de texte, 100 gravures hélio, 1.530 fr. — **Lyon et ses environs,** par *Jean Denian;* 20 × 25 cm., 76 p. de texte, 77 gravures hélio, 1.380 fr. — **France aux visages,** par *François Cali,* réalisation de Claude Arthaud, 23 × 29 cm. (Arthaud). — Voici une série de livres qui méritent d'être signalés particulièrement parmi les nombreuses publications des éditions Arthaud. *L'art de Bourgogne* est un livre neuf, très poussé, très réussi. Les images de *Lyon et ses environs* sont souvent poussées au noir; mais c'est un « parti » qui s'accorde avec le style du livre, où on voit un visage de Lyon qui nous change de la banalité et des poncifs. L'illustration de *l'Espagne du Sud* est lumineuse et belle, et fort abondante; le texte, dans ce beau livre, occupe plus de place

encore que l'image. *France aux visages* est une belle réussite. La photo — ou la reproduction — n'est pas toujours de premier ordre; mais l'accord avec le texte poétique de François Cali est si remarquable qu'on a vite fait de passer sur ce détail. Jacques Prévert a affranchi tout un secteur de notre sensibilité, et dans un domaine où le langage et l'image peuvent s'accorder et se compléter d'une manière extraordinaire. — s.

Georges de la Tour, préface de *Marcel Arland,* biographie et notices par *Anna Marsan,* ouvrage publié sous la direction de *Llano-Florez* et *Anna Marsan;* 24 × 31 cm., ill., 2.700 fr. (Coll. « Les Demi-dieux », Editions du Dimanche, 10, rue Jacques-Callot). — Voici, dans une collection magnifique, un nouveau titre, digne des précédents. Une centaine de pages de reproductions, dont huit en couleur, le reste en héliogravure noire. Vingt et un tableaux étudiés : donc plusieurs détails, dont certains en grandeur, pour chaque tableau. Les notices sont d'une précision exemplaire. — Rappelons que la collection comprend déjà un *Gréco,* un *Poussin,* un *Ingres,* un *Courbet,* un *David,* un *Delacroix,* un *Vélasquez* (les deux premiers sont épuisés). — s.

MUSIQUE

LA FILLE DE MADAME ANGOT *(Opéra-Comique).* — UNE ŒUVRE NOUVELLE D'OLIVIER MESSIAEN : LE REVEIL DES OISEAUX. — On a discuté dans la presse l'opportunité de faire entrer *La Fille de Madame Angot* au répertoire de l'Opéra-Comique. Il s'agit, à vrai dire, non d'une entrée, mais d'une rentrée, le chef-d'œuvre de Charles Lecocq ayant été déjà donné sur cette scène nationale au lendemain de l'armistice de 1918, avec Edmée Favart dans le rôle de Clairette et Marthe Chenal dans celui de Mlle Lange. Mais ce ne fut là qu'une apparition fugitive, car, Dieu sait pourquoi, l'ouvrage ne fut plus réaffiché. Sans doute — les frais engagés pour en assurer la mise en scène le laissent croire — fera-t-il cette fois plus long séjour rue Favart. Et pourquoi non?

J'avoue ne pas comprendre les scrupules de ceux qui contestent ses titres à y demeurer. Le mot « opérette » les effraie. Mais il y a opérettes et opérettes, c'est-à-dire que l'on range sous la même étiquette des œuvres fort dissemblables. N'en est-il pas de même pour chaque genre? On qualifie d'opérettes des productions bâclées, où la musique n'est que la servante maltraitée d'un livret qui n'est lui-même qu'un prétexte à exhibitions, soit qu'il s'agisse d'une débauche de décors, de costumes, soit que, dans un cadre plus réduit, on cherche simplement à émoustiller les spectateurs grâce à la présence sur le plateau de quelques jolies filles dont la voix n'est certes pas le plus grand charme ni les connaissances musicales le plus fort mérite. Ce genre d'opérettes n'a rien de commun avec les ouvrages de Lecocq ou de Chabrier, il faut en convenir. Et puis, à la vérité, ce n'est pas l'étiquette qui fait la

qualité de l'objet qu'elle désigne : il y a plus de bonne, d'excellente musique dans l'*Etoile* qui est une grosse farce, que dans maints opéras sérieux dont le sérieux n'est, en définitive, qu'ennui et prétention. Il y a dans *La Fille de Madame Angot* un deuxième acte qui est un très pur chef-d'œuvre, que les deux autres actes, même si le troisième ne vaut point le premier, ne déparent pas. L'extraordinaire fortune de *La Fille de Madame Angot*, chantée, jouée sur toutes les scènes avec un soin plus ou moins attentif, et trop souvent réduit au minimum, n'a pu ternir l'éclat de cette partition, devenue populaire jusqu'en ses moindres répliques sans rien perdre de sa séduction.

Quant à dire que Clairette Angot ne peut, décemment, fouler les planches sur lesquelles Mélisande promène sa mélancolie, c'est à peu près comme si l'on contestait aux Comédiens Français le devoir de donner la cérémonie du *Bourgeois Gentilhomme* ou de jouer le *Malade Imaginaire* parce qu'ils sont aussi les interprètes des tragédies de Racine, lequel est aussi, sauf erreur, l'auteur des *Plaideurs*. Quoi qu'il en soit, *La Fille de Madame Angot*, fort bien mise en scène par Louis Musy, et interprétée par Mlles Colette Riedenger, Maria Murano, MM. Willy Clément, Raymond Amade, Louis Musy et Jean Vieulle, dirigée avec entrain par M. Richard Blareau, est accueillie avec faveur par un public chaleureux. Une mention spéciale doit être accordée à la parfaite mise au point des chœurs par M. Jamin. Quant aux décors et aux costumes de M. Fost, ils sont en harmonieux accord avec l'ouvrage, et le deuxième acte est un enchantement.

●

M. Olivier Messiaen a voulu, assure-t-on, tenter d'écrire une sorte de poème symphonique ornithologique, entièrement fait du chant des oiseaux. Le titre le dit : *Réveil des Oiseaux*, un titre que l'on trouve déjà dans la liste des ouvrages de nos polyphonistes de la Renaissance. Les poètes, d'ailleurs, invitaient alors les musiciens à « imiter le chant des oiseaux ». Michel Brenet, dans son étude sur *la Musique et les musiciens de la vieille France*, cite une sirvente jadis célèbre du troubadour Guiraut de Calenson, enjoignant au jongleur de bien « savoir *imiter* le chant des oiseaux ». Imiter : c'est évidemment ce que fera Beethoven dans la « scène au bord du ruisseau » de la *Pastorale* : il transcrira pour la flûte le chant du rossignol, confiera à la clarinette le chant du coucou, au hautbois celui de la caille. Bref épisode, suivi d'un développement où il ne subsiste plus rien qui soit une

imitation, une copie du chant des oiseaux. On le réentendra, tout aussi brièvement, vers la fin du mouvement. Et c'est tout.

Michel Brenet remarque encore que les pièces imitatives ont abondé, principalement celles qui prenaient pour sujet le chant monotone du coucou, si facile à imiter. Mais passer « de l'imitation pure et simple à l'interprétation artistique demandait une éducation esthétique et la possession de moyens d'exécution que devaient lentement acquérir les musiciens ». Evidemment M. Olivier Messiaen est passé maître dans le maniement de ces moyens d'exécution que constitue l'orchestre moderne. Evidemment aussi, son éducation esthétique est hors de conteste. Est-ce à dire que son *Réveil des Oiseaux* nous apporte ce que nous attendions d'un tel musicien traitant un tel sujet?

Les premières minutes m'ont vivement intéressé. Puis, l'intérêt a faibli, et le temps a commencé de me paraître long parce que, ce que j'attendais ne venant pas, je perdais l'espoir de voir le compositeur ordonner tant d'éléments patiemment rassemblés, et construire une œuvre cohérente à l'aide de tous ces échantillons de cris, de gloussements, de pépiements. Une palette, si belles que soient les couleurs étalées par le peintre sur la surface où il va promener son pinceau, mêler en tâtonnant un peu de jaune à un peu de bleu, n'est pas un tableau ni même une esquisse. Nous attendions au moins une esquisse, et rien n'est venu qu'une suite d'onomatopées instrumentales dont certaines étaient, on l'avoue, de prodigieuses imitations. Mais ce fut tout. C'était sans doute le propos du compositeur. Il ne visait pas à autre chose. Il a réussi, on ne le conteste point; mais il a réussi sans satisfaire ceux qui demandent à la musique autre chose qu'*imiter*, ceux qui croient qu'elle a pour mission de *suggérer*. On n'exige pas du compositeur qu'il refasse ce que d'autres ont fait, qu'il récrive à sa façon les *Murmures de la forêt* ou le ballet de *Snegoroutchka*. Certes non. Mais nous sommes encore quelques-uns qui conservent les restes d'une éducation cartésienne et gardent dans l'esprit le besoin d'un minimum de logique; nous sommes déçus chaque fois que nous ne trouvons que désordre dans une œuvre d'art. La déception est d'autant plus forte que le talent de l'auteur est moins contestable, que ses mérites se sont affirmés plus certainement en d'autres circonstances. Peut-être nous dira-t-on qu'il n'y a pas davantage de *plan* — ou que le plan n'est pas plus net, plus apparent — dans maints ouvrages comme les *Nocturnes*, et surtout *La Mer* de Debussy, suite d'impressions fugitives. Je ne crois pas me tromper en discernant dans le « flou » de ces œuvres « impressionnistes » quelque chose qui n'existe pas dans *Le*

***Réveil des Oiseaux*, une progression. Quand elles parurent, on parla de musique invertébrée, de musique amorphe, parce qu'il y avait fort loin de leur liberté rythmique à la carrure classique. Mais le reproche que l'on peut faire à une musique comme celle du *Réveil* est d'un autre ordre, et c'est de s'en tenir à une *juxtaposition* pure et simple d'éléments hétérogènes. Et c'est là sa faiblesse.**

René Dumesnil.

Claude Debussy, par *Germaine* et *D.-E. Inghelbrecht* (Collect. « Musiciens d'aujourd'hui », Edit. Costard, 310 p.). — On ne saurait mieux inaugurer une collection nouvelle, et nul, plus que les auteurs, n'était qualifié pour écrire sur Debussy, que D.-E. Inghelbrecht connut beaucoup. Le volume est rédigé d'un style alerte, qui convient si bien au récit et n'empêche nullement d'exprimer les choses justes et profondes, mais évite de les rendre ennuyeuses. On pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à dire à propos de Debussy qui ne fût déjà connu. Il suffit de lire les cinquante premières pages du volume pour se convaincre du contraire; ce n'est pas seulement dans la découverte de faits ou de documents inconnus que réside l'intérêt d'une étude, mais tout autant dans la manière d'éclairer ce que déjà l'on sait. Des citations que les auteurs font des lettres de Mme de Meck — l'amie de Tchaïkovski — les déductions qu'ils tirent me paraissent extrêmement importantes. Et il en sera de même tout au long du volume, en particulier quand il s'agira de l'amitié de Pierre Louys et de Claude Debussy. L'épopée — c'en est une — de *Pelléas* à l'Opéra-Comique est contée de cette manière vivante qui fait du lecteur un témoin. Il en va de même pour *Le Martyre :* Ingelbrecht a vécu ces heures de fièvre auprès du compositeur; les pages de son livre brûlent... Enfin, un excellent choix de photographies, portraits et documents, une bibliographie et une discographie très consciencieuses, ajoutent à ce livre un complément qui sera grandement apprécié de tous les travailleurs.

Almanach du disque 1954 (publié sous le patronage de l'Académie du Disque Français. Editions Pierre Horay, 256 p.). — Rédigé par vingt-cinq spécialistes des questions d'enregistrement, sous la direction de M. Michel de Bry, cet *Almanach du disque* renseigne non seulement sur les disques publiés pendant l'année qui vient de s'achever, mais encore sur tout ce qui a trait à la machine parlante, aux progrès accomplis et... à ceux que l'on espère.

Music since 1900, an encyclopedic Survey of modern music 1900-1948, by *Nicolas Slonimsky* (Coleman-Ross Cy, Inc., New-York, 760 p.). — J'ai signalé déjà cet extraordinaire et très précieux *Lexicon of Musical Invective* que nous devons à M. Nicolas Slonimsky. Si l'on trouve à la lecture de son lexique d'inépuisables sources de gaieté (j'imagine la joie de Flaubert devant ce répertoire!), c'est une admiration non moins étendue pour la patiente érudition de l'auteur que l'on ressent devant l'inventaire méthodique de la production musicale dressé par lui de 1900 à 1948. Je crois qu'il n'est pas beaucoup de travailleurs capables d'un effort aussi méticuleux, aussi méthodique. *Music since* 1900 offre en effet des informations de toute sorte sur la musique moderne sous tous ses aspects, la partie principale étant une chronologie de presque toutes les créations, des publications, des événements enregistrés dans le monde musical. Cette « Chronologie descriptive » (où une part est faite au commentaire des faits ou des œuvres cités) est précédée d'un « Exposé schématique » des tendances et des formes à travers la production musicale contemporaine, avec des exemples. Ainsi, dans la première colonne (*Impressionism*) lit-on : *Nocturnes*, evocative colorism, Debussy, 27 october 1901. Cette première partie comprend 63 pages, alors que la seconde (Chronologie descriptive) en compte 628; la troisième (Lettres et documents) environ 80. Enfin, un index alphabétique renvoie aux pages de la Chronologie où se trouvent cités les auteurs et leurs œuvres.

Pour un renouveau du théâtre lyrique, par *André Boll* (Edit. S.E.F.I., 100 fr.). — Dans cette plaquette, M. André Boll expose ses idées sur l'état présent du théâtre lyrique, réflexions, on le devine, assez pessimistes, et — après un rapide historique du genre — passe à l'examen des conditions spectaculaires exigées par l'opéra : une partition restant chose morte, quel que soit le génie de l'auteur, si l'œuvre n'est pas représentée. C'est là l'essentiel de son opuscule, et les conditions économiques étant à leur tour examinées, il conclut que l'opéra doit nécessairement renoncer désormais aux « grandes machines » meyerbeeriennes ou wagnériennes, et, suivant l'exemple d'un Menotti et d'un Britten, le compositeur doit écrire des œuvres dont l'exécution n'entraîne point de tels frais qu'un directeur recule devant la mise de fonds qu'ils exigent. Peut-être un jour prochain, croit-il, les moyens mécaniques, les enregistrements permettront « l'accompagnement orchestral sur bande ». Pour ma part, je n'en crois rien et ne le souhaite pas : l'enregistrement est une chose, et commode, précieuse même pour l'amateur isolé; le théâtre en est une autre, et qui a besoin de la vie, aussi bien dans la fosse d'orchestre que sur la scène. On ne voit pas qu'il puisse utilement se transformer en cinéma.

La musique des Juifs de Russie, par *Léon Algazi* (extrait de *Musique Russe,* tome II, P.U.F., 1953). — Il est bien difficile de résumer sans la trahir une étude aussi serrée, où chaque exemple a son prix parce qu'il apporte une irréfutable preuve. M. Léon Algazi montre l'influence de la musique juive — liturgique ou populaire — sur la musique russe. Le folklore yiddish n'a point cessé de vivre et de proliférer en Russie, et lui-même a fait beaucoup d'emprunts au chant synagogal, ou encore à la liturgie israélite du foyer familial. Or il existe un étroit rapport entre certaines mélodies du folklore juif russe et certains thèmes de la « musique savante ». Par exemple le thème initial du prologue de *Boris Godounov* est presque semblable à une mélodie synagogale (office du jeûne d'Ab) tel qu'il est célébré par les Juifs sefardis d'Angleterre. Moussorgski ne l'a certes jamais entendue, les Juifs russes ne la pratiquant point. Mais ailleurs Moussorgski a « trituré des matériaux juifs », et Glinka avait fait de même, comme Rimski et aussi Prokofiev. Jules Engel, chef d'un groupe de musiciens dispersé par la guerre de 1914 et la Révolution, harmonisa des chants populaires yiddish, et l'impulsion une fois donnée, l'influence de ces chants se fit sentir en Europe occidentale et en Amérique. Ernest Bloch, qui a toujours admiré Moussorgski, ne négligea pas d'emprunter des mélismes au folklore judéo-russe. Comme conclusion, constatant les indéniables affinités de la musique juive et de la musique russe, M. Léon Algazi les explique par la même aptitude chez les Russes chrétiens et chez les Russes juifs à percevoir le sens religieux de la vie et à insérer la vie dans la religion, à prendre gravement les choses graves, le même lyrisme mystique et le même humanisme naturel, tous éléments qui trouvent dans la musique le moyen d'expression le plus immédiat et le plus efficace.

La Musique dans la vie, par *Paul Pénot* (Edit. « La Musique et la Vie à l'Ecole », Musée pédagogique, 29, rue d'Ulm, Paris-V°; 300 illustrations, 995 fr.). — Ce bel ouvrage — album autant que livre didactique — où l'illustration abondante fait corps avec le texte, où chaque exemple est commenté brièvement, mais de manière à laisser dans l'esprit du lecteur la phrase essentielle, est réussi en tous points : la qualité de la typographie et de l'iconographie répond exactement à la qualité du contenu spirituel et il semble difficile de trouver meilleur moyen de faire comprendre ce qu'est la musique, meilleur moyen de la faire aimer.

DISQUES

TRISTAN ET ISOLDE. — Parmi ceux de mes biens les plus précieux qui se sont évanouis au cours des années de guerre je compte, certes, mon *Tristan* dans l'enregistrement de Bayreuth.

C'était, il me semble, une gravure déjà un peu ancienne, mais je ne l'avais connue qu'en 39, alors que je méditais une chronique sur l'ensemble des grands enregistrements wagnériens. Certains événements, auxquels Wagner, quoi qu'il en eût, n'était pas absolument étranger, disposèrent et de mon projet et de mes disques. Depuis, j'attendais que *Tristan* me fût rendu. Pouvait-il, tôt ou tard, en aller autrement? — Toutefois les enregistrements de chefs-d'œuvre lyriques sont moins nombreux aujourd'hui qu'avant la guerre et je n'aurais point osé espérer, en tout cas, que l'année qui nous aurait apporté une *Carmen* et un *Pelléas* de la qualité que j'ai dite, serait couronnée par *Tristan* (1).

Comblé, je voudrais faire partager ma joie. Ce qui est d'ailleurs un plaisir de plus, et presque sans autre objet que lui-même. Qui, en effet, ne voudrait — toutes contingences, hélas! mises à part — enrichir sa discothèque de cette « pièce » capitale, à la seule annonce qu'il la peut désormais posséder? — Personne, et pas même ceux qui ont conservé l'ancien enregistrement et à qui seront permis le plaisir et les enseignements — dont je suis jaloux — de la comparaison. Pour que je m'y risque, le souvenir que j'ai de la gravure de Bayreuth est trop vague, sans doute embelli. Karl Elmendorff dirigeait l'orchestre et les chœurs du festival, et je garde de l'Yseult de Mme Larsen-Todsen une impression bouleversante de violence sauvage. Vingt disques, et qui pesaient sur les bras! Et l'enchantement quarante fois suspendu par cette lourde matière.

Aujourd'hui, rien ne rompt plus l'audition, ni le charme, — juste un naturel silence entre les grandes scènes. Et puis le long travail parfaitement élaboré, repris sans doute autant qu'il a fallu, ajusté, mis en place, d'un enregistrement au studio, dirigé par Furtwängler, avec la Philharmonia Orchestra de Londres et les chœurs de Covent-Garden. L'interprétation de Furtwängler, ardente, intense, mystérieuse, profonde mais — oserais-je dire? — légère, délivre tous les sortilèges du chef-d'œuvre. M. Samazeuilh, témoin patriarcal, atteste que Furtwängler s'égale à Hans de Bulöw et à Félix Mottl. Aucune faille dans la distribution. Pour la qualité vocale, comme pour l'intelligence et la présence tragiques (aussi sensibles à l'oreille seule, ou plutôt pour lesquelles l'oreille est plus exigeante), le Matelot de Rhoderick Davies, le Berger de Rudolf Shock, sont à la hauteur du Tristan de Ludwig Suthaus qui demeurera l'un des meilleurs. Dietrich Fischer-

(1) « Voix de son Maître », 6 disques microsillon (FALP 221 à 226), avec un album contenant divers textes, une analyse thématique, et illustré de portraits, de documents et de gravures de Daragnès.

Dieskau est un très beau et émouvant Kurwenal, et la figure symétrique de Brangaine a trouvé en Blanche Thebom l'une de ses plus touchantes incarnations.

Enfin, Isolde. Bien entendu, c'est Mme Kirsten Flagstad. Et que dire de plus? Ceci pourtant : qu'à être cette voix seule, cette seule présence vocale — mais si magiquement et charnellement, si intensément, si *totalement* présente — elle atteint au plus haut, non seulement d'elle-même, mais de ce que nous pouvons attendre. D'ailleurs, et dût Wagner tressaillir, quel *Tristan* pourrait être plus beau, plus magique que ce *Tristan* sur lequel nous ne sommes pas tentés d'ouvrir les yeux?

Des profondeurs de l'orchestre, ou des profondeurs de la mer, s'élève cet appel chromatique, cette longue plainte tourmentée et enchantée, coupée de silence, et d'où soudain éclate le chant surnaturel de l'amour et de la mort. Voici le décor du drame, non seulement son décor sensible mais son paysage intérieur. Plus de nef de carton. De quelle nature invisible tombe la voix du jeune matelot? Et Isolde et Tristan, enfin eux-mêmes...

Dans cette interprétation, tout est admirable : la « tempête » d'Isolde, annoncée, provoquée par la chanson du marin, la résistance de Tristan, la scène du philtre; et, au second acte, l'hymne à la nuit et le délirant cantique d'amour, la blessure, et enfin la tristesse infinie du roi Mark où Josef Greindl se montre si poignant. C'est encore par la simplicité que Ludwig Suthaus se hausse, au dernier acte, à cette espèce de transparence, de dépouillement surnaturels, quand le mourant s'éveille à la flûte du berger. Kirsten Flagstad est peut-être inégalable dans cette scène finale à laquelle tant d'illustres cantatrices se mesurèrent. Voici fixée, et toujours prête à renaître, l'exaltation que connurent ceux qui assistèrent aux dernières représentations de l'Opéra, — fixée et toujours prête à nous répondre, l'Isolde que, sans cette gravure, on n'entendrait jamais plus. Et ce dernier soupir... Et l'accord parfait où tout se résout et s'accomplit.

Yves Florenne.

Opéras. — Une édition en microsillon vient de paraître de la *Jeanne au Bûcher*, qui fut enregistrée en Belgique sous l'occupation et qui constitue sans doute la meilleure interprétation chorale de l'œuvre, avec la « Cœcilia » d'Anvers sous la direction de L. de Vocht (Vx M., FALP 213-214). — Un *Faust* dirigé par A. Cluytens, avec Victoria de Los Angelès. Par Cluytens encore, avec Solange Michel dont j'ai loué l'éclatante Carmen, des sélections de *Samson et Dalila*, *Orphée*, *La Damnation*, *Werther*, *Carmen* et *Mignon* (Pat. DTX 137). Enfin plusieurs enregistrements viennent de sortir, de *Boris Godounov*; j'aurai sans doute l'occasion d'y revenir.

Divers. — Des mélodies de Schubert par Marian Anderson, et de Falla et Granados, par V. de Los

Angelès (Vx M.). — Une interprétation d'une rare qualité, par l'orchestre de chambre de Fernand Oubradous, des Concertos pour clarinette et orchestre et pour cor et orchestre de Mozart (Pat. DTX 112). — Un très bel enregistrement des « Brandebourgeois » (Ducretet LA 1041-42).

Variétés. — Un bon disque des Compagnons de la Chanson avec les Petits chanteurs à la croix de bois, dans la série nouvelle des incassables de petit format et longue durée (Col. ESRF 1003). Et le disque émouvant et cruel de Nicole Bouvier (Decca FM 133.116).

A la mémoire de Jacques Thibaud. — « La Voix de son Maître » a réuni ceux des enregistrements qu'on peut se procurer du grand violoniste disparu; notamment : le Concerto N° 5 de Mozart (Orch. dirigé par Ch. Münch); le *Trio à l'Archiduc* (avec Cortot et Casals); la *Danza española* de Granados; la *Vie Brève* de Falla et la *Habanera* de Ravel.

LETTRES GERMANIQUES

UN ROMANCIER AUTRICHIEN DE LA DECADENCE : HEIMITO VON DODERER. — Ce n'est pas un choix arbitraire qui nous conduit une fois de plus — et ce n'est pas la dernière — en Autriche, ni même l'actualité, nous voulons dire : la publication simultanée de plusieurs romans-fleuves. Après Musil, mort trop tôt, un nouveau romancier viennois s'impose à nous, avant même que son œuvre maîtresse soit achevée : Heimito von Doderer.

La plupart des histoires de la littérature contemporaine ou des ouvrages de références ignorent H. von Doderer, si nous exceptons le livre de Franz Lennartz, dont nous avons déjà dit la valeur : *Die Dichter unserer Zeit*; mais un éditeur avisé joint à son grand roman, *Die Strudlhofstiege*, une notice précieuse qui nous permet de fournir au lecteur les renseignements désirables.

Le romancier au nom chatoyant naquit à Weidlingau, dans la Basse Autriche, le 5 septembre 1896, mais il passa toute sa jeunesse et même son existence à Vienne; c'est là qu'il vit encore aujourd'hui. Fait prisonnier par les Russes au cours de la première guerre mondiale, il resta quatre années en Sibérie, où il découvrit sa vocation de conteur. Après son retour de captivité il s'inscrivit à l'Université de Vienne comme historien. Ajoutons qu'il prit part à la deuxième guerre mondiale et nous aurons dit tout ce que nous savons de sa biographie extérieure. Quant à ce qu'on pourrait appeler sa biographie intérieure, nous l'ignorons encore et ne pouvons que la pressentir. Nous n'avons même pas la possibilité de rendre compte de ses premiers livres, tous épuisés, et nous nous contenterons d'en donner la liste chronologique : des poèmes d'abord, *Ruelles et paysage (Gassen und*

Landschaft, 1923), puis un petit roman, *La brèche* (1924), ensuite, après plusieurs années de silence, un nouveau roman, fruit tardif des années de captivité : *Le mystère du Reich* (*Das Geheimnis des Reiches*, 1930) et un recueil d'essais, *Le cas Gütersloh* (1930), où apparaît un destin et son interprétation, c'est-à-dire l'auteur lui-même; enfin à la veille de la guerre un nouveau roman devait commencer à faire connaître H. von Doderer : *Un meurtre que chacun commet* (1938).

Du moins disposons-nous des trois livres déjà publiés par le Biederstein-Verlag, à Münich : *Un détour* (1940, 277 p., relié 7,50 DM), *Les fenêtres éclairées* (1950, 191 p., relié 7,50 DM) et surtout *L'escalier du Strudlhof* (1951, 910 p., relié 22,50 DM). Le premier pourrait sembler hors série, mais il n'en est rien; en effet il ne fait pas simplement revivre l'Autriche « baroque » après la guerre de Trente ans; il exprime déjà un thème fondamental de Doderer : le caporal Brandt, arraché au gibet par la pitié amoureuse d'une jeune fille qui accepte de l'épouser, et le comte Manuel Cuendias, qui se prend d'amour pour elle, n'échapperont pas à leur destin, car leur démon les pousse; leur existence ne peut être dans la suite qu'un simple « détour »; ils périront l'un par l'autre, nous sommes presque tentés de dire : l'un pour l'autre, et la jeune Hannah fut l'instrument du destin, qu'elle semble suspendre d'abord pour le précipiter ensuite.

Un détour reste toutefois en marge de l'œuvre du romancier; avec *Les fenêtres éclairées* nous avons au sens propre du mot un hors-d'œuvre, où l'on nous présente dès le sous-titre, *Die Menschenwerdung des Amtsrates Zihal*, un personnage typique, le conseiller d'administration Zihal, qui attendit pour devenir un homme d'avoir pris sa retraite après quarante ans de bons et loyaux services à l'Office-central-d'évaluation-des-taxes-et-redevances. Quel humour souriant dans le début de ce livre, où notre « héros » se voit comparé à un ange déchu, dont la chute fut la mise à la retraite! En effet, vers sa trentième année il avait pu « ins Concept kommen » : il avait découvert dans les ordonnances et hiérarchies ministérielles le fil d'Ariane de son existence entière et voici qu'au terme de sa vie de fonctionnaire il perdait le fil et ne savait plus comment organiser sa vie d'homme. Il commença par déménager pour réaliser une économie et s'installa dans un petit logement assez élevé, d'où il plongea son regard (et son télescope) à travers les fenêtres éclairées dans des intimités humaines étrangères aux règlements administratifs. Il est heureux que Zihal rencontre non pas au bout de sa lorgnette, mais dans un café accueillant de la banlieue viennoise une appétissante

super-employée des postes, Rosel Oplatek, qu'il épouse; n'est-ce pas au moins un moyen de devenir un homme?

Un personnage typique, disions-nous; Zihal l'est à un tel point qu'il acquiert une valeur symbolique : il représente la sacro-sainte administration K. u K. c'est-à-dire impériale et royale, telle qu'elle existait vers 1910 dans l'empire d'Autriche, telle que l'avaient faite et formée (ou déformée) des siècles de fonctionnement, une administration qui a tout codifié — sauf la vie — dans ce que von Doderer appelle joliment la « Dienstpragmatik », un règlement de service aux innombrables paragraphes et renvois. Aussi l'auteur a-t-il pu dériver de son nom des termes tels que zihalisme, zihalitique, zihaliforme, et surtout zihaloïde; un personnage comme Scheichsbeutel est « en tout cas un zihaloïde sans noyau, un fruit sans noyau d'une culture baroque »; il n'a pas de « décor intérieur » et « le centre est vide ».

Cette explication du phénomène zihaloforme se trouve à la page 401 de *Die Strudlhofstiege*, où Zihal réapparaît épisodiquement, sans avoir plus d'importance que le donateur dans le coin d'un retable. De nouveau nous sommes à Vienne en 1910-1911 (et en 1923-1925), mais au centre du roman-fleuve, — centre d'autant plus nécessaire que les divers épisodes nous transportent jusque dans les Balkans — se dresse l'escalier bâti par J. Th. Jaeger, qui voit passer et se croiser tant d'existences diverses. Que de personnages circulent dans ces 900 pages, où l'auteur a voulu présenter toute la « comédie humaine » de Vienne! Que d'intrigues se nouent, qui en général ne se dénouent pas ou mal! On souhaiterait une liste de ces acteurs que nous voyons surgir tour à tour pour jouer leur petit rolet, marionnettes qui font trois petits tours et puis s'en vont. Il en résulte un papillotement impressionniste qui tantôt irrite, tantôt pique la curiosité, sans la satisfaire pleinement. On pense à Proust, car visiblement von Doderer a voulu rivaliser avec lui, mais où est Swann? où est Albertine?

Ce roman lui aussi porte un sous-titre, qui annonce un personnage central : « Melzer ou la profondeur des années. » Effectivement tous les personnages s'ordonnent plus ou moins autour de Melzer, officier de l'armée active parvenu au grade de commandant et devenu en 1923 « conseiller d'administration », tout comme Zihal, et en qui l'auteur voit simplement un homme, « ce qu'il y a de plus difficile ». En fait il se cherche et nous serions tenté de dire que nous avons affaire à un « roman éducatif », si ce personnage proustien à la recherche de son Moi ne nous paraissait pas incapable de le découvrir; il finira du moins

par trouver une femme et peut-être, grâce à elle, son équilibre. Mais von Doderer lui-même a l'air sceptique, puisqu'il en profite pour nous dire que le mariage ne peut jamais apporter une solution et ne fait que poser un nouveau problème (p. 907). Or son principal personnage féminin, Etelka Stangeler, se libère du mariage par le suicide, car elle a découvert trop tard et marié celui qui aurait pu la rendre heureuse. Il est encore plus difficile d'être femme que d'être homme; pourtant c'est aux femmes que semblent aller les sympathies du romancier.

Nous avons d'ailleurs le sentiment que von Doderer n'a pas voulu présenter des personnages en évolution, mais représenter la civilisation viennoise en décadence au début du siècle et condamnée à mort par la première guerre mondiale, civilisation trop raffinée et cultivée, trop ancienne et fossilisée, incapable de former des hommes d'action; des fantoches s'agitent, ébauchent des intrigues amoureuses, se livrent à la contrebande du tabac, se rencontrent dans des stations balnéaires, et certains sont mus par une véritable volonté de destruction (p. 719), au point d'exposer les moyens de désagréger le système nerveux d'un homme (719); comme certain héros gidien ils rêvent d'un acte libre au delà du bien et du mal. Il est frappant qu'un accident soit nécessaire pour amener Melzer à agir et indirectement à se marier.

Le romancier a sans doute un autre désir : il veut nous montrer que les hommes ne sont pas libres et que le destin se joue d'eux. En effet, depuis 1931, il travaille à un grand roman intitulé « *Les Démons* », qui se réclame de Dostoïewski et qui est en voie d'achèvement. *Die Strudlhofstiege* n'est par rapport à cette grande œuvre qu'une « rampe ». Or le terme de démon y intervient à maintes reprises, sans qu'on puisse toujours lui assigner un sens précis. Il semble bien que le démon soit l'esprit d'égoïsme que chacun de nous porte en lui-même et qui le pousse à se réaliser au détriment des autres. Attendons l'œuvre future.

Le tableau que von Doderer nous donne de Vienne n'est certes pas flatté et il témoigne d'un pessimisme inquiétant. Mais l'humour de l'auteur nous séduit et son très grand talent fait de maintes pages un régal.

J.-F. Angelloz.

Josef Weinheber, Sämtliche Werke, Band 3, Romane (Otto Müller, Salzburg, 1953, 912 p.). — Nous avons déjà commenté la grande édition des œuvres complètes de Weinheber en cinq volumes, que Nadler publie à la Maison Otto Müller. Après le tome I, comprenant la première moitié des poèmes, voici le tome III, où nous

trouvons les trois romans du poète, d'abord *Das Waisenhaus*, paru en 1924, sous la forme d'un feuilleton, dans l'*Arbeiter-Zeitung* et l'année suivante en volume, puis *Der Nachwuchs*, publié uniquement dans la revue *Der neue Pflug*, en 1928, enfin *Geld ausser Kurs*, inédit.

Dans le premier, Weinheber évoque l'établissement où il fit ses études et il se met en scène dans la personne de deux jeunes gens, Schreiner et Treffeis, dont le deuxième meurt de tuberculose après avoir composé une œuvre lyrique inspirée par son amour — platonique — pour une religieuse. Le deuxième présente Vienne dans les années qui suivent la première guerre mondiale et peut être confronté avec l'œuvre de H. von Doderer, qu'il complète; la nouvelle génération se recrute en effet surtout dans la petite bourgeoisie et le peuple; elle boit davantage, fait des affaires, mais son existence aboutit en somme à un échec. Quant au troisième, écrit en 1932-33, il est très personnel; le destin douloureux du héros qui vient d'obtenir un prix littéraire symbolise celui de l'auteur, qui était encore peu connu, bien qu'il eût reçu en 1925 et en 1930 deux prix importants.

Weinheber retrace donc dans ces trois romans son existence et celle de la jeunesse autrichienne dans les trente premières années du siècle. Peut-être les a-t-il écrits pour gagner de l'argent, comme on l'a dit; cela ne les empêche pas d'être la confession romancée d'un poète lyrique et de nous intéresser à plus d'un titre.

Die Geschichte des reichen Jünglings, par *Martina Wied* (Oesterreichische Verlagsanstalt Innsbruck, 1952, 795 p., relié : 98 s. autr.). — Martina Wied est une Viennoise qui reçut en 1924 le prix de poésie décerné par la ville de Vienne et en 1952 le prix d'Etat autrichien pour cette longue histoire du jeune homme riche. Nous sommes au début du siècle dans une région industrielle de la Pologne autrichienne, où une société bourgeoise en décadence ne rêve qu'affaires et bénéfices; mais le fils de la maison, Adam Leontjew, ne s'en accommode pas, car il a le sentiment de n'avoir pas assez d'obligations. Il en assumera volontairement, chacune constituant une étape de sa formation et l'auteur nous livre en somme le roman éducatif d'un jeune bourgeois qui, à une époque où les valeurs traditionnelles ont croulé, doit en découvrir de nouvelles; la tâche est difficile et l'on a parfois le sentiment qu'Adam s'attarde avec complaisance dans une jeunesse prolongée et hésitante. La romancière, qui connaît Proust et le cite p. 646, veut aussi nous présenter la société bourgeoise en décomposition, la naissance de mouvements d'extrême-gauche et en somme nous introduire dans l'Autriche d'avant 1914, qu'un vrai fédéralisme aurait peut-être sauvée. Elle le fait avec un incontestable talent. Son œuvre, qui se lit avec un intérêt soutenu, fait d'elle une représentante autorisée de la littérature autrichienne contemporaine, à laquelle on accorde trop peu d'importance et que l'on traduit trop peu; les romans ci-dessus l'emportent sur maintes productions parues récemment dans des traductions françaises.

Frankreich gestern, heute, immer, par *Paul Distelbarth* (Druckerei und Verlagsanstalt Heilbronn a. N., 1953, 223 p. in-4°, 201 photos, rel. : 18 DM). — Distelbarth, dont on connaît le remarquable ouvrage sur la France, *Lebendiges Frankreich* (1936), est un des amis les plus fidèles et les plus sûrs de notre pays. Il l'est au point de combattre sans cesse l'idée trop répandue en Allemagne et parfois entretenue avec soin que la France est en décadence. Il croit au contraire à sa permanence, à son pouvoir de rester jeune malgré son âge et grande malgré les apparences. C'est le sentiment qui lui a dicté ce fort beau livre. Automobiliste, il a suivi les routes françaises dont il célèbre les mérites et il redécouvre pour notre joie les provinces françaises de l'Alsace à l'Ile-de-France, de la Savoie à l'Auvergne, car il sait pour avoir vécu longtemps chez nous que notre capitale n'est pas tout le pays. De ce livre, Paris est presque absent, mais on le remarque à peine, tant il nous révèle de richesses, celles d'hier comme Carcassonne ou celles d'aujourd'hui comme Génissiat ou Bollène et même la maison Le Corbusier à Marseille. Nous suivons ce compagnon intelligent et affectueux, nous admirons deux cents photos, dont beaucoup sont inédites, nous fermons le guide à regret, en souhaitant qu'un deuxième tome nous fasse connaître d'autres coins de France. Il faut traduire ce livre, dans lequel un Européen d'Allemagne offre la France aux Français.

Franzosen hin, Franzosen her, par *Walter Lenz* (Steingrüben-Verlag, Stuttgart, 1953, 208 p., 27 ill., 9,80 DM). — La France a l'heureux privilège de conquérir ceux qui cherchent à la connaître en profondeur et qui finissent par l'aimer jusque dans ses travers. W. Lenz l'a parcouru en long et en large, il y a vécu avec les gens du peuple, dont il connaît bien la langue et, sous le titre savoureux *Français par-ci, Français par-là*, il nous présente une petite soixantaine d'anecdotes telles que « Bikini » et « Gavroche », « Plus ça change » et « Ça va mal », « Système D » et « Poilu » (nous laissons de côté les plus cambronnesques). Nous ne pensons pas comme l'auteur qu'en principe tous les Français prennent l'apéritif avant le repas, mais il les a peints avec exactitude, humour et sympathie. W. Lenz a été conquis et il nous conquiert.

Kleine Geschichte Frankreichs, par *Friedrich Sieburg* (Heinrich Scheffler, Francfort, 1953, 196 p., 8 ill., 7,80 DM). — Un critique allemand intitulait son compte rendu de ce dernier livre de Fr. Sieburg « Billet doux à Marianne » ; nous serions tenté plutôt de dire « aigre-doux », car l'auteur qui a beaucoup aimé la France, qui a écrit sur Paris mieux qu'homme de chez nous, souffre et se plaint d'y être maintenant calomnié. Cela explique peut-être l'importance accordée à certaine dévastation du Palatinat, alors que depuis nous avons vu beaucoup mieux, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Sa petite histoire de France n'est pas d'un historien, mais d'un homme de grand talent, qui excelle à concilier le détail et l'ensemble, sait rendre le grouillement de la vie sans jamais perdre de vue les grandes lignes, portraiturer en quelques lignes les personnages principaux, évoquer les grandes époques et présenter les autres. Sieburg rend avec justice hommage à Michelet et à Saint-Simon, car il leur doit beaucoup. Il termine en exprimant la crainte d'un déclin de la France : « Qui pourrait envisager d'un cœur léger la disparition d'une lumière qui a si souvent éclairé le monde et consacré la dignité de l'Homme ! » Méditons ces lignes, car l'étranger, dont on a dit qu'il était le contemporain de la postérité, voit clair, surtout peut-être quand il aime.

Vorspiele des Lebens, par *Theodor Heuss* (Wunderlich Verlag, Hermann Leins, Tübingen, 1953, 346 p.). — Il semble que Bonn entre déjà dans l'histoire, puisque trois ouvrages viennent de paraître qui proviennent des milieux gouvernementaux ou nous y introduisent. Nous voudrions commencer par celui du président de la République fédérale. M. Theodor Heuss publie ses souvenirs de jeunesse en ayant grand soin de souligner qu'ils sont ceux d'un homme de sa génération, non ceux d'un chef d'État, du « Landesvater », selon l'heureux terme allemand. C'est un roman éducatif vécu, celui d'un jeune Souabe né en 1884 dans une famille bourgeoise : la maison familiale, l'école et le lycée, puis les Universités de Munich et de Berlin, les lectures et les essais littéraires comme les randonnées au cours des vacances, la rencontre d'hommes importants tels que Friedrich Naumann, auquel il a déjà consacré un livre devenu classique. De la Souabe à l'Allemagne, tel pourrait être le premier sous-titre de ce livre, du XIXe au XXe siècle, le second, car M. Heuss a vécu le passage de l'un à l'autre et ses souvenirs nous permettent de le revivre; c'est pourquoi nous les rapprocherons du livre d'un de ses amis, *Lux Perpetua*, dont l'auteur représente l'Allemagne à Paris.

Zeitgenossen, par *Walter Henkels* (Rowohlt, Hamburg, 1953, 239 p.). — Un des journalistes qui vivent à Bonn et qui a rencontré les membres du gouvernement ou du Bundestag portraiture cinquante d'entre eux sous le titre « 50 têtes de Bonn ». Ce ne sont point des « Têtes de Turc », car le burin de l'auteur ne fait en général qu'égratigner, mais des silhouettes dont beaucoup ont paru dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung;* Mirko Szewezuk les accompagne de fort bons dessins qui oscillent entre la stylisation et la caricature. Au total, un livre assez amusant, parfois réussi, où l'on trouve maintes indications utiles.

Das Treibhaus, par *Wolfgang Kœppen* (Scherz et Goverts, Stuttgart, 1953, 223 p., rel. : 6,90 DM). — Dans la préface à ses *Zeitgenossen*, W. Henkels déclare qu'on pourrait tracer de Bonn, capitale politique, un portrait pittoresque, haut en couleurs. Et voici le roman de Bonn, dû à W. Kœppen, *La serre chaude* (ou *La forcerie*). Le titre même annonce une histoire étrange. Un émigré, Keetenheuve, revient en Allemagne pour se mettre au

service de son pays en ruine; il « s'engage » dans la vie politique, devient député socialiste et finit par se jeter dans le Rhin après une irréelle scène d'amour dans les ruines avec une toute jeune fille de l'Armée du Salut. Bien que l'auteur s'en défende, nous avons là un roman à clefs et nous sommes certain qu'à Bonn on met des noms sous tous les personnages principaux. Un roman? Disons plutôt un long monologue intérieur qui manque d'action et ne se lit pas sans fatigue; cela ne signifie pas que W. Kœppen, dont nous avons signalé *Pigeons dans l'herbe*, paru en français, n'a pas de talent; nous penserions plutôt qu'il n'a pas encore trouvé sa voie et son sujet. Si nous devons accorder à son livre une valeur symbolique, nous avons quelque droit d'être inquiets. Le président Heuss écrit qu'il a rédigé le manuscrit au printemps de 1945, « entre une fin depuis longtemps attendue sans aucune illusion et un re-commencement qui était également attendu sans aucune illusion » (p. 15). L'idéalisme assez vague d'ailleurs de Keetenheuve était-il nécessairement une illusion? L'évolution actuelle de la mentalité allemande peut nous le faire craindre.

Europäische Geistesgeschichte, par *Friedrich Heer* (Kohlhammer, Stuttgart, 1953, 727 p., rel.: 24 DM). — « Ecrire aujourd'hui une histoire de l'esprit en Europe est un non-sens. » Ainsi débute une préface au terme de laquelle l'auteur déclare n'avoir voulu écrire qu'un « Essay », faire une tentative pour montrer quelques lignes de force et fixer quelques données qui déterminent le destin spirituel de l'Europe. Cet essai compte plus de 700 pages en comprenant un index et une bibliographie monumentales, où les ouvrages français sont nombreux, et ces pages sont denses et difficiles. Ajoutons que le chapitre XX, consacré à l'époque 1789-1945, est simplement l'amorce d'un second volume. Or cet ensemble impressionnant est d'une extraordinaire richesse; on reste confondu à la fois par l'érudition de l'historien et par la nouveauté de ses vues, même et peut-être surtout quand on est porté à la combattre. Qui donc est-il? Un Viennois, Friedrich Heer, né en 1916, qui s'est déjà placé au premier rang des grands historiens avec des ouvrages intitulés *Der Anfang Europas* et *Die Tragödie des heiligen Reichs;* le premier titre fait penser au livre célèbre de Spengler sur *Le déclin de l'Occident* et l'auteur soutient la comparaison.

Nous n'avons voulu que signaler une œuvre qui doit être étudiée et discutée en France par les historiens; nous nous réservons d'y revenir quand le deuxième volume aura paru.

Europäische Arbeiterbewegung, par *Ludwig Reichhold* (Verlag Josef Knecht, Francfort, 1953, 2 vol., 391 et 340 p.). — Voici un grand éditeur qui s'est donné une maison d'édition personnelle, où il publie de préférence des livres de spiritualité religieuse, humaine ou même ouvrière. L'un d'eux est précisément un grand ouvrage sur le mouvement ouvrier en Europe. Une première partie est une étude de la société européenne fondée sur des couches sociales, de la société américaine à base d'individualités, de la société russe, création de l'Etat. C'est seulement après avoir analysé ces trois formes sociales essentielles que L. Reichhold s'attaque au mouvement ouvrier en Europe, s'efforce de montrer son autonomie entre la Russie et l'Amérique pour aboutir à la vraie Internationale. Défense de l'Occident devenu l'Europe, proclamation de la valeur et de la dignité du travail humain (c'est le titre d'un ouvrage de Max Pietsch, publié par le même éditeur), effort pour intégrer l'ouvrier dans l'ordre européen, telles sont les tendances de cet ouvrage solide et d'une belle tenue.

Theodor Fontane an Georg Friedländer (Quelle et Meyer, Heidelberg, 1954, 424 p., 5 ill., relié : 19,50 DM). — Quelle aubaine pour les amateurs — trop peu nombreux — de Fontane : 276 lettres à son ami Georg Friedländer, dont 30 seulement étaient connues! Chez le romancier, le don de conter, qui est assez rare en Allemagne, se doublait du don de causer par lettres et cela même dans un âge avancé; on sait d'ailleurs qu'il ne vint que fort tard à la littérature. Aussi trouve-t-on dans ces lettres l'homme qu'il fut, au naturel, et maints renseignements sur ses œuvres, sur l'époque, sur l'Allemagne de son temps, etc... L'édition à laquelle le professeur Kurt Schreinert apporta tous ses soins est excellente : lettres sans coupures, une introduction, où l'on trouve presque un essai sur la lettre envisagée comme genre littéraire, des notes et commentaires abondants, d'autant plus nécessaires que nous ne possédons pas les

lettres de Friedländer à Fontane, un index, tout cela constitue un livre savoureux et un instrument de travail parfaitement au point.

Kleine Schriften zur Literaturgeschichte des Mittelalters, par *Wolfgang Stammler* (Erich Schmidt, Berlin - Bielefeld - Munich, 1953, 269 p.). — Nous avons déjà signalé l'importance du professeur W. Stammler pour la germanistique. Voici un recueil de « petits écrits » qui touchent à l'histoire de la littérature au moyen âge : dix-huit études groupées sous les titres : « Essence et forme », « Scolastique et mystique », « Pays bas-allemands ». Ainsi groupés, ils acquièrent une importance nouvelle. Ces contributions savantes seront d'autant plus utiles qu'elles portent souvent sur des questions peu connues et qu'elles font état des derniers travaux parus.

A. de Saint-Exupéry, par *Karl Rauch* (Bechtle, Esslingen, 1951, 92 p.). — Si nous rappelons le petit livre fervent de K. Rauch, ce n'est pas simplement pour annoncer que la cinquième édition est envisagée, c'est parce que l'auteur, qui a été l'ami de Saint-Exupéry et qui l'a fait connaître en Allemagne en publiant la traduction de toutes ses œuvres, a vu en lui un grand représentant du génie français et un missionnaire de l'Europe. Aussi a-t-il empli maintes pages de son livre de ce qu'il appelle « des considérations sur l'esprit de la littérature française et la responsabilité européenne ». Cet Allemand qui est un grand ami de notre pays est amené à une confrontation perpétuelle des deux peuples, des deux génies et il rêve de les unir pour faire l'Europe sous le patronage du grand pilote-poète. Puisse la jeunesse allemande écouter l'un et l'autre!

Die Anekdote, par *Karl Rauch* (Bechtle, Esslingen, 1953, 83 p.). — Karl Rauch n'est pas seulement un idéaliste enthousiaste, il est aussi un humoriste. Il a eu l'idée de rassembler un certain nombre d'histoires plaisantes ou de bons mots savoureux glanés dans le monde de la littérature et de l'édition. Cela fait un petit volume agréable et instructif, joliment illustré par Willy Widmann, où l'on découvre les grands hommes et aussi les petits sous un éclairage nouveau; il arrive que les premiers s'y rapetissent et même que les autres grandissent. Le livre se clôt sur une phrase concise et éloquente prêtée à Bergengruen : « L'histoire allemande des 150 dernières années peut se ramener à la formule : I. G. Cotta à I. G. Farben » (Cotta est le grand éditeur du classicisme allemand, I. G. Farben, la grande maison industrielle, dont les bâtiments épargnés par les bombardements de Francfort ont abrité dès 1945 les services de l'Etat-Major américain).

Les dernières cartes, par *A. Schnitzler,* trad. de Dominique Auclères (Calmann-Lévy, 1953, 277 p.). — Schnitzler est aussi, il fut bien avant les romanciers que nous avons étudiés, le peintre de l'Autriche décadente, mais on l'a oublié. Il est fort heureux que l'on publie dans une traduction faite avec beaucoup de ferveur et de talent par Dominique Auclères, deux longues nouvelles : *Les dernières cartes* et *Rien qu'un rêve.* La première retrace l'aventure d'un lieutenant qu'une dette de jeu conduit au suicide (on sait quel rôle le suicide joue dans l'œuvre et même dans la vie de Schnitzler, dont une fille se donna la mort). La deuxième, qui n'est qu'un rêve, se déroule sur le plan d'une réalité troublante et doit faire la joie des surréalistes. Toutes deux sont des œuvres de grand talent, et par leur brièveté et leur condensation dramatique elles contrastent heureusement avec les romans-fleuves que nous avons présentés. Bien des romanciers contemporains auraient intérêt à se mettre à l'école de Schnitzler.

Terre bénie, terre maudite, par *Gustav Regler,* trad. de Gaston Coquet (Editions du Rocher, à Monaco, 1953, 256 p., 21 ill., 570 fr.). — Nous avons déjà signalé le talent de Gustav Regler, révélé au public français par la traduction des *Manants du Christ.* Regler est un Sarrois qui, après avoir milité contre le national-socialisme avant le plébiciste de 1935, dut alors se réfugier à Paris et finalement en 1940 au Mexique, où il est devenu éleveur, hôtelier et archéologue. Ajoutons qu'il vient de rentrer en Sarre pour repartir à Rome où il prépare un roman sur l'Arétin et la renaissance italienne. Cette terre à la fois bénie et maudite, c'est, ainsi que précise le sous-titre, « le Mexique à l'ombre des siècles »; elle a inspiré à un homme que sa vie et ses aventures, sa culture et ses origines religieuses prédisposaient à le comprendre un livre intelligent et perspicace, dans lequel se révèle

l'âme complexe d'un peuple tourmenté.

L'épopée du café, par *H. E. Jacob*, trad. de Madeleine Gabelle (Ed. du Seuil, 1953, 318 p.). — Après avoir signalé ici la publication chez Rowohlt de *Sage und Siegeszug des Kaffees*, dans la série où parut le célèbre roman de l'archéologie par Ceram, signalons sa traduction sous le titre *L'épopée du café* et attendons qu'on nous donne les autres volumes sur les animaux et les machines.

Euphorion (Carl Winter, Heidelberg, 47. Band, 3.4 Heft, 260 p., 20 DM). — Sous la direction du professeur Pyritz, de Hambourg, la revue d'histoire littéraire chère à tous les germanistes se développe fort heureusement et semble être à l'abri de tout danger. Le sommaire de ce numéro double est riche; outre quelques comptes rendus étoffés, il comprend :

I. Articles : Günther Jungbluth : *Min herze und min lip diu wellent scheiden. Zu Friedrich von Hausen* 47, 9; Hans Eggers : *Strukturprobleme mittelalterlicher Epik, dargestellt am Parzival Wolframs von Eschenbach;* Hellmut Rosenfeld : *Der historische Meistersinger Six Beckmesser und der Meistergesang;* Hermann Meyer : *Kennst du das Haus? Eine Studie zu Gœthes Palladio-Erlebnis;* Momme Mommsen : *Zur Entstehung und Datierung einiger Faust-Szenen um* 1800; Rudolf Bülck : *Hebbel und Mommsen;* Linus Spuler : *New Yorker Gedichte. Zur Grosstadtdichtung des Schweizeramerikaners Oskar Kollbrunner;* Hans Wolffheim : *Das « Interesse » als Geist der Erzählung. Ein Beitrag zur Stilphysiognomie Thomas Manns.*

II. Communications : *Dichterbriefe aus dem Barock.* Migeteilt von L. Forster; *Ein unbekannter Novalis-Brief,* mitgeteilt von E. Catholy und R. Samuel.

III. Recherches : A. Closs : *Forschungsbericht über Germanistik auf englischem Sprachgebiet,* III; Bodo Mergell : *Wolfram und der Gral in neuem Licht;* Jonas Fränkel : *Die Spitteler - Ausgabe;* O. Seidlin et Herman Meyer : *Kennst du das Land? Zur Kontroverse um die Deutung von Gœthes Mignonlied.*

Studium Generale (Springer Verlag, Berlin, Göttingen, Heidelberg, Heft 11, Dec. 53, Jahrgang 6, 6,60 DM). — Ce numéro est fort important pour la mathématique : Kratzer : *Physik und Mathematik;* Magnus : *Mathematik und ihre Anwendung in der Chemie;* W. Ludwig : *Probleme und Aufgaben der Biomathematik;* De Rudder : *Mathematik in der Medizin;* Hofstätter : *Psychologie und Mathematik;* v. Mises : *Bemerkungen über die mathematische Behandlung nationalökonomischer Probleme;* Kneser : *Soziologie und Wirtschaftswissenschaft in heutiger mathematischer Behandlung.*

Books Abroad (University of Oklahoma Press, Norman, Oklahoma, U. S. A., Autumn 53, 1 dollar 25). — Une partie de ce numéro est consacrée à la littérature de l'Amérique latine avec *Spanish-American Letters,* par E. Anderson Imbert, *Contemporary Brazilian Writing,* par A. S. Amóra, *Mariano Azuela :* 1873-1952, par R. E. Luckey, *The Madariaga Controversy,* par Marcelle Michelin. Les comptes rendus de livres occupent 72 pages, la revue des revues n'en compte pas moins de 13 et l'index du volume 27 (1953) 14. Ces chiffres suffisent pour montrer l'importance de *Books Abroad.*

Documents 12 (SP. 81.528, BMC. « C », Paris, déc. 1953, 150 fr.). — Plusieurs articles sur l'Allemagne et la C. E. D. ou sur l'armée allemande fédéraliste, dont les auteurs sont le chancelier Adenauer et Theod. Blank, une étude fort objective sur « La Sarre et l'équilibre européen » de J. H. Baumgartner, des sondages d'opinion, etc...

Antares (Woldemar Klein Verlag, Baden-Baden, 2. Jahrgang, No 1, Janvier 54, 1,80 DM le numéro). — Huit rubriques : littérature, théâtre, musique et danse, art, sciences et technique, à travers Paris et la France, revue des revues, comptes rendus de livres. La plus importante, qui ne porte pas de titre, contient quatre articles : Bollnow : *Von der absurden Welt zum mittelmeerischen Gedanken : Bemerkungen zu Camu's « Mensch in der Revolte »;* H. Günther : *Paris als Erlebnis : Max Dauthendey und Paris;* R. Boukobza : *Die Entwicklung der französischen Gewerkschaftsbewegung* (1936 - 1953); H. Fuchs : *Die gegenwärtige Lage des Bibliothekswesens.*

Allemagne d'aujourd'hui (Presses universitaires de France, N° d'oct. et nov. 1953, 125 fr.). — Numéro fort riche et intéressant, où nous trouvons entre autres : 1. Fr. Courtet : *La scission syndicale;* Jacques

Martin : *Romans et Romanciers de l'Allemagne d'après-guerre;* E. Spranger : *La jeunesse allemande a-t-elle une foi?* — 2. *Perspectives de l'économie allemande : La Banque pour la Reconstruction et la Politique d'Investissements en Allemagne Occidentale; Répartition du Revenu national en Allemagne occidentale.* — 3. *L'édition allemande,* avec *Visite à la Foire du Livre de Francfort,* de Patrice Laurent; *Le Marché du livre en Allemagne de l'Ouest,* par Rolf Schroers; *Martin Buber, Prix de la Paix* 1953, par Richard Thieberger; *Martin Buber,* par Maurice Friedman; *Quand M. von Salomon reçoit,* par R. Chalons; *Présentation d'un jeune auteur par lui-même,* par Heinrich Boell.

Cette revue l'emporte sur la revue-sœur *Antares.*

Etudes Germaniques (Editions I. A. C., 10, rue de l'Eperon, Paris, VI^e^, 8^e^ année, N° 4, oct.-déc. 53, le numéro : 250 fr.). — Au sommaire, où l'Autriche prend une place importante : *Les années de voyage de Wilhelm Meister et la Critique socialiste* (1830-1848), par Pierre-Paul Sagave; *L'esthétique de Karl Kraus,* par Gust. Kars; *Un nouvelliste autrichien : Oscar Jellinek* (1868-1949), par Thieberger; *A propos du conte flamand,* par Pierre Brachin; *Vers une étude européenne des problèmes littéraires,* par André Moret; *Chronique des livres,* par Fernand Mossé. La bibliographie critique et la revue des revues sont de plus en plus étoffées.

Du (Conzett et Huber). — Le numéro de décembre est comme d'habitude somptueux. Nous ne regrettons même pas qu'on ait renoncé à choisir pour centre d'intérêt la Nativité et nous ne savons pas ce que nous devons le plus admirer : reproductions de gravures anciennes ou de peintures, dessins, photographies d'animaux, de plantes ou de paysages, compositions en couleurs, tout cela est un régal. — J.-P. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LE GRAND TOUR DE BOSWELL. — Depuis que les papiers récemment découverts de James Boswell ont donné matière à deux tomes racontant l'un son séjour à Londres en 1762-63, l'autre sa visite en Hollande en 1763-64, ce prince des biographes, connu de tout Anglais par sa *Vie de Johnson,* est en passe de devenir une célébrité mondiale. On attend chaque volume suivant comme une tranche de roman à épisodes. La relation de son « Grand Tour », voyage de rigueur pour tout jeune Britannique bien élevé, ne décevra sans doute pas l'attente (*Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, 1764.* London, Heinemann, 1953, 379 p., 25/).

Est-ce lui surtout qu'on va rechercher ici? Il ne change guère de ce qu'on l'a vu être précédemment. Il ne plaît pas à tout le monde, ce jeune hobereau écossais féru de sa position, naïf et roublard, gobeur et méfiant, vain et désarmant d'humilité, aussi passionné d'entretiens philosophiques — à la mode du temps — que soumis à ses sens exigeants, d'ailleurs sincèrement religieux sinon dévot, économe et ostentatoire par accès, et chez qui la diversité naturelle à tout homme tourne en foucades indécises et en psychologie de caméléon, sans arrêts ni arêtes. Une femme de goût sûr, à qui j'avais eu le tort de faire lire le premier

volume, a rendu ce verdict : « Un porc vaniteux. » Il y a quand même bien autre chose. Seulement, comme le remarque son éditeur F. A. Pottle, il ne nous permet pas de rester neutres; on l'aime, ou on ne l'aime pas. Faut-il dire qu'on l'aime surtout quand il est malheureux? Dans ce volume il peut nous fatiguer par sa béatitude à peu près continuelle et nous refroidir par son étalage de soi. Quelle bonne comédie pourtant que l'habit de velours à fleurs qu'il met pour la princesse de Saxe-Gotha, que le sermon sur l'âme dont il gratifie Voltaire, que sa chasse aux décorations (il en revint bredouille), et que ses manœuvres infructueuses pour se faire recevoir du Grand Frédéric! Au bout du compte, on l'aimera sans doute pour la parfaite franchise de tous ces mouvements d'égotisme intègrement notés, tels que nous en ressentons aussi, mais — dit encore Pottle — que nous nous gardons de coucher de telle sorte qu'on puisse les utiliser contre nous. Si parfois il paraît un peu jeune chien, comme on dit dans la marine, nous savons par des recoupements que partout, de la Hollande à Berlin, puis en Suisse, il laissa de lui l'impression la plus favorable.

L'une des nouveautés de ce volume, c'est le théâtre de ses aventures. Point de confort dans les voyages en Allemagne à cette époque. Des routes atroces. Les voitures publiques, ouvertes, offraient une planche pour tout siège. Guère de lits dans les auberges; on dormait sur une table ou à même le sol. En revanche les cours des principicules, souvent provinciales de ton, étaient splendides comme on pourrait ne pas le soupçonner. En Anhalt-Dessau par exemple, la vie relativement simple se déroulait dans un énorme et grandiose palais.

Autre sujet d'intérêt : les personnages. Beaucoup de bons bourgeois allemands et suisses aux épouses et aux filles avenantes. Des grands plus ou moins grands dont le commerce enivre Boswell. Son compagnon de voyage, George Keith, le Milord Maréchal dont parle d'Alembert, jacobite recueilli en Prusse, gouverneur du territoire de Neuchâtel, et grâce auquel Rousseau put se réfugier à Môtiers. D'invisibles présentes : « Zélide », la jeune hollandaise dont la tendresse dans ses premières lettres, mal payée de retour, devait faire place à une froideur piquée; la dame écossaise dont les faveurs extrêmes étouffaient mal les remords du galant, et qu'il ne savait comment traiter quand il reviendrait au pays. Sur ce point comme sur d'autres, il prit conseil de Rousseau dont la tranchante austérité ne paraît pas l'avoir convaincu. Il faut voir ce Rousseau-là comme il paraissait à ce moment, avant les *Confessions*, oracle dérobant sa vie à

Môtiers derrière un nuage de rumeurs, bien gardé par Thérèse, jouissant de sa dernière période calme et heureuse. Tel le vit Boswell, quinze jours à peine avant qu'un factum de Voltaire déguisé le plongeât dans le délire de persécuté qui désormais et pour toujours l'assombrit. Voltaire enfin, qui échappait aux importunités de son jeune sermonneur (« Etes-vous sincère? Etes-vous bien sincère? ») par des évanouissements de virtuose et qui lui écrivit, inédite jusqu'à présent, une de ces lettres où son ironie passait dans un sourire de courtoisie.

Rousseau et Voltaire sont les pièces de résistance du festin. N'oublions pas cependant la jeune dame turque avec laquelle voyagea Boswell, ni le Français Boily (*sic*) qui lui infligea sa compagnie (en payant sa part de voiture exigée par l'Ecossais), apportant sans doute à Rousseau, de Hollande, huit exemplaires des *Lettres de la montagne*; ni le chevalier de Boufflers voyageant sous l'incognito de « Monsieur Charles ».

●

Le professeur Pottle expose dans sa préface les problèmes qui se posaient à lui et les partis qu'il a dû prendre. Il semble avoir accompli sa tâche d'éditeur avec adresse et bon sens. Ses notes, les documents supplétifs qu'il cite, ses introductions et commentaires, son index analytique aplanissent toutes les difficultés et contribuent au plaisir que donnera son gros livre.

Jacques Vallette.

South from the county's hill, by *B. Bingham* (Paris, Seghers, 1953, 54 p.). — Voici des vers qui plaisent parce qu'ils traduisent des sentiments francs et forts avec souffle et feu. Mrs. Bingham tient de la Renaissance par ces qualités, ainsi que par l'impatience sympathique jusque dans la satire. Ses épigraphes-programmes sont tirées de Shakespeare, nature parente non très éloignée, même dans le style et l'écriture : de la générosité, du muscle, l'amour des mots racés que l'on fait siens, Mrs. Bingham les a. Tout cela part du cœur.

Edgar Poe, par *J. Rousselot* (*Ib., id.*, 1953, 221 p., 390 fr.). — N° 39 des « Poètes d'aujourd'hui ». Formule habituelle : introduction, traduction d'extraits, illustration variée. Ce travail est exécuté avec ferveur et modestie, comme il convient. Les extraits en prose occupent un peu plus de 50 p.

Mon armée privée, par *V. Peniakoff*, trad. Desternes et Chalufour (Paris, N. R. F., 1953, 750 fr.). — Remercions les traductrices d'avoir fait connaître en France ces aventures d'un homme hors série, au cœur chaud et gai. Né en Belgique de parents russes, il avait fait la première guerre dans l'armée française, puis s'était fixé en Egypte, naturalisé britannique. A la seconde, dévoré du besoin d'agir pour sa patrie, il n'eut de cesse qu'il n'eût recruté un corps qu'il commanda avec le grade de lieutenant-colonel, et qui devint légendaire sous le nom d'« armée privée de Pepski », pseudonyme de Peniakoff. Ce corps, fort de 23 hommes au début, n'en compta jamais plus de 120. Avec ses services de ravi-

taillement et de renseignements, et une autonomie d'opérations de trois mois, il eut en Afrique, puis en Italie, une activité de commando très variée dont le récit plein de verve ne peut que passionner le lecteur.

Gandhi, by *L. Fischer* (192 p.); **Home is Upriver**, by *B. Harwin* (160 p.); **Crime without Punishment**, by *G. Reinhardt* (240 p.); **The Disguises of Love**, by *R. Macauley* (191 p.); **The Currents of Space**, by *I. Asimov* (176 p.); **Young Man with a Horn**, by *D. Baker* (142 p.); **Guilty Bystander**, by *W. Miller* (167 p.); **A Lamp for Nightfall**, by *E. Caldwell* (160 p.); **A Breed Apart**, by *F. MacLiesh* (144 p.); chac. : New York, N.A.L., 1953, 25 c. — **Natural Child**, by *C. Willingham* (303 p.); **Amazon Head - Hunters**, by *L. Cotlow* (239 p.); **The Shaping of the Modern Mind**, by *C. Brinton* (287 p.); **The Sea around Us**, by *R. L. Carson* (176 p.); **Basic Selections from Emerson** (223 p.); Chac. : *Ib., Id.*, 1953, 35 c. — **Father and Son**, by *J. T. Farrell* (*Ib., Id.*, 1953, 477 p., 50 c.). — 1. Vie et enseignement de Gandhi; intéresse des millions d'hommes. 2. Roman d'amour sur le Mississipi. 3. Sinistres activités des agents soviétiques. 4. Le démon de midi. 5. Vie et mort dans les mondes futurs. 6. Combat de l'amour et du jazz chez un jeune homme. 7. Max démasque le persécuteur de sa femme et de son fils. 8. La débauche et l'hypocrisie cachées dans un village de la Nouvelle-Angleterre. 9. Un homme sans pitié tient sept personnes au piège dans un avion, en pleine tempête. 10. La bohème de Manhattan. 11. Aventures chez les chasseurs de têtes de la haute-Amazone. 12. Vue autorisée de la pensée moderne depuis la Renaissance. 13. La magie mystérieuse des océans, racontée par un savant écrivain. 14. Choix d'essais, de poèmes et d'apophtegmes d'Emerson. 15. Les orages de l'adolescence, par le célèbre auteur de la trilogie Lonigan.

O Lovely England, by *W. de la Mare* (London, Faber, 1953, 80 p., 10/6). — Cet octogénaire continue à nous surprendre de sa verte vitalité. V. Woolf raconte en 1926 qu'il craignait que la poésie ne l'abandonnât. Et voici encore un recueil de poèmes anciens et nouveaux, où il paraît vain de vouloir reconnaître les uns des autres. Toujours ce don divin de l'innocence du cœur, qui ne va pas sans clairvoyance et sait voir le sinistre sous les apparences les plus calmes, souriantes même, mais aussi adore la vie toute simple avec une ferveur sans désillusion. Et puis, comme toujours, l'oreille infaillible et l'art d'infléchir le vers aux moindres nuances du sentiment. Bonheur admirable et certes mérité.

Indian Painting in the Punjab Hills, by *W. G. Archer* (*Ib.*, H.M.S.O., 1952, 98 p., 8/6). — Sous l'étiquette générale de « Pahari », on désigne des peintures du nord de l'Inde que cet auteur entreprend ici de répartir entre trois écoles distinctes : contribution originale à un sujet encore neuf. Le livre s'adresse d'abord aux spécialistes, mais il intéresse quiconque désire mieux comprendre l'art indien dont les 70 échantillons hors texte, dont un en couleurs, ici reproduits, charment par leur délicatesse et leur esprit.

La Fontaine, by *M. Sutherland* (*Ib.*, Cape, 1953, 192 p., 12/6). — Écrit agréablement, avec amitié pour son sujet, ce livre s'avoue pour une synthèse des travaux français sur La Fontaine. Il intéresse même les Français, en ce qu'il contient le jugement d'une Anglaise cultivée sur l'homme et son œuvre.

The Pastures of Heaven, by *J. Steinbeck* (*Ib.*, Quality Press, 1953, 222 p., 8/6). — Depuis plusieurs années, on ne trouvait plus en Angleterre ce roman, l'un des plus célèbres de Steinbeck, où il montre les habitants d'un Éden se fabriquant chacun son paradis ou son enfer, et des enfants qui sont des enfants.

Herbert Read, by *F. Berry* (*Ib.*, B. C. and Longmans, 1953, 40 p., 2/). — N° 45 des « Writers and their Work », à propos d'un poète, d'un critique littéraire, artistique, social, probablement inconnu chez nous. Raison de plus pour lire ce résumé de sa vie et de ses idées, s'il est vrai que, selon son présentateur, c'est un des esprits les plus intéressants et pénétrants de notre temps, et dont l'influence sur son époque est l'une des deux ou trois plus formatrices.

The Hope of Jesus, by *R. Dunkerley* (*Ib.*, Longmans, 1953, 233 p., 15/). — Ce livre se donne pour une « étude d'eschatologie morale », c'est-à-dire sur ces thèmes essentiels du Nouveau Testament : les fins dernières, la fin du monde,

la venue du Royaume de Dieu. Qu'entendait Jésus par ce dernier terme, que prévoyait et qu'espérait-il? D'après l'auteur, Jésus espérait que son enseignement aurait un effet bien plus immédiat et plus grand que ce ne fut le cas. Cette idée permet de voir dans les Evangiles plus de cohésion que n'y voient les critiques formels. Si elle est vraie, elle fournit des aperçus nouveaux sur la vie du Christ et lui donne une base historique solide.

The Golden Horizon, ed. by *C. Connolly* (*Ib.*, Weidenfeld and Nicolson, 1953, 612 p., 25/). — De 1939 à 1950, la revue *Horizon* a tenu dans les lettres anglaises et internationales une place importante. On a justement regretté de la voir cesser de paraître. Son rôle historique et l'agrément durable qu'elle a souvent donné suffiraient à faire féliciter son directeur, Connolly, d'avoir voulu en conserver une part notable en volume. Fameux os à moelle, si l'on peut dire. Premièrement une « histoire de la guerre » composée de contributions fort diverses. Puis des « divertissements » comprenant entre autres des nouvelles et un pastiche brillant. Enfin des souvenirs de personnages illustres, parmi lesquels Tolstoï, Mallarmé, Valéry, Kafka, Klee, Joyce, V. Woolf; des poèmes, des essais littéraires. La critique d'art a dû être omise, les clichés qui l'accompagnaient ayant été détruits. Pâture abondante et de choix.

Except the Lord, by *J. Cary* (*Ib.*, M. Joseph, 1953, 287 p., 12/6). — Avec son abondance aisée, Cary fait raconter par Chester Nimmo, le héros de *Prisoner of Grace* publié l'an dernier, son enfance et sa jeunesse. Ce début de carrière, c'est sa période mystique avant sa période politique. Des origines très humbles et difficiles, le sens d'une mission, des luttes opiniâtres, ce qu'il tient pour une victoire spirituelle à un cheveu du naufrage. Tout cela est fort sérieux, là où l'on pourrait attendre quelque ironie devant l'illusion semi-volontaire. C'est que le futur pair du royaume est encore pur. Les amateurs de document trouveront là une peinture étonnante de la misère des campagnes et des premiers combats des syndicats pour se faire reconnaître dans le dernier tiers du XIXe siècle, ainsi qu'une psychologie du non-conformisme politique et religieux à la même époque.

The Pleasures of Painting, by *A. Hill* (*Ib.*, Pitman, 1953, 102 p., 36 ill. hors texte, 25/). — Un artiste connu décrit ses efforts pour se libérer de la peinture conventionnelle et de l'esclavage de la technique, puis explique en enthousiaste l'art de peindre pour le plaisir de s'exprimer. Les procédés de l'aquarelle et de l'huile tiennent cependant leur place dans le livre, sans rien de tyrannique et de manière secourable. Les illustrations, dont treize en couleurs, sont excellentes.

Paint your own Pictures, by *N. Colquhoun* (221 p.); **Berkeley**, by *G. J. Warneck* (252 p.). Chac. : Penguin, 1953, 2/. — Deux additions récentes à une collection justement célèbre. Le premier est une aide au commençant qui voudrait peindre, mais ne sait ou n'ose, et à la place de qui l'auteur se met avec autant d'imagination que d'esprit pratique. Le second expose avec autorité la pensée d'un philosophe qui fut en même temps un écrivain exceptionnel par l'élégance et la clarté, et qui marque, avant que la philosophie anglaise prît d'autres directions, un moment du XVIIIe siècle où l'idéalisme subjectif sut s'exprimer brillamment.

Livres reçus. — *La petite arche*, par J. de Hartog, trad. Javet (Paris, Julliard, 1954, 284 p., 500 fr.). — *Le vent qui pleure*, par R. Vaughan, trad. de Sarbois (Paris, Laffont, 285 p., 750 fr.). — *Guerre et civilisation*, par A. J. Toynbee, trad. Colnat (Paris, N.R.F., 1953, 259 p., 450 fr.).

The New Statesman and Nation, 26.12-23.1. — *Séries :* Affaires françaises (26.12-23.1). Victimes — nouvelle rubrique amusante et intéressante : la personnalité de la semaine, caricaturée par Vicky et portraiturée dans le texte (2-23.1). Contes, poèmes, fantaisies (*passim*). *26.12 :* Paix aux colonies. Italie. Médecine privée et publique. Déclin du reportage. Valeurs soviétiques. Réflexions de Priestley. Tableaux flamands. S. Smith. *2.1 :* L'an atomique. Coût de la sécurité sociale. Etre juré. Birmanie libre. Une ville bonnetière. Rugby gallois. Rilke et Kafka. *9.1 :* Effets d'une crise possible aux E.-U. Le professeur et la société. E.-U. et Chine. Liberia. Stroheim soi-même. Education en Ecosse. Un cirque. Metternich. *16.1 :* Commerce est-ouest. Nigeria. Racines du maccarthysme. Rééducation des jeunes dé-

linquants. E.-U.-Pakistan. L'Old Vic. Dufy. O'Neill. *23.1 :* Réclamations des syndicats. Les Mau-Mau. Rangoun 1947. La femme et les études. Sh. Holmes. Souvenirs sur Burns. Maugham.

The Listener, 24.12-21.1. — *Séries :* Perspectives britanniques (24-31.12). Musique; Romans (24.12-21.1). Reconstruction hollandaise (7-14.1). Peinture flamande (14-21.1). *24.12 :* Défi au libéralisme italien. Deux articles sur la B.B.C. Burlington architecte. Agriculture anglaise. Soviets et musique. Versailles. *31.12 :* Social-démocratie jouée. Turquie. Défense des élections présidentielles françaises. G. Murray. Ste-Foy. Stonehenge. E. Lear. Drame aux Gilbert. Caravage. *7.1 :* Malaise français. Conférence de Berlin. Sir J. Frazer. L'Atlantide. Intérieurs anglais. Evolution du droit. *14.1 :* Luxueux, excellent, et au prix habituel : 80 p. en l'honneur des vingt-cinq ans du *Listener.* Plus de 30 p. d'illustrations, de réimpressions de causeries, d'une nouvelle et de nombreux poèmes par des célébrités. Perspectives internationales, par A. Eden. Soudan. Benelux. Le *Listener.* Outamaro. Droits de la femme. Conan Doyle précurseur. *21.1 :* Politique E.-U. 1953. Concurrence commerciale allemande. Auriol. E.-U.-Chine. Brésil. Frazer. Art finlandais moderne.

Britain To-Day, Feb. 54. — Mystique de la royauté. Nourriture et santé. De la Mare. Le peintre Bacon (illustrations). Musique royale. Deux nouvelles pièces (photos).

The Dublin Magazine, Jan.-March 54. — Poèmes. Le symbolique de Blake. Poésie anglo-galloise 1587-1800. Art et richesse. Une nouvelle. Théâtre.

The Hudson Review, Winter 54. — Version des *Trachiniennes* par E. Pound. Poèmes coréens. Un article sur Dante. Une traduction de Dante. Traductions de La Fontaine. Une nouvelle. Opéra « à la mode ». Nouveau théâtre américain. Chronique des poèmes. — J. V.

ORIENT

CHAQUE FOIS QUE L'AUBE PARAIT (*Essais et notes,* I), par *René Daumal* (Gallimard); SOCRATE ET LE SAGE INDIEN, par *Roger Godel* (Les Belles-Lettres). — Voici deux publications attachantes pour tous ceux, au moins, que préoccupe la place due à un hémisphère oriental de l'esprit : l'une considère ce problème comme résolu et l'option toute décidée, l'autre n'y enfonce qu'une pénétrante allusion, et toutes deux cependant vivifient de grandes hypothèses.

La question d'un humanisme — ou d'un divinisme — englobant tous les climats, plus même, d'une règle spirituelle venant de l'antique Asie relayer les nôtres, est singulièrement rapprochée du lecteur par les posthumes de René Daumal; ce franc-tireur des enseignements cherche de tous côtés des correctifs de la culture normale, et des antidotes de la pensée reçue. Avec une rare précocité, il a presque tout de suite amalgamé les textes majeurs de l'Orient à un cycle de méditations et d'outrances, sinon de paris, sur lesquels il compte pour arracher au monde son secret; à vingt ans déjà, la référence aux sagesses de l'Inde est donnée comme une pratique ancienne : « La trame actuelle de ma pensée, de notre pensée, de la pensée est inscrite — je le sais depuis des ans — dans les livres sacrés de l'Inde. »

Encadrés entre un memento d'autobiographie physiologique (destiné à un médecin traitant) et un récapitulatif d' « Expérience fondamentale », qui se défend d'être psychique, une quarantaine d'articles couvrent un parcours trop bref d'une quinzaine d'années, — de la dix-huitième à la trente-sixième et dernière. Etudes elles-mêmes de dimensions généralement restreintes, et sur les sujets les plus variés, mais tous traités avec un mordant qui laisse en eux la marque de quelqu'un. Le zigzag du recueil factice ne parle que davantage pour une continuité intérieure; l'édition est forcément un artifice qui supprime les intervalles, et raccourcit les méandres de la pensée; en revanche, le décousu des lectures, prétextes de ces réflexions, désarticule une concentration exceptionnellement tenace. Avec cette caractéristique partout que, chaque fois que l'auteur accroche un coin d'Asie, il touche le foyer de ses propres courbes; et la réciproque n'est pas moins vraie; parmi les pages les plus poussées (il en est qui ne semblent pas écrites pour qu'on donne raison, mais plutôt pour qu'on riposte à des défis, il n'en est guère d'indifférentes), je citerai celles qui, parues d'abord dans *Approches de l'Inde*, expliquent en profondeur l' « art poétique hindou »; sollicité de m'aventurer sur des terrains voisins, je les avais déjà notées comme un témoignage important.

Le titre du livre est fait d'une citation partielle : « Chaque fois que l'aube paraît, le mystère est là tout entier. » A la succession des journées préside, en effet, la triade mystère-révolte-poésie, — trois puissances dont est presque également attendue la plus haute tension de l'être, trois synonymes presque interchangeables dans un lexique intérieur de la conduite, et le fruit du livre pourrait être étiqueté sous chacune des trois rubriques.

On doit, après l'auteur, mettre l'accent sur l'intérêt *expérimental* de sa recherche : c'est cela qui la rend émouvante par une sorte d'entrain à faire de soi un champ d'épreuves-limites. Une connaissance métaphysique lointaine est tirée hors du livresque — mais appuyée sur un sévère apprentissage du sanscrit — et, mêlée ou alternée avec d'autres exercices, sert de réactif dans une alchimie de la personne. Certes, il ne manque pas aujourd'hui d'Occidentaux tentés de vivre les doctrines hindoues, celles-ci bénéficiant d'un monopole au moins apparent d'acclimatation; cependant la rigueur linguistique de Daumal, sa passion intellectuelle aussi, représentent, dans le progrès actuel des rapports entre deux climats spirituels, *le cas favorable* : essai intégral de symbiose mené par un assoiffé de sources.

Rien sans doute ne lui aurait paru plus déplacé qu'une attitude

critique à l'égard de sa conviction devenue forme de vie; c'est pourtant — c'est donc — celle qu'il faut adopter pour retrouver sa propre ligne et saisir son originalité. Car lui non plus n'a jamais accepté de résultats doctrinaux comme transmissibles en bloc d'école à fidèle, mais comme points de départ pour des explorations à reprendre chaque fois avec tous leurs risques. Il refait, en se fiant au rêve, un des rêves les plus ancrés dans l'espoir humain, celui de l'Unité absolue; son grand ennemi — disons : son cauchemar, est le dualisme essentiel inhérent à la plupart des systèmes et dogmes occidentaux; parce que la nature le crie plus haut sous nos cieux, il se sauve dans une Asie épurant encore mieux que Spinoza le panthéisme.

Il est d'abord, dans l'entre-deux guerres, un jeune homme nous confirmant par son exemple que, à l'encontre du préjugé sexualiste, c'est l'obsession de la mort qui opprime l'enfance et domine toute la formation; elle le ravage de six à douze ans; puis, dit-il, une issue est entrevue, et dès lors rien ne méritera d'occuper l'esprit que le moyen de transformer un tel pressentiment en une certitude. Mais il observera, un jour : « Il n'y a pas moyen de penser : je pense, immédiatement, ou je dors » : à ce réfractaire-né le moyen ne peut inspirer confiance que s'il est le contraire d'une sécurité, à force d'être le démenti d'une routine; il va donc s'en remettre tout ensemble à des pratiques défiant l'hygiène et à des doctrines que n'entache pas la coutume; de là, ces coalitions, cahots, répercussions, entre les crises organiques de l'adolescence et les enthousiasmes poétiques, les essais prolongés de stupéfiants et les excursions dans l'occultisme, le plongeon dans la philosophie védantique ou spinoziste et deux tentatives de suicide, l'une par désespoir, l'autre pour voir. Il s'agit de transpercer des écorces du monde et de forcer des portes de l'existence, fût-ce en rompant avec son propre corps s'il le faut pour faire sauter ce premier obstacle, fragile et coriace, la pellicule du moi; vital ou mortel, l'objectif visé est projeté dans cet infini où se rejoignent bien les trois parallèles toujours, poésie-révolte-mystère.

Des procédés qui promettent le contemplatif par pression sur le physique sont exposés au dépassement par l'en-deçà, à ce reproche de jouer la difficulté par des facilités que Daumal dirigera contre les automatismes littéraires; il est gênant que de suprêmes libérations aillent dépendre d'une piqûre, d'une confiture, d'une fumée, en somme d'un *autre* déplacement des bornes. (Je n'oublie pas pour autant un chapitre magnifique et ignoré où Joseph Baruzi, sans avoir trempé dans les noirs breuvages, devi-

nait par la sympathie des poètes la liaison des paradis artificiels avec la *volonté de métamorphose.*)

Il est peut-être fatal que tout adepte d'une doctrine où il se sent et veut se sentir minorité se tienne pour le seul Eveillé, et tous les autres pour des somnambules. Souvent chez Daumal la joie de conquêtes positives, joies qui d'ailleurs, déclare-t-il, « n'est pas drôle », apparaît moins encore qu'une vocation de contrer. Il est vrai que ce mobile est lié naturellement à l'un de ses courages, car il entend payer de toute sa personne le goût de l'insurrection philosophique.

Ayant dépassé à temps l'aventure des drogues, il conserve ses entrées dans une vie de *double.* Il commande aux avant-gardes littéraires qui embarquent les non-prudences sous le pavillon du « Grand Jeu »; il reviendra sur ces engagements et leurs bilans; dans le retour comme dans l'aller, il obéit pareillement au besoin de remettre en jeu, à chaque coup, son va-tout; tranchant donc toujours dans le plus vif, et avec de redoutables dons de pamphlétaire; après sa discrimination entre « poésie noire et poésie blanche », cruelle en trouvailles est sa fausse anthologie de « quelques poètes français du XXV^e^ siècle », notamment, sous la rubrique « Verbiage », les paragraphes dignes de Panurge et de Jarry qui flagellent les conformismes du « commoir », du « commeur », du « mêmeur ».

Assez explicite sur ses voies propres, il s'arrête néanmoins à certaines réticences devant le souvenir de rencontres, d'influences, probablement celles qu'on aurait voulu le plus savoir; vers la vingtième année, « j'aurais sombré dans ma propre philosophie si, au bon moment, quelqu'un ne s'était trouvé sur ma route pour me dire : Voici, il y a une porte, étroite et d'accès dur, et c'est la seule pour toi ». Mention décisive, et il y revient ailleurs; pour quoi ce vague, qui contraste avec la précision sourcilleuse opposée, non sans de bons motifs, à d'autres hindouisants, les théosophes, même Guénon, ou à d'autres introspections, celle, par exemple, d'un Jean Prévost pour ce qu'elle garde d'un sport? Les compagnons sur lesquels sa certitude reste entière sont les philosophes anti-dualistes et les écrivains d'outre-rêve, par privilège spécial le Nerval d'*Aurélia* et le Fargue de *Vulturne :* chez ces deux briseurs d'apparences il se reconnaît dans d'étranges contrées imaginaires où il s'était beaucoup évadé; le « coup de pied » sur lequel part *Vulturne* comble tous ses besoins de contrepied. Pour lui, il ne doute pas de renouer une tradition initiatique en agissant sur son être comme sur un laboratoire de miracle, comme si la pierre philo-

sophale était une affaire de volonté : « Dire l'envers des choses et de soi ».

Ce négateur du principe de contradiction a ses illogismes, ce fanatique d'union se réalise le mieux dans le conflit : prêt à effacer toute distinction entre corps et âme, n'hésitant pas à légitimer le principe des castes hindoues, le voilà qui fait un sort non exempt de convention aux « classes sociales » de l'Occident. On n'est pas sûr que, pour éprouver parfaitement ses conquêtes personnelles, il ne lui soit pas nécessaire de retirer à autrui tout ce qui n'est pas cela. Mais sur ses propres gains il demeure lucide et s'exprime sans pitié; très significative est à cet égard sa réponse à Luc Dietrich, où semble ramassée une traînée de pertes sur les chemins du divin et de l'humain; il s'y exprime sur les absolus avec un esprit inapaisé par tous les relatifs : alors monte à la surface le fond d'extrême sensibilité qui souvent produit une dureté d'exigences.

Cette espèce d'effraction prolongée sur le moi et le monde, et qui s'irrite, est sans doute la rançon de ceux qui ne s'arrêtent, dans toutes les fouilles, qu'à la roche la plus primitive : j'avais rencontré une seule fois Daumal il y a quelque vingt ans; je me rappelle comment il parlait du sanscrit, de ses valeurs verbales et sémantiques, réagissant contre les méthodes acceptées, pour faire remonter chaque mot à un archétype radical, chaque racine à une essence.

●

Avec un air plus pacifique, et qui n'en est pas moins frappant, Roger Godel, dès la première page de sa brève et substantielle plaquette, affirme, tout au contraire, que, au terme de leurs itinéraires, la sagesse léguée par Socrate à l'Occident « est identique à celle que révèle le Sage indien »; il va s'efforcer de prouver le paradoxe selon lequel le « gnôthi séauton » ne proposerait une méthode introspective que pour atteindre dans l'homme même une « connaissance de l'Immuable » qui non seulement dépasse « les catégories de la dualité », mais encore la question même « de l'Un et du Multiple » : quoi de plus hindou? ainsi, la coïncidence des deux publications poserait cette question : Daumal allait-il donc chercher au loin ce qu'il avait ici sous la main? Je ne crois pas que ce soit un petit problème, je me demande si, au cas où on le résoudrait, il en resterait beaucoup d'importants dans l'histoire de l'esprit.

Ne nous pressons pas de le croire résolu, c'est un signe des temps qu'il soit posé; l'auteur veut, je crois, inciter surtout de nouveaux chercheurs à pousser vers le sens de la plus grande profondeur l'interprétation de la doctrine socratique. Il part d'un petit fait peu connu, contesté, sur lequel deux témoignages antiques lèvent le doute à ses yeux : une rencontre historique, physique, de Socrate dans Athènes avec un sage hindou, qui devait être yoghi.

Chemin faisant — et c'est un parcours resserré en moins de cinquante pages —, s'ajoutent des indices de rencontres intellectuelles, doctrinales; au reste, on n'omet pas de rappeler combien nos informations sur Socrate, pour abondantes qu'elles soient, demeurent indirectes et sujettes à interprétation; que les plus importantes passent par Platon n'est pas pour rabaisser la part à faire aux contacts orientaux.

Un autre épisode est mis ici en exergue et tenu pour vérifié par une tradition : celui qui prétend montrer Socrate jeune sculptant un groupe de trois figures destiné au temple où les Grâces étaient vénérées sur l'Acropole; or, ce culte, avoisinant les « sombres révélations d'Hécate la souterraine », impliquerait une initiation aux magies infernales, à tout le « royaume de l'Invisible », et la connaissance socratique aurait été hantée par l'Inconnaissable.

Il ne m'appartient pas de suivre l'auteur sur le terrain des philosophes. Le simple lecteur, s'il peut être tenté, craint de trop beaux dons des Grecs : un Socrate inspiré par les Grâces et l'amour primordial de la beauté, ce n'est plus tout à fait celui que voyait, insuffisant en « musique », Nietzsche, le premier arbitre entre apollinisme hellénique et dionysisme asiatique. Un Socrate hanté par « la suprême conciliation des contraires » étonne notre habitude de le considérer comme le plus impitoyable manieur du principe de contradiction. R. Godel est tout près de le hausser au rang du « libéré vivant », du « jivan-mukta védantique ». L'objet ultime de toute la dialectique socratique serait la même « connaissance expérimentale du transcendant » (1).

Bien plus, en rénovant une entreprise qui avait été celle des Anaxagore et des Parménide, Socrate aurait agi sous le ciel attique en révolutionnaire, et imposé, par un effort original, à l'esprit national une visée ou vision de « la vérité informulable ».

(1) R. Godel avait publié, l'an dernier, de très remarquables *Essais sur l'Expérience libératrice* (Gallimard); commentaire de médecin psychologue et métaphysicien sur ses rencontres avec des contemplatifs hindous du degré le plus élevé, c'est le témoignage le plus poussé sur une tradition qui vise à franchir les portes du monde.

Sans doute l'avocat d'une identification si hardie et troublante tient compte de « profondes différences » entre sagesse védantique et sagesse socratique; toutefois il semble n'en retenir guère que ce qui peut être attribué aux différences des « expressions ».

Raymond Schwab.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

LE THEATRE DANS LE MOYEN-ORIENT ANCIEN. — On a depuis longtemps établi l'influence que le culte avait eue sur les origines du théâtre en Grèce. Les recherches d'E. Mâle ont montré le lien qui unit le nôtre au drame liturgique et ensuite aux « Mystères » du Moyen Age. Mêmes conclusions, adoptées par L. Bréhier, aux travaux de La Piana sur le théâtre à Byzance; le développement s'y montre analogue, sermons dialogués auxquels s'ajoutent par la suite des chœurs et des processions. Liutprand, qui fut plus tard évêque de Crémone, vit lors de ses ambassades à Byzance en 950 et 968 représenter l'enlèvement au ciel du prophète Elie, et l'église de Sainte-Sophie, à certaines fêtes, prendre l'aspect d'un véritable théâtre. Le théâtre religieux en Perse, étudié par Ch. Virolleaud, prit son essor au XVIII[e] siècle avec les « téaziés » dont la vogue ne s'est éteinte que de nos jours; ces représentations avaient pour sujet les souffrances et la mort d'Hossein, fils d'Ali, le gendre de Mahomet, que révèrent les Iraniens.

La comparaison de quelques travaux de ces dernières années amène à conclure que les deux plus anciennes civilisations du Moyen-Orient ont connu un théâtre ayant subi les mêmes influences et le même développement que dans les civilisations voisines.

Bénédite l'avait pressenti dès 1900 pour l'Egypte; de fait, on l'a retrouvé dans certains morceaux littéraires qui, à première vue, n'avaient point paru lui appartenir. L'égyptologue Sethe en reconnut deux spécimens en 1928 et 1929 et E. Drioton, à qui l'on doit le déchiffrement de la cryptographie égyptienne, a identifié nombre de textes qui relèvent de ce genre et en a donné les caractéristiques et la nomenclature (1); ce sont des Mystères, comme le Rituel du couronnement de Sésostris I[er] (XX[e] siècle) en trois épisodes : l'érection du pilier sacré d'Osiris, la vêture du roi, l'apothéose du prédécesseur; il reste, de cette pièce, le livret du metteur en scène et le guide de l'exégète. Un bon exemple

(1) E. Drioton, *Le théâtre égyptien*. Le Caire, 1942.

de drame religieux est le livret des acteurs, identifié par E. Drioton, d'une scène des Mystères d'Horus, pièce à grand spectacle comme le combat de Thot contre Apophis. La déroute d'Apophis, elle, serait proche de la comédie. E. Drioton a retrouvé d'autres pièces dans les Textes des Sarcophages, le Livre des Morts et les Stèles; certaines sont des moralités, certaines appartiennent à la propagande politique. On décèle les textes destinés au théâtre à l'indication du nom des personnages devant leurs paroles, à l'interpolation de directives scéniques, à leur caractère dramatique.

Certaines cérémonies religieuses étaient des représentations qui se déroulaient pour une part en public, pour l'autre devant les initiés, par exemple les Mystères annuels d'Osiris à Abydos (XX^e siècle). Une grande procession s'étendait à travers la ville, accompagnant la statue du dieu, et rencontrait à son retour au temple une troupe d'opposants qui en défendait l'entrée. Un combat simulé, dégénérant souvent en vraie bataille, avait lieu entre les deux groupes dont celui d'Osiris sortait vainqueur. Après la rentrée du cortège, on célébrait à huis clos le mystère de la mort du dieu. Le reste de la cérémonie se déroulait de nouveau au grand jour : découverte du corps d'Osiris, son enterrement en grande pompe. Horus se présentait en vengeur de son père, puis Osiris, revigoré, regagnait son temple.

Même question s'est posée au sujet de la Mésopotamie. Aucun texte n'a paru probant à tous, jusqu'ici; cependant on a recueilli dans les rituels de cérémonies religieuses suffisamment d'éléments de drames liturgiques et même de mystères, pour que Svend Aage Pallis ait pu plaider pour l'existence d'un théâtre religieux à Babylone (2). Quelques fragments de Commentaires des cérémonies du culte, également retrouvés, sont l'explication soit d'un acte symbolique, soit d'une scène des cérémonies; la grande fête de Bêl-Mardouk qui avait lieu au printemps de chaque année à Babylone, apparaît, à la lumière de ces textes, très voisine de la célébration des Mystères d'Osiris que nous rappelions ci-dessus, et invite à reconnaître à Babylone la même influence du culte sur l'élaboration du drame religieux. Mlle M. Rutten, en raison de l'importance de ces Commentaires, a insisté sur ces textes dans son exposé des différents épisodes de la fête (3).

Le premier temps en est la disparition de Mardouk; elle a lieu alors que sur tous les chemins de l'empire s'avancent les processions qui conduisent à Babylone les statues des dieux des

(2) Pallis, *The Babylonian Akitu Festival*. Copenhague, 1926.
(3) M. Rutten, *Babylone*. Presses Universitaires de France, 1948.

grands centres provinciaux, pour rendre hommage à Bêl-Mardouk. L'émotion va crescendo quand le bruit se répand que Bêl est enchaîné dans sa « montagne », euphémisme par lequel on désigne le tombeau. Un messager accourt en criant : « Qui le fera sortir? » Ce sera son fils le dieu Nabou dont le texte dit : « Celui qui arrive le délivrera; le dieu Nabou de Borsippa arrive. Il vient pour le salut de son père qui est prisonnier. » Des femmes parcourent la ville en invoquant les grands dieux : « Fais vivre Bêl, où est-il prisonnier? », disent-elles. Le texte est lacuneux, mais apparemment on découvre le dieu en prison, blessé, une déesse auprès de lui pour panser ses blessures; les magiciens ayant prononcé sur lui une incantation, le dieu peut regagner son temple. Mais pendant que Bêl n'était plus présent, rien ne s'est produit selon l'ordre établi; des rixes éclatent dans la ville, un char, attelé de quatre chevaux sans conducteur, est lancé dans les rues semant le désordre, une sorte de « roi des Fous » et des hommes travestis se conduisent partout en insensés; tout ceci pour symboliser qu'en l'absence du dieu, l'ordre normal n'existe plus nulle part.

Aux jours suivants, Bêl recouvré est conduit en procession, accompagné du cortège des dieux secondaires, à un temple de la campagne. Il était devenu jadis dieu suprême pour avoir mis à mort un monstre qui était le Chaos. Cet épisode est de nouveau évoqué ou représenté dans le sanctuaire et Mardouk vainqueur au cours du combat peut alors retourner à Babylone et réintégrer son temple. Tous ces dieux mésopotamiens sont un agrégat de qualités et de pouvoirs divers; ceux de Bêl-Mardouk glorifiés dans cette fête sont ses pouvoirs de dieu de fertilité : sous cet aspect, il se rapproche d'Osiris dans ses mystères d'Abydos, de Tammouz, dieu de végétation de toute l'Asie Occidentale. Faut-il entendre que ces divinités meurent et ressuscitent après avoir subi une véritable passion? Je ne le crois pas; ils sont en sommeil, dans le sommeil hivernal qui est suivi du réveil triomphant du printemps. Lorsque à l'hiver nous parlons des arbres morts, ce n'est que façon de dire; nous savons bien que de nouveau la belle saison les vêtira de feuilles.

Dr G. Contenau.

Histoire générale des Civilisations. I. L'Orient et la Grèce, par *A. Aymard* et *J. Auboyer* (Presses Universitaires de France, 1953; in-4°, 701 p., 48 pl., 34 cartes et plans, un tableau synchronique). — Le premier volume de cette *Histoire générale des Civilisations* se présente sous un aspect nouveau, comme le fait remarquer, dans sa préface, M. Crouzet, directeur général de la publication. Celle-ci comportera sept volumes, traitant de périodes de moins en moins longues à mesure qu'on avance dans le temps, résultat de « l'accé-

lération de l'histoire ». Un des caractères de l'ouvrage est d'insister sur ce qu'il y a des civilisations et non une seule civilisation, de les décrire sous leurs multiples aspects et leurs contacts, de les expliquer sans en tirer de lois d'évolution et de ne pas en établir de hiérarchie en prenant la nôtre comme étalon de mesure. La description met l'accent non sur les faits et les dates, mais sur les formes économiques et sociales, sans prétendre les enfermer dans le cadre rigide de la chronologie.

M. Aymard traite de l'ancien Orient et de la Grèce. L'Egypte et la Mésopotamie constituent deux blocs cohérents, adonnés à l'agriculture, tributaires, chacun, des grands fleuves qui les arrosent. Ils ont une religion différente sur bien des points, mais dont le fond même offre de singulières ressemblances. L'Egypte se montre disposée à vivre sur elle-même, à tourner ses regards vers le passé, dont elle sembla toujours avoir la nostalgie, en raison du minimum de communications avec l'extérieur, qu'elle s'est ingéniée à limiter plutôt qu'à accroître, profitant en cela de sa situation géographique. Cette situation a eu une influence inverse sur la Mésopotamie qui a connu, par ses nombreuses frontières, les échanges pacifiques et les invasions.

Les deux pays, cloisonnés à l'origine, atteignirent leur cohérence de bonne heure et la gardèrent jusqu'à l'invasion macédonienne de caractère différent; les terres helléniques avaient conservé leur compartimentage initial avec tout ce qu'il comporte de changements brusques et profonds. M. Aymard souligne la conjonction, en Egypte et en Mésopotamie, de conditions naturelles et d'une organisation collective en étroite liaison avec la religion, qui ont persisté au cours des millénaires de la durée de ces civilisations.

La seconde partie du volume, confiée à Mlle J. Auboyer, traite des civilisations de l'Inde et de la Chine; l'auteur a fait précéder chacun de ses exposés d'un court aperçu historique qui est le bienvenu et montre ensuite combien l'évolution dans ces deux vastes régions a été différente.

Un des chapitres du volume particulièrement propre à susciter l'intérêt, est la description des réactions de l'Orient en présence de l'invasion macédonienne, des contacts de la Mésopotamie et de l'Egypte avec l'hellénisme, des tentatives d'Alexandre, reprises par l'empire romain, pour rompre le cloisonnement de l'Asie; même si ces tentatives ont procédé d'un idéal plus politique que moral, elles étaient d'une grande portée, et c'est sans doute parce qu'elles venaient d'un pays trop petit, eu égard à l'immensité de celui qu'elles voulaient transformer, que l'expérience a finalement échoué. — G. C.

HISTOIRE

LOUIS XIV ET LES PROTESTANTS (1). — Je veux d'abord m'excuser auprès de son auteur d'un retard impardonnable à parler d'un ouvrage de cette importance. Je plaiderai donc coupable, en soulignant que des livres de cette valeur peuvent, sans dommage, attendre plus longtemps que d'autres publications plus éphémères.

M. Jean Orcibal est en effet un de nos meilleurs spécialistes d'histoire religieuse. Son œuvre maîtresse, en cours de publication — trois gros volumes parus sur cinq — sur les *Origines du Jansénisme* a renouvelé notre connaissance de Jansenius et de Saint-Cyran; il a d'autre part étudié les différends de Louis XIV

(1) Jean Orcibal, *Louis XIV et les Protestants*, Librairie philosophique J. Vrin, 1 vol. in-8° de 192 pages.

et d'Innocent XI et apporté sur la genèse d'*Esther* et d'*Athalie* des vues très neuves, dont quelques-unes ont pu être discutées par les historiens littéraires, sur l'écho des événements contemporains qu'on peut déceler dans ces deux tragédies bibliques. Son œuvre est fondée sur des dépouillements d'imprimés et d'archives, qui étonnent les spécialistes eux-mêmes par leur ampleur. Comme il a le souci de ne rien affirmer sans référence à l'appui, ses notes dévorent les pages de ses ouvrages, parfois au détriment du texte et rendent la lecture plus difficile, surtout lorsque, pour les besoins de son exposition, il ne suit pas un ordre rigoureusement chronologique.

C'est le cas précisément de son dernier ouvrage sur *Louis XIV et les Protestants*, qui est une mise au point définitive de ce problème si longtemps discuté. Toutes les sources connues sont là. Et M. Jean Orcibal ne se limite pas à la seule histoire de la Révocation de l'Edit de Nantes. Il commence par un long exposé sur les diverses tentatives des « accommodeurs de religion », depuis le règne de Henri IV, les essais de Richelieu, les efforts de Turenne, de Bossuet et du milieu de Port-Royal en ce domaine. Puis il nous donne une histoire complète de la fameuse « caisse des conversions », alimentée par des bénéfices ecclésiastiques et dirigée par Pellisson, l'ancien commis de Foucquet, lui-même nouveau converti. Ne relevant que du roi, Pellisson, à côté ou au-dessus des ministres qui en concevaient quelque amertume, disposait en cette matière d'un véritable pouvoir discrétionnaire.

M. Jean Orcibal estime à un million le nombre des protestants, sur une population totale qui, rappelons-le, ne dépassait pas vingt millions. La caisse de Pellisson distribua des sommes considérables, réparties en allocations individuelles très faibles, de l'ordre de quelques livres par bénéficiaire. C'est dire qu'ainsi on pouvait convaincre — les protestants disaient corrompre — les gens modestes, artisans, ouvriers, mais que les riches n'étaient pas atteints. Or, ils étaient nombreux dans la banque et le commerce et leurs ressources luttaient efficacement contre les largesses de Pellisson. La tentative de subventions aux conversions fut donc un demi-échec.

C'est alors qu'on en vint au logement des gens de guerre, aux fameuses dragonnades, auxquelles échappaient les nouveaux convertis. L'initiative de cette mesure odieuse, car tout le monde savait les excès de toutes sortes des garnisaires, semble revenir à l'intendant du Poitou, Marillac, mais tous les contemporains sont d'accord pour rendre Louvois responsable de la généralisation

sation du procédé. Louvois, comme son père Le Tellier, était personnellement hostile aux huguenots que soutenait Colbert : cela ne faisait d'ailleurs qu'un différend de plus dans l'interminable histoire de leur rivalité. En ce qui concerne le Roi, on s'est demandé s'il avait été bien informé des méthodes particulières employées par les dragons pour appliquer le « compelle intrare ». On a plaidé l'ignorance du Roi; M. Jean Orcibal n'y croit guère et pense que cette ignorance fut « en grande partie volontaire ». Chez Louvois aussi, il y eut en cette affaire pas mal d'hypocrisie, car, non plus que le Roi, il ne pouvait ignorer l'attitude ordinaire des gens de guerre; en dépit de ses recommandations aux intendants d'éviter les excès, il ne pouvait être dupe.

La paix de Nimègue donna au roi victorieux l'occasion d'achever son œuvre, et ce fut la Révocation de l'Edit de Nantes, avec toutes ses désastreuses conséquences, extérieures et intérieures, bien souvent rappelées, notamment l'exode de populations particulièrement actives qui, à l'étranger, allaient, par leur seule présence, faire une fâcheuse propagande à Louis XIV. Quel fut son principal motif d'agir? La thèse de M. Jean Orcibal est qu'il s'agit essentiellement d'un acte politique, souhaité depuis 1661, l'unité religieuse étant, aux yeux du Roi, non seulement une condition *sine qua non* de l'unité nationale, mais une des formes mêmes de cette unité. Cela paraît certain, car, même en 1685, les sentiments religieux du roi n'étaient pas assez fervents pour le pousser seuls dans cette action en faveur d'une religion qu'il connaissait assez mal.

Le problème s'est posé de la responsabilité personnelle du P. de la Chaise et de Mme de Maintenon. Bien entendu, la Palatine rend la « vieille sorcière » responsable de tout; Saint-Simon ajoute : « *On* le toucha de la douceur de faire aux dépens d'autrui une pénitence facile qu'on lui persuada sûre pour l'autre monde. » M. Jean Orcibal écarte cette hypothèse, faute de sources originales. Je reconnais bien volontiers que certaines lettres de Mme de Maintenon, invoquées à l'appui de cette thèse, sont des faux imaginés par La Baumelle. M. Marcel Langlois nous a enfin donné une édition critique de la correspondance authentique de la marquise. Mais je crois qu'il faut être prudent en cette affaire; une influence exercée dans l'intimité, de bouche à oreille, ne laisse pas de trace dans les documents historiques, et d'ailleurs les papiers de Mme de Maintenon ont été prudemment expurgés. Aujourd'hui encore, ceux qui approchent des sphères dirigeantes savent qu'y rôdent un certain nombre d'éminences grises, dont

le pouvoir est très réel sur les puissants du jour et qui ne rédigent pas de rapports. Je dirais plus volontiers que, dans cette affaire, comme dans bien d'autres, il faut nous résigner à ignorer la portée réelle de l'action et de l'influence de Mme de Maintenon.

Ce qui semble bien certain, c'est qu'elle fut toujours opposée aux mesures de violence. Un mémorialiste, entre dix autres, écrit à ce sujet : « Elle savait mieux que personne par sa propre expérience que les voies de rigueur et de violence n'étaient pas propres à gagner les cœurs. »

Avec la Révocation, le mal était fait. Des esprits courageux, comme Vauban, le dénoncèrent et demandèrent le retour à l'Edit de Nantes. Le sang des martyrs est toujours le plus puissant ciment des religions persécutées. Le clergé lui-même, partisan dans sa grande majorité de la manière douce, des missions et de la persuasion, s'inquiéta de tant de conversions forcées qui aboutissaient à des communions sacrilèges. M. Jean Orcibal montre aussi que la persécution — Louis XIV eut le grand tort de confier l'exécution de l'arrêt de Fontainebleau aux intendants et non aux évêques — fut un élément important de la diffusion du libertinage de pensée qui allait ouvrir l'ère des lumières.

Dans ce livre d'une richesse et d'une densité peu communes, M. Jean Orcibal a encore eu le mérite de replacer l'action de Louis XIV dans le cadre de la politique européenne; il était alors brouillé avec Innocent XI à propos de l'affaire de la régale et il essaya, vainement d'ailleurs, d'obtenir des concessions de Rome, en se faisant le champion du catholicisme.

Louis XIV, adoptant la manière brutale, rendit impossible tout accommodement entre les deux religions, à une époque précisément où les conditions de l'union étaient pourtant exceptionnellement favorables; le mouvement irénique était européen; les Habsbourg y travaillaient de leur côté; le gallicanisme français était prêt aux concessions. L'occasion manquée ne se retrouva jamais. Sans doute, après Bossuet et Leibniz, beaucoup de bons esprits des deux confessions y travaillèrent et y travaillent encore. Si leurs efforts ne furent jamais couronnés de succès, n'est-ce pas parce qu'au delà des problèmes de liturgie, de discipline religieuse, de doctrine et même de dogme, protestants et catholiques sont surtout séparés par des conceptions fondamentales de la religion et de la vie religieuse, par des philosophies générales, des formes d'esprit irréductibles?

Georges Mongrédien.

Monsieur, frère du Roi, par *Philippe Erlanger,* 1 vol. in-16, 256 p., 575 fr. (Hachette). — Ce livre est d'abord une biographie de Philippe d'Orléans et, sur ce point, l'auteur n'a point apporté de documents nouveaux; la moisson avait été faite par Guy de La Batut. Mais il est aussi, et surtout, une tentative d'explication du triste destin de Monsieur. Voici la thèse : avant d'être tenu à l'écart des charges et des commandements militaires par Louis XIV — il a déclaré lui-même cette méthode « avantageuse » à l'égard de ses proches dans ses *Mémoires* — en raison des fâcheux souvenirs laissés par Gaston d'Orléans, Philippe aurait été volontairement perverti, dès sa plus tendre enfance, par Mazarin et Anne d'Autriche. D'où ces vices scandaleux acquis dès le jeune âge en compagnie de l'équivoque abbé de Choisy et de Philippe Mancini, neveu du Cardinal. Même si l'on juge que M. Philippe Erlanger a quelque peu systématisé son explication psychologique, sa démonstration n'en reste pas moins pertinente. Il est sûr que Philippe d'Orléans a été une victime de la raison d'Etat. Reste contre lui qu'il n'a jamais eu la force morale de réagir contre de déplorables habitudes. Il a continué de s'enliser dans ce marais où l'on a conduit ses premiers pas. Ajoutons que cet ouvrage contient une excellente étude d'ensemble, d'un réalisme nécessaire, sur les cours du Palais Royal et de Versailles. — G. M.

Tourville et son temps, par *La Varende,* 1 vol. in-8°, 255 p., 575 fr. (Flammarion). — L'auteur est compatriote et quelque peu descendant de son héros. Cela explique son enthousiasme, d'ailleurs justifié par la carrière du grand marin, qui s'achève au désastre de La Hougue, dont il n'est pas responsable, n'ayant fait qu'appliquer des ordres formels qu'il n'approuvait pas. M. de La Varende le lave aussi d'une vieille accusation de rapports secrets contre ses compagnons de combat. Tous les amateurs d'histoire de la marine liront avec profit et plaisir ce livre chaleureux, passionné même, et d'une solide documentation. — G. M.

Le pape et le prince, par *Marcel Brion,* 1 vol. in-16 de 318 p., 600 fr. (Hachette). — Excellent historien de la renaissance italienne à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages justement remarqués, M. Marcel Brion s'attaque, après Funck-Brentano, Gonzague Truc et Fred Berence, à la légende tenace des Borgia, calomniés par les clans rivaux qui ont jalousement recueilli et répandu les ragots de chambrière qui couraient à Rome sur cette famille espagnole détestée. Les crimes qui restent établis, et que M. Marcel Brion reconnaît, suffisent à charger leur mémoire. L'excuse des Borgia est dans leur époque dont ils partagèrent simplement les mœurs, les habitudes de sensualité et de cruauté. Leur historien s'est efforcé de les bien replacer dans leur temps et dans leur milieu; son évocation de l'époque est saisissante et valable. Le livre se recommande aussi par les qualités de l'écrivain et par une bonne bibliographie du sujet. — G. M.

La vie privée de Lucrèce Borgia, par *Bernard Nabonne,* 1 vol. in-16, 256 p., 500 fr. (Hachette). — Cet ouvrage posthume du regretté Bernard Nabonne complètera heureusement celui de M. Marcel Brion, surtout consacré à Alexandre VI et à César. B. Nabonne repousse, lui aussi, la traditionnelle accusation d'inceste et nous présente son héroïne comme la première victime des ambitions et des machinations politiques de son frère. — G. M.

La vie privée de Marie Stuart, par *Janine Bouissounouse,* 1 vol. in-16, 256 p., 500 fr. (Hachette). — Sans prendre parti sur l'éternelle question de la culpabilité de la reine d'Ecosse, fondée sur les documents aujourd'hui disparus de la fameuse cassette et qui resteront à tout jamais suspects, Mme Janine Bouissounouse, qui ne prétend pas apporter de documents nouveaux sur Marie Stuart, a limité son ambition à une étude psychologique. Elle a mis à la fois beaucoup de finesse et de force persuasive dans l'étude des sentiments et des passions de son héroïne. Au meilleur sens du terme, un excellent livre de femme. — G. M.

La princesse Mathilde, par *Marguerite Castillon du Perron,* 1 vol. in-8° de 311 p. (Amiot-Dumont). — On a plaisir à saluer ce jeune confrère, qui débute par un livre remarquable. Mme Castillon du Perron a eu la chance de pouvoir prendre connaissance des mémoires et correspondances inexplorés de la princesse Mathilde. Elle y a glané maints inédits de grands personnages du second empire et de la IIIe république. Sans doute n'y avait-il pas de révélations sensa-

tionnelles à attendre d'une telle documentation; mais, s'ajoutant aux confidences de Ferdinand Bac, aux recherches de J. Kühn et d'A. Augustin-Thierry, elle permettait à Mme Castillon du Perron de compléter ses devanciers. Elle l'a fait avec beaucoup de bonne grâce et nous donne le meilleur portrait de la princesse, la meilleure biographie de cette femme ardente et passionnée que nous possédions. Son fameux salon y est restitué d'une manière très vivante. — G. M.

Les Cahiers du général Brun (1773-1845), publiés et présentés par *Louis de Saint-Pierre*, 1 vol. in-8°, VII-302 p., 720 fr. (Plon). — On n'aura jamais trop de témoignages contemporains sur l'épopée impériale. En attendant ceux du maréchal Soult, qu'il nous promet, M. Louis de Saint-Pierre nous offre ceux du général Brun, qui fut son aide de camp et resta toujours son ami dévoué. Ils débordent d'ailleurs largement l'époque de l'empire et accompagnent Soult jusqu'en 1830. L'essentiel de leur intérêt est dans l'histoire de la campagne d'Espagne et de Portugal, où Soult, souvent en opposition avec Joseph, joua un rôle de premier plan. Quelques coupures et résumés de l'éditeur allègent ces cahiers sans nous priver d'aucun fait essentiel. — G. M.

La vie privée de Marie-Louise, par *Raymonde Bessard*, 1 vol. in-16, 256 p. (Hachette). — Rien de nouveau dans cette biographie, mais une adroite et sans doute exacte tentative d'explication de l'attitude de Marie-Louise : née autrichienne, elle est restée l'Autrichienne. L'aventure napoléonienne n'occupa que quatre ans de sa vie : un simple intermède politique. Elle s'est retrouvée après ce qu'elle était avant. Attitude sans grandeur d'une femme inférieure à son destin; mais laquelle lui eût été égale? Joséphine, peut-être. — G. M.

La vie quotidienne sous Louis XV, par *Charles Kunstler*, 1 vol. in-8° de 348 p., 600 fr. (Hachette). — Cette collection a maintenant fait ses preuves. Le nouveau livre de M. Ch. Kunstler — qui avait précédemment traité l'époque Louis XVI — nous apporte une vue d'ensemble, très agréablement présentée, de la vie à Versailles, à Paris et à la campagne. De petits récits exemplaires détendent le lecteur qu'auraient pu fatiguer quelques colonnes de chiffres, cependant indispensables. A signaler d'utiles synthèses sur la magistrature, l'armée et la justice criminelle. — G. M.

Joseph II, par *François Fetjo*, 1 vol. in-8° de II-356 p., 800 fr. (Plon). — L'auteur, d'origine hongroise, a utilisé des documents inédits conservés à Vienne pour retracer l'histoire d'une grande ambition déçue : tel apparaît le règne du frère de Marie-Antoinette qui, après s'être longuement heurté à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, a voulu établir un régime libéral, mais fortement centralisé. Clergé et noblesse se rebellèrent contre cette conception révolutionnaire qui n'eût pu trouver d'appui qu'auprès d'une bourgeoisie éclairée qui faisait défaut, d'où l'échec de l'entreprise. — G. M.

Histoire du mouvement ouvrier, par *Edouard Dolléans*, t. III, 1 vol. in-8° de 421 p. (Armand Colin). — Après quinze ans d'interruption, voici que s'achève un ouvrage considérable et qui n'a pas de devancier valable. Ce tome III embrasse la période de 1921 à nos jours; le mouvement ouvrier y est étudié sous les formes les plus diverses qu'il a prises dans les différents pays d'Europe et en Amérique; c'est vraiment l'histoire d'un être vivant, multiforme, qui réagit différemment, selon les lieux, aux grandes crises sociales et politiques. Disciple de Lucien Febvre et de Marc Bloch, M. Edouard Dolléans est un historien social parce qu'il a le sens du social. On complétera son excellent travail par la chronologie des *Mouvements ouvrier et socialiste* (1750-1918) qu'en collaboration avec M. Michel Crozier il vient de publier aux Editions ouvrières. — G. M.

L'étrange histoire des Convulsionnaires de Saint-Médard, par *Albert Mousset*, 1 vol. in-8° de 217 p. (Les Editions de Minuit). — L'histoire du diacre Paris, des convulsionnaires et des miraculés de Saint-Médard a donné lieu à près de trois cents ouvrages, pamphlets, factums, de tendances diverses et parfois opposées. Négligeant ce fatras suspect, M. Albert Mousset est allé aux sources d'archives, constituées essentiellement par le dossier des convulsionnaires, riche en rapports de police, et par le procès qui leur fut fait au Parlement de Paris. Il a pu ainsi, grâce aux témoignages authentiques et contemporains, reconstituer l'his-

toire extravagante — d'autant plus qu'elle se place au siècle des lumières — de cette crise d'hystérie collective, mêlée de supercheries, d'actes de sadisme, de cruauté, d'érotisme, qui a duré plus de trente ans après la mort du diacre Paris et que le jansénisme a essayé d'annexer à son profit. On est en présence d'une véritable société secrète qui essaima en province et connut des prolongements, bien au delà de la Révolution. L'ouvrage est donc très neuf, très suggestif; on y trouve décrites les scènes quotidiennes de convulsions. Le plus difficile à établir reste la personnalité de ceux qui tiraient les ficelles dans la coulisse et entretenaient cette triste comédie. — G. M.

La défaite de Bismarck, par *Jacques Bardoux*, de l'Institut, 1 vol. in-8°, 358 p. (Hachette). — C'est ici le troisième et dernier volume de la série des *Origines de la guerre de Trente ans*, c'est-à-dire des guerres de 1914 et de 1939. M. Jacques Bardoux a centré son histoire diplomatique et politique des trente années précédentes (1863-1893) sur le personnage de Bismarck qui tient le premier rôle, incontestablement, sur la scène européenne. L'ouvrage retrace, en un triptyque, la montée prussienne (1863-1875), la domination de l'Europe (1875-1882), enfin la défaite de Bismarck (1882-1893) par l'expansion coloniale française et l'alliance russe. L'ensemble constitue une étude d'histoire diplomatique européenne de première main, établie d'après les documents d'archives que l'auteur cite abondamment, ce qui vaut mieux que de les interpréter. — G. M.

Histoire de la Révolution russe. I. L'effondrement de la Monarchie, par *Gérard Walter* (Gallimard, 1953, 388 p., 790 fr.). — Ce familier de l'histoire de la Révolution française estime qu'à plus de trente ans de distance des événements et après la publication d'innombrables témoignages, il est possible de commencer « l'étude scientifique de la révolution russe ». Celle-ci est, selon lui, « une et indivisible » : il n'y a pas une « révolution de février » et une « révolution d'octobre », mais une seule « qui a duré trois ans ». C'est l'histoire méthodique de ces trois années qu'il se propose de présenter en trois volumes. Abondamment documenté et accompagné d'une copieuse bibliographie (40 pages), ce premier volume, consacré aux événements de février-mars 1917, prouve que si objectivité n'est pas synonyme de neutralité, l'historien peut prendre parti et, comme celui-ci, affirmer sa sympathie pour la Révolution sans, pour cela, altérer la vérité. — G. L.

Entre Hitler et Staline, par *Peter Kleist*, trad. par H. Jouan (Plon, 1953, in-8°, IX-[illegible] p., 690 fr.). — Ce témoignage d'un diplomate allemand, spécialiste des questions slaves, qui fut mêlé directement aux événements du front oriental, ne sera sans doute pas une révélation, à proprement parler, pour les historiens. Mais il apporte au grand public français des précisions et des documents très intéressants sur le pacte russo-allemand d'août 1940, sur les initiatives prises par Staline en vue de ce pacte, sur les erreurs commises par les Allemands dans l'administration des pays qu'ils occupaient, sur l'aide qu'avec plus d'adresse ils auraient pu y trouver, sur le mouvement russe de libération, resté inutilisé, que dirigea en Allemagne le général Vlassow, et surtout sur certaines tentatives, plus ou moins sincères, de paix séparée avec l'Allemagne, esquissées par les Russes en 1943. — G. L.

Le Lapin blanc, par *Bruce Marshall*, trad. par P. Frederic, préf. de Mme Brossolette (Gallimard, 1953, in-12, 359 p., 550 fr.). — Ce nom singulier était celui par lequel la B. B. C. désignait, dans ses phrases sibyllines, le colonel anglais Yeo-Thomas, dit Shelley, parachuté en France. Celui-ci fut l'un des premiers agents secrets britanniques à assurer la liaison avec la Résistance française, à qui il rendit les plus précieux services. Compagnon et ami de P. Brossolette, il fut arrêté en 1944, interné à Fresnes, torturé, déporté à Buchenwald, d'où il s'évada en avril 45. Le récit de ses liaisons apporte des renseignements d'importance capitale pour l'histoire de la Résistance et recoupe utilement les ouvrages de Passy. Celui de sa captivité et de ses évasions est un des plus dramatiques qu'on puisse lire. — G. L.

La révolte d'Israël, par *Menachem Begin* (Plon, 1953, in-8, V-305 p., 540 fr.). — Récit de la lutte clandestine, audacieuse et farouche, que, de 1942 à 1948, l'Irgoun mena contre les Anglais pour l'indépendance d'Israël. A force d'obstination et d'héroïsme, il finit par triompher de la puissance britannique, quoique contrecarré par les

autres organisations israélites, dont il eût pu espérer collaboration et soutien. Riche en épisodes dramatiques, l'histoire en est contée, avec une légitime fierté, par celui qui en fut l'un des inspirateurs et le chef. — G. L.

Bernard de Clairvaux, par la Commission d'histoire de Cîteaux. Préface de *Thomas Merton*. 1 vol. gr. in-8° de 784 p., sous jaquette, 3 cartes, 14 h.-t., 2 vues cavalières de Clairvaux. 3.000 fr. (Editions Alsatia). **Saint Bernard,** par *Joseph Calmette* et *Henri David*. 369 p., 600 fr. (Arthème Fayard). **Saint Bernard homme d'Eglise,** par différents collaborateurs. 260 p., pl. h. t. (Desclée de Brouwer, « Témoignages », Cahiers de la Pierre qui Vire). **Saint Bernard. Prière et Union à Dieu.** Textes choisis et présentés par *Jean Châtillon*. 286 p. (Editions de l'Orante, Collection « Orans Christianus »). **Saint Bernard pêcheur de Dieu,** par le *R. P. Anselme Dimier*. 189 p. (Letouzey et Ané). **Dante et Saint Bernard,** par *Alexandre Masseron*. 288 p., 570 fr. (Albin Michel). — La Commission d'histoire de Cîteaux nous présente une monumentale mise au point, d'une part sur les premières années de saint Bernard, d'autre part sur son rôle dans la société religieuse (14 chapitres sur 24), civile (2 chapitres) et sur son activité littéraire et artistique. Les chapitres sur le monachisme contemporain de l'ordre de Cîteaux sont particulièrement poussés et montrent à la fois l'insertion des Cisterciens dans leur époque (par exemple dans le mouvement érémitique) et le renouveau qu'ils suscitèrent, grâce surtout au prestige personnel de l'abbé de Clairvaux. Sur la société civile, Bernard, imbu des idées de Grégoire VII, n'agit pas en « politique » — comme le montre le chapitre posthume dû à A. Fliche — mais en réformateur moral. Pour la vie interne de l'ordre, ce qui concerne l'exemption vis-à-vis du pouvoir diocésain intéressera le spécialiste. Le non-spécialiste goûtera surtout le chapitre sur « L'écrivain, l'humaniste », par I. Vallery-Radot, qui procure un contact direct avec tant de pages d'un lyrisme passionné sorties de la plume de l'abbé de Clairvaux; et aussi le chapitre sur l'art qui renouvelle la comparaison, classique, entre la conception cistercienne et la conception clunisienne de la « louange divine ». Signalons les précieuses tables qui closent le volume : une table chronologique et sept tables méthodiques. La première donne la concordance entre les événements de la vie de Bernard et les principaux faits politiques, sociaux, littéraires et artistiques de la première moitié du XII^e^ siècle.

Le *Saint Bernard* de J. Calmette est la dernière œuvre de l'éminent médiéviste maintenant disparu, et vient à son heure, car il n'existait plus de biographie d'ensemble du saint depuis celle d'E. Vacandard (dernière éd., 1902). Clair exposé de l'activité de l'infatigable abbé de Clairvaux, avec l'accent mis sur son caractère bouillonnant et son intransigeance de moraliste. L'œuvre oratoire et épistolaire est évoquée en des chapitres abondants. Peut-être le mystique est-il moins en relief. Mais était-il possible, comme se le proposaient les auteurs, de faire revivre saint Bernard « par le dedans »?

Saint Bernard homme d'Eglise est par contre centré sur la personnalité mystique. Il est dû à des moines et à deux universitaires : E. Gilson et R. Mousnier. « Dernier des Pères de l'Eglise », a dit de lui Bossuet, réalisateur d'une synthèse catholique mais non encore systématisée, quand saint Bernard vient à prendre part aux affaires du siècle, c'est à son corps défendant (cf. art. de J. Leclercq et E. Pognon). Le R. P. Bouyer donne une excellente conclusion sur « le message spirituel de Cîteaux ».

En un volume élégamment présenté, les textes de saint Bernard groupés sous le titre *Prière et Union à Dieu* viennent à leur heure pour rendre accessible au grand public un de nos grands génies littéraires et religieux. Traduction fidèle et savoureuse.

Trappiste et spécialiste de saint Bernard, le R. P. Dimier a voulu faire connaître le saint dans son activité de recruteur de moines et de directeur de consciences. Il a utilisé les lettres de Bernard et les trois biographies du saint dues à des contemporains.

Dantologue connu, M. Masseron a le dessein d'initier ici le public français à la connaissance tant de la *Divine Comédie* que des œuvres de saint Bernard. L'abbé de Clairvaux figure en effet dans « le Paradis » comme l'introducteur de Dante aux plus hautes sphères de l'Empyrée. La doctrine mariale et mystique de Bernard était bien connue du Florentin et les copieuses comparaisons de textes sont instructives et présentées avec agrément. — M. MAHN-LOT.

Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours, fondée par

A. Fliche et V. Martin et dirigée par J.-B. Duroselle et E. Jarry. T. IX (2e partie). **Du premier concile du Latran à l'avènement d'Innocent III (1123-1190)**, par *Raymonde Foreville*, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, et *Jean Rousset de Pina*, conservateur de la Bibliothèque de Tunis. 1 vol. gr. in-8° de 388 p., 1.050 fr. (Bloud et Gay). — Le présent volume débute à la mort de saint Bernard (alors que la première partie du tome IX, parue il y a quelques années, allait de 1123 à 1153). Ce grand apôtre de la Chrétienté avait fait une œuvre considérable pour le relèvement tant interne qu'externe de l'Eglise, et c'est sans doute à son rayonnement posthume que la Papauté devra de résister aux terribles crises de cette deuxième partie du XIIe siècle : schismes successifs, lutte endémique contre le Saint Empire germanique, affaire de Thomas Becket. Il faut aussi faire honneur de cette vitalité à la personnalité remarquable d'Alexandre III et au long pontificat de ce juriste accompli, homme aussi énergique que diplomate, qui trouva dans la monarchie française (en grande partie grâce aux Cisterciens) l'appui qui faisait contrepoids aux ambitions de Frédéric Barberousse. Tout cela est conté par le menu par J. Rousset de Pina, avec toutes les références désirables (comme il se doit dans cette collection qui fait autorité pour les érudits). Les parties traitées par Raymonde Foreville : « Eglise d'Angleterre » (on sait que l'auteur est spécialiste d'Henry II), et « Vie interne de l'Eglise », sont du même ton et de la même venue. On trouvera dans ce livre les tableaux les plus au point et les plus accessibles par la clarté de l'exposé sur les Ordres monastiques, la société laïque, les courants hérétiques, la vie chrétienne. C'est dire la portée de ce volume et son intérêt pour tout homme cultivé. — M. MAHN-LOT.

Le Protestantisme français, par *Emile G. Léonard*, 1 vol. in-8° de 316 p. (Presses universitaires). — Par l'auteur d'une *Histoire du protestantisme*, voici le bilan religieux, social et politique du Protestantisme français, étude se référant constamment au passé, au phénomène d'« embourgeoisement » constaté après la Révocation de l'Edit de Nantes; livre abondant en statistiques et en cartes, fournissant ainsi un dosage numérique, social et topographique du phénomène protestant.

Vue de l'intérieur, l'histoire de cette minorité et de cette élite que représente l'héritage de Calvin est illustrée de faits pittoresques, d'anecdotes piquantes (en particulier les histoires sur le « patois de Canaan »). Très copieuse bibliographie commentée. — M. MAHN-LOT.

Histoire de la Société française, publiée sous la direction de *Louis Halphen* et de *Roger Doucet;* 24 × 36 cm., 300 p., 500 ill. hélio in-texte et 32 hors-texte dont 16 en couleurs, relié : 6.900 fr. (Nathan). — Non plus des traités, des batailles, des ministères; mais l'attelage du cheval, les moulins à eau et à vent, la poudre, les métaux précieux, les techniques, la machine à vapeur... Mais « l'application des découvertes s'est toujours faite progressivement; il faut tenir compte pour cela des difficultés de renouvellement de la technique, de l'organisation économique, des routines et des intérêts qui se sont opposés à sa diffusion... Ainsi, lorsque nous observons de près les hommes des temps modernes et nos contemporains eux-mêmes, sommes-nous surpris de découvrir en eux des manières d'être, des pratiques, un fonds de sentiments et d'idées qui leur viennent d'un passé lointain... » (R. Doucet). Le système des actions et des réactions par lequel, non sans heurts ni à-coups, s'est ainsi formée la société française, ruraux, artisans et ouvriers, bourgeois, privilégiés, tel est le sujet de cette large synthèse, traitée avec maîtrise.

Louis Halphen avait eu juste le temps d'en tracer les grandes lignes avant de mourir; M. Roger Doucet a repris son œuvre. Quatre parties, de proportions inégales : le Moyen Age, des origines au XVe siècle (par M. J. Deniau); la Renaissance et les temps modernes, de la fin de la guerre de Cent Ans à la Révolution (par M. R. Doucet); la Révolution et l'Empire (par M. J. Godechot); l'époque contemporaine (par M. M. Baumont).

Cet ouvrage, si riche d'idées, de réalité et de vie, est également riche d'une illustration non banale, qui complète admirablement le texte. — S.

Madame de Montespan et l'Affaire des Poisons, par *Georges Mongrédien;* 13 × 20 cm., 224 p., 500 fr. (Hachette). — Comme il a fait naguère pour le dossier du Masque de Fer, Georges Mongrédien rouvre le dossier de l'Affaire des Poisons. Il l'analyse et le discute. Il publie des documents demeurés inédits

jusqu'ici. Il s'abstient de romancer le moins du monde, et se garde de prendre parti : il mène une étude parfaitement critique, une enquête parfaitement objective. Quelles lueurs sur les dessous de l'époque du Roi-Soleil ! Quel grouillement de monstres ! Quels aspects livides d'une cour si brillante ! La conclusion, qui paraît indiscutable, de ce livre passionnant, c'est qu'aucune preuve n'a été trouvée (ou retenue et conservée) contre Mme de Montespan, mais qu'il subsiste contre elle des présomptions fort inquiétantes. — S.

Veni, Vidi, Vichy... et la suite, par *R. Brugère,* Ambassadeur de France (Deux Rives, 1953, in-16, 206 p., 550 fr.). — Ministre de France à Belgrade en 1939, démissionnaire le 17 juin 1940 dès la nouvelle des projets d'armistice, interné à Evaux de 1942 à 1944, M. R. Brugère nous offre dans ces souvenirs un curieux mélange de témoignages précieux, qui n'épargnent personne, et d'hypothèses ou de jugements plus discutables. Ceux-ci ne nuiront-ils pas à la confiance qu'on eût volontiers accordée aux premiers ?... — G. L.

Cinq Japonais et leur Japon, par *Frank Gibney,* trad. par J. Cathelin (Corrêa, 1953, in-16, 313 p.). — Ces cinq, dont quatre imaginés par l'auteur, sont l'empereur Hirohito, un ex-amiral devenu ingénieur, un journaliste, un paysan, un ouvrier, différents entre eux, différents aussi des formules contradictoires par lesquelles nous définissons généralement les Japonais, et non moins différents, bien entendu, des Occidentaux, mais tous les cinq liés par le double engrenage de la communauté et de la tradition. C'est par leur truchement que l'auteur, jeune journaliste américain de grand talent, étudie l'histoire ancienne et récente du Japon et analyse les réactions de ce pays devant la guerre, l'occupation américaine et les essais de démocratisation tentés par Mac Arthur. L'ouvrage, tout à fait remarquable, répond à la plupart des questions que nous nous posons sur ce grand peuple en quête de son destin. — G. L.

La conspiration de Shanghaï, par le major général *Willoughby,* trad. par J. et M. de Saint-Paulien (Plon, 1953, in-12, XIII-303 p., avec 7 illustr., 600 fr.). — Ce livre paraît être un épisode du « maccarthysme ». En exposant, avec une extrême abondance de détails, d'importance et de valeur assez inégales, l'activité d'un réseau d'espionnage soviétique en Extrême-Orient et en contant l'histoire du chef allemand de ce réseau, il s'agit, pour l'ancien chef des Services de Renseignements de Mac Arthur, de montrer la puissance des Services secrets de Moscou, l'habileté avec laquelle ils réussissent à capter la confiance et la nécessité d'une méfiance sans cesse en éveil à leur égard. — G. L.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

L'ESPRIT DE NOS LOIS. — Le cent cinquantenaire de la promulgation du Code Civil rédigé et achevé en grande partie en 1803, auquel collabora grandement la classe des Sciences morales et politiques de l'Institut, a donné à M. Georges Ripert l'occasion de louer les grands mérites d'une œuvre française si abondamment imitée à l'étranger et « qui oppose encore sa dureté de marbre au réseau grinçant du législateur moderne ».

Devenu consul, Bonaparte présida cinquante séances du Conseil d'Etat où se discutait le projet établi par quatre jurisconsultes expérimentés, magistrats et avocats de l'ancien régime. C'est lui qui les avait choisis, leur confiant la tâche de donner à la société nouvelle un droit fondé sur la tradition romaine et les anciennes

coutumes françaises. Il intervenait fréquemment, ignorant tout, mais comprenant tout, car, disait-il, « la Politique n'est que le bon sens appliqué aux grandes choses ».

C'est justement ce retour au droit traditionnel de la France qui irritait les anciens Conventionnels devenus Tribuns, dont 65 contre 15 rejetèrent le titre Ier du Code Civil. Les consuls ne voulant pas consentir à la mutilation de l'œuvre retirèrent le projet qui ne fut accepté que par un Tribunat épuré à la faveur d'un renouvellement.

M. Georges Ripert, à propos de ce cent cinquantenaire, a entendu faire œuvre de juriste plus encore que d'historien, en se livrant à une étude comparative de la législation originelle et de l'actuelle, montrant dans l'évolution subie le cheminement de l'idéologie de 1803, par l'intermédiaire de Fourier, de Saint-Simon, de Louis Blanc, de Lamennais, jusqu'au marxisme qui a transformé en doctrine scientifique les rêveries des penseurs, le temps paraissant venu pour certains de réaliser le rêve de l'égalité des hommes dans l'organisation rationnelle de la société.

C'est qu'en effet, a-t-il observé, les gouvernés sont devenus gouvernants, et les sujets des législateurs. Aucun pouvoir ne peut plus résister aux conceptions idéologiques qui ne sont plus, comme en 1803, la spécialité de quelques intellectuels de l'Institut, mais s'offrent à la discussion sur la place publique, sont propagées par les professions de foi électorales et se trouvent d'autant mieux acceptées qu'elles ont plus de simplicité apparente et un intérêt immédiat. Le progrès scientifique, qui devait libérer l'homme des antiques croyances et des modernes servitudes a bouleversé l'ordre matériel des choses. Mais la liberté qu'il devait apporter n'a eu pour résultat que le triomphe des plus puissants, la création d'un régime capitaliste oppressif. On a donc été amené à sacrifier la liberté, qui contribue à créer l'injustice, — et en tout cas la tolère — au bénéfice de la loi. Car, qu'importe la servitude des lois si elle est bienfaisante et si l'égalité est satisfaite par la soumission de tous!

Les juristes, a poursuivi M. Ripert, qui ont établi l'ordre civil sur la généralité et la permanence des lois, qui comptaient sur la morale traditionnelle pour en affermir la justice et en imposer le respect, regardent avec étonnement l'incessant défilé de lois nouvelles, réglementaires et changeantes, qui prétendent diriger la vie des hommes. Ces lois sont l'œuvre des techniciens, qui ont remplacé les juristes et prétendent régler scientifiquement la vie des hommes, ordonner leur activité, répartir les biens. Pour ce faire, ils demandent simplement à chacun d'abandonner toute

initiative, de ne réclamer aucune liberté, et de considérer comme coupable non ce qui est *immoral*, mais ce qui est *illicite*.

L'Etat prend l'homme sous sa protection avant même le jour de sa naissance, surveille sa croissance, lui procure médecins et remèdes, oriente son activité professionnelle, le nourrit s'il vient à chômer, détermine les dimensions de son logement, compte ses revenus, et donne à tous une pensée commune par la propagande.

Jules Romains, qui n'est pas suspect d'esprit réactionnaire, a fait dans Jean le Maufranc une satire de ces mesures, en montrant son héros interrogé par un agent administratif sur sa conduite d'honnête homme : « Dans tous les endroits du monde, une équipe est penchée, en train de préparer le bonheur de l'homme moderne, de le préparer anatomiquement pour le grand amphitéâtre de l'Etat... C'est l'atmosphère de la confession sauf deux détails : Dieu et le secret. »

Il n'est que juste de reconnaître que l'intervention du législateur a atténué les excès dus à une liberté que la morale ne limitait plus. Mais dans ce progrès social, il faut savoir reconnaître aussi une conception idéologique nuisible à l'ordre et au progrès lui-même. La proclamation des droits de l'homme de 1789 tendait à défendre l'individu contre la tyrannie du pouvoir politique. La nouvelle, qui est une déclaration internationale, accorde ces droits à tous, « sans distinction de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion, d'origine, de fortune, de naissance, ou de toute autre situation ». Cela paraît directement inspiré du *Manifeste des égaux* de Gracchus Babeuf.

Ces droits reconnus en faveur d'un homme théorique et nullement réel, sont les droits au travail et au repos, les droits de se syndiquer et de faire grève, les droits à un salaire équitable ainsi qu'aux loisirs et à une vie agréable, les droits à une éducation intellectuelle et à une participation à l'art et à la science.

Ils sont naturellement reconnus à ceux qui ne les possèdent pas contre ceux qui en jouissent déjà. Ce sont non pas simplement des droits *pour*, mais des droits *contre*. D'où, si l'ordre civil existant ne permet pas d'en réaliser la conquête, la tentation de détruire cet ordre pour assurer à tous l'*égalité* à quoi se ramène pour beaucoup la notion de *justice*. Et pourquoi repousser cette réalisation dans un avenir lointain en comptant sur un lent progrès des institutions? Le rêve n'est-il pas devenu une réalité dans certains pays où l'Etat supprime les revendications en établissant l'égalité absolue, où la règle morale consiste dans la simple soumission aux lois, où la faute majeure est la déviation du chemin tracé, où la pensée même est coupable de ne pas le reconnaître?

M. Ripert s'est demandé ce que pouvait être un ordre politique s'il n'est pas en même temps un ordre moral; une morale scientifique, si elle est entièrement fondée sur la science inhumaine; une justice sociale, si elle protège des intérêts de classe. Et il a estimé qu'il ne saurait y avoir de qualificatifs pour la morale et pour la justice.

A son avis, dans notre pays, malgré les bouleversements de l'économie, l'évolution des mœurs, la réclamation incessante des intérêts privés, le rêve insatisfait d'une société meilleure, l'ordre juridique demeure maintenu par la claire raison, le sens inné de la justice, la tradition chrétienne, la permanence de notre droit, au total, par notre civilisation. Mais dans l'ordre maintenu de notre droit, nos contemporains se livrent au jeu de détruire l'une après l'autre les notions sur lesquelles il repose. La vie tranquille permet le scepticisme sur la valeur des institutions et des règles. Ce jeu de démolition, les intellectuels de jadis, qu'on appelait les « philosophes », s'y sont déjà livrés il y a deux siècles. Pour qu'il soit possible, disait Paul Valéry, faut-il encore que l'ordre subsiste et fournisse aux critiques ce qu'il leur faut de sécurité, de loisir et de connaissance pour critiquer.

Robert Laulan.

GAZETTE

Rabelais à Montpellier; le lévrier de M. de Meurles. — *Le* 400e *anniversaire de la mort de Rabelais a été fêté à Montpellier, où s'acheva la formation intellectuelle de l'écrivain, par une Exposition organisée au Musée Fabre, du* 10 *octobre au* 7 *novembre* 1953, *avec le concours des Bibliothèques de la Faculté de Médecine et de la Ville. Les plus anciens portraits de Maitre François, de précieux autographes, un grand nombre d'éditions des œuvres rabelaisiennes, les principaux ouvrages qui les inspirèrent, y furent présentés avec des documents iconographiques relatifs aux professeurs contemporains, des vues de la ville où Rabelais devint Bachelier* (1530), *Licencié, Docteur* (1537) *et où son cours de* 1538 *fit date dans l'histoire de l'Humanisme. A l'occasion de l'Exposition, la recherche des sites et des ressources du Languedoc, évoqués dans* Gargantua *et* Pantagruel, *nous a conduit à une hypothèse concernant un court passage du chapitre* XLII *de* Gargantua : « *Comment le moyne donna courage à ses compaignons et comment il pendit à une arbre* » : *Frère Jean y déclare que si l'un de ses compagnons vient à fuir, il le harnachera de son froc qui guérit la couardise; et d'ajouter en colère :*

« *Avez point ouï parler du lévrier de M. de Meurles, qui ne valloit rien pour les champs? Il luy mist un froc au col. Par le corps Dieu, il n'eschappoit ny lièvre ny regnard devant luy, et que plus est, couvrit toutes les chiennes du pays, qui auparavant estoit esréné et de frigidis et maleficiatis.* »

Qui était M. de Meurles? Dans l'Edition critique (*t. II, p.* 350, *n.* 9), *Abel Lefranc indique :* « *Personnage inconnu, peut-être de Heurle. En* 1489, *Jean de Heurle était greffier des affaires communales de la ville de Bourges.* »

A maintenir la lecture courante, Meurles, ne s'agirait-il pas plutôt de Murles, hameau situé au milieu des garrigues et des bois à 11 *kilomètres au nord-ouest de Montpellier, au pied d'une colline où se dressent, parmi le chêne kermès, l'euphorbe et l'aspic, les ruines d'un château médiéval? La région, aujourd'hui bien isolée, ne manquait pas d'intérêt pour les Montpelliérains du* XVIe *siècle. Sur la paroisse de Saint-Jean-de-Murles, à proximité du bois de*

Valènes qui leur appartenait, ils jouissaient paisiblement d'un fief, possédé à titre collectif, et qui fut tenu noblement par leur commune de 1273 *à* 1789 : *c'était la baronnie de Caravètes à laquelle le regretté L. J. Thomas a consacré une curieuse monographie. Un lien économique plus étroit que de nos jours unissait la ville à ses environs immédiats. La garrigue, exploitée de mille façons, donnait du bois, de l'écorce, la laine, la viande des moutons et force gibier qui entrait pour bonne part dans la nourriture ordinaire. Aussi, les consuls de Montpellier faisaient-ils surveiller de très près la chasse sur des biens où le braconnage était d'aussi bon profit que le labourage et le pâturage. Murles appartenait à une famille de la plus vieille noblesse du pays, les Montlaur; la commune de Montpellier leur payait un cens pour Caravètes. Lors de son séjour, Rabelais a très bien pu entendre ses amis raconter gauloisement l'histoire du lévrier qui, grâce au subterfuge de son maître, le seigneur de Murles (en* 1495, *Jean de Montlaur), manifesta une ardeur singulière qu'il ne réserva pas à la seule poursuite des lièvres et des renards du bois de Valènes — histoire de quelque retentissement qui concernait un personnage en vue dont la chasse, du moins en sa résidence de Murles, constituait probablement la distraction majeure.*

JEAN CLAPARÈDE.

« L'Immoraliste » sur la scène à New-York. — *Une pièce tirée du roman d'André Gide par Ruth et Auguste Gœtz a été présentée à New-York au début de février. « Louis Jourdan a fait accepter l'*Immoraliste *à un pays essentiellement moral », note à ce sujet Pierre Sancerre, correspondant permanent à New-York du* Parisien (11 *février*).

« Les critiques américains, ajoute-t-il, ne sont ni tendres ni enthousiastes, mais ce sont cependant des critiques qui ont rappelé dix fois la troupe et follement acclamé Louis Jourdan et une jeune et prodigieuse artiste, Geraldine Page.

Magnifiquement jouée, *écrit Brok Atkinson dans le « New-York Times »*, par une troupe menée par Géraldine Page et Louis Jourdan, *l'Immoraliste* est une admirable pièce qui conserve l'essentiel de Gide et met en valeur le goût des Gœtz.

« Atkinson qui, à Brodway, fait la pluie et le beau temps, poursuit :

L'Immoraliste est une tragédie intellectuelle d'une distinction artistique considérable. Comme Gide, qui a passé sa vie à lutter avec son âme, la pièce doit être acceptée et respectée.

« Sur l'admirable création de Louis Jourdan, Atkinson écrit :

L'interprétation de Louis Jourdan donne à la pièce sa stature et sa sincérité.

« *Walter Kerr, dans « New-York Herald Tribune », apprécie le jeu des acteurs, les merveilleux décors, mais reproche à la pièce son manque d'émotion qu'il explique ainsi :*

La réserve nécessaire, qui est une des distinctions de la pièce, diminue son intensité et supprime toute participation. *Kerr note aussi la puissance de persuasion de Louis Jourdan et salue la montée au firmament de Geraldine Page qui, dans le rôle difficile de Marceline, a fait une étonnante création, simple, poignante et véridique.*

« *Milton Schubert, propriétaire du théâtre Royal, où se donne* l'Immoraliste, *me disait après la représentation :*

— Ce sera un grand succès si les spectatrices l'acceptent, si elles parviennent à se mettre à la place de Marceline et y trouvent des satisfactions.

« *C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les adaptateurs ont quelque peu modifié le roman. Marceline, enceinte, accepte de reprendre avec Michel la vie commune dans l'espoir que l'enfant sera un être normal. Les spectatrices peuvent voir, dans la décision de Marceline, la victoire de la femme.* »

Noces d'argent à Lausanne. — *La Faculté des Lettres de Lausanne a fêté le 19 décembre 1953 la vingt-cinquième année de l'enseignement qu'y exercent M. André Bonnard, professeur de grec, et M. René Bray, professeur de littérature française.*

La publication de Molière homme de théâtre *est pour le* Mercure *l'occasion d'emprunter à la* Gazette de Lausanne *du 21 décembre quelques lignes de l'allocution adressée alors à René Bray par M. Georges Anex :*

« *L'homme qui dans ce pays préside depuis vingt-cinq ans aux « études littéraires françaises, n'a pas de légende; il a une répu- « tation; ce n'est pas un personnage, c'est un maître avec tout ce « que cela comporte de sévérité et de rigoureuse exigence pour les « autres et pour soi-même. Avec tout ce que cela comporte d'ouver- « ture, d'accueil, de générosité.* »

Tout l'enseignement de René Bray, poursuit M. Georges Anex, vise à rappeler que la littérature française est une grande aventure de l'esprit et que la beauté est une conquête.

« *Vous n'aimez pas que vos étudiants aient seulement des dons, « vous aimez encore qu'ils aient du tempérament; mais il ne suffit « pas qu'ils aient peut-être de l'énergie, vous demandez qu'ils aient « aussi de l'appétit. Vous ne voulez pas enfin qu'ils aient simple- « ment des désirs, vous voulez encore qu'ils aient une foi, une « vocation.*

« *Les vertus d'un grand enseignement, conclut M. Anex, ne ces- « sent pas avec l'obtention d'un titre universitaire. Elles agissent*

« comme des ferments tout le long de la vie. Elles nous sont vrai-« ment contemporaines, comme vous êtes, non pas seulement le « maître de notre jeunesse, mais notre contemporain, un homme « que nous rencontrons hors des auditoires et des séminaires, dans « tous les lieux où se poursuivent sous les formes les plus modernes, « les plus agressives et les plus imprudentes, cette belle aventure « de l'art et cette longue quête de l'esprit auxquelles vous avez su « nous mêler au temps heureux de nos études et pour lesquelles « vous nous avez véritablement armés. »

« Exégèse des lieux communs. » — *Les éditions du Mercure de France viennent de réimprimer* Exégèse des lieux communs *de Léon Bloy, en groupant en un seul volume la première et la seconde séries de ce titre, qu'il n'y avait plus de raison de laisser séparées. L'une et l'autre séries, épuisées depuis plus de dix ans, étaient devenues introuvables, même chez les bouquinistes.*

Exégèse des lieux communs *parut en* 1902 (*on en trouve l'annonce dans le numéro du* 14 *juin* 1902 *de la* Bibliographie de la France). *Bloy y fait quelques allusions dans la partie de son journal qu'il a intitulée* Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne (1900-1904). *« J'espère beaucoup de ce livre qui est indiscutablement ce que j'ai fait de plus original », écrit-il notamment à la date du* 8 *avril* 1902.

*C'est Rachilde qui rendit compte d'*Exégèse *dans le* Mercure. *« Evangile contre le bourgeois », dit-elle : cette formule,* évangile contre, *ne dépeint-elle pas fort bien l'étrangeté de ce catholicisme forcené qui fut celui de Léon Bloy? Mais il faut citer tout le passage, tel qu'il figure dans le numéro d'août* 1902 (*pp.* 474-475) *et — ne nous étonnons de rien — sous la rubrique « Romans », où il se rencontre avec les* Contes *de Samian,* Kim *de Kipling,* Le mariage de don Quichotte *de Toulet et vingt-six autres titres dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont laissé moins de traces :*

« Exégèse des lieux communs, *par Léon Bloy, d'où il appert que le bourgeois se relie, par des fils très visibles, aux plus redoutables prédictions de la Bible, de l'ancien et même du nouveau Testament. C'est, en somme, selon Bloy, la bête noire qui représente encore le mieux le diable... car le diable est* « poète à ses heures ». *Il rêve de faire le bien, pour se distraire, absolument comme Dieu le ferait par devoir. Je n'apprendrai rien à personne en disant que Léon Bloy est anarchiste. Dans ce livre, évangile contre le bourgeois, où l'on voit abominablement* trinquer *tour à tour le propriétaire, l'épicier, le banquier, l'usurier et les femmes* qui nourrissent, *tous les petits Ravachol de l'avenir pourront puiser de l'acide sulfurique et arroser la si belle plante vénéneuse de leur haine sociale! Il est même très singulier de constater, là dedans, que le fils de la Vierge Marie en entendrait probablement de dures*

s'il s'avisait de revenir pour causer avec le dernier des catholiques sérieux. C'était pourtant un bien bon anarchiste aussi, celui-là, mais Bloy n'a pas sa douceur de langue et il est beaucoup plus près de Ravachol que de Jésus. Maintenant, la vie quotidienne est une de ces bourgeoises revêches qui est bien faite pour vous apprendre la haine et l'indignation sous toutes ses formes. Bloy ne se doute pas, ou ne veut pas se douter, qu'au nombre des lieux communs en question il peut ranger les mots : religion, honneur, conviction, enthousiasme et talent. A force de fabriquer des lois pour interdire le libre exercice des âmes au profit du non moins libre exercice des corps, les bourgeois sont devenus des animaux parqués selon leurs instincts; alors je ne pense pas qu'ils soient capables, au fond, de demeurer les plus forts. Les tigres, les loups, ou même un petit singe, auront toujours facilement raison du troupeau, et l'intervention de la trompette d'or d'un jugement dernier comme celui du maître écrivain n'est peut-être pas nécessaire pour éveiller ces morts. Ne sommes-nous pas très heureux de leur sommeil, nous qui avons à goûter en paix le suprême vice de voir, par-dessus leurs têtes basses, le grand effroi qui va venir pour eux comme pour nous. Il est certain qu'ils nous auront tués avant... mais rien n'est éternel, pas même la mort, n'est-ce pas, mon pauvre Bloy, et vous savez, mieux que personne, que votre nom fleurira encore sur le fumier de leurs dépouilles, quand, depuis bien longtemps, on aura déjà oublié jusqu'au souvenir de leur puanteur. »

Léon Bloy eut très vite connaissance de l'article de Rachilde, puisqu'il en parle dès le 31 *juillet dans* Quatre ans de captivité :

*« Désolant article de Rachilde sur l'*Exégèse *qui paraît l'avoir complètement désorientée. Impossible de me figurer un individu, même bien disposé, achetant mon livre après la lecture de ces lignes mornes et décourageantes. »*

Un mois plus tard, le 1er *septembre, s'il faut en croire* Quatre ans de captivité, *Bloy répondait à Rachilde :*

*« Chère amie, j'espère que vous me trouverez un peu mufle d'avoir laissé votre article sans remerciement. Cela me mettrait à l'aise pour vous avouer que cet article m'a fait de la peine. J'avais tant compté sur vous! Songez donc! Il n'y a plus que vous aujourd'hui pour parler de ce que je fais et justement l'*Exégèse *paraît être le plus fermé, le plus inaccessible et le plus inexpugnable de mes ouvrages, décidément.*

« Que s'est-il donc passé? dites-le moi. Vous aviez si bien commencé ce malheureux article et vous me jetiez à la tête du public avec une si aimable impertinence! « Quel chef-d'œuvre déconcer- « tant que ce nouveau livre de Léon Bloy, disiez-vous dès la pre- « mière ligne, et quel beau rêve il a fait d'arracher la langue à « tous les bourgeois! » Ah! vous étiez bien partie et deux ou trois douzaines de maniaques, sur votre parole, allaient m'acheter.

« *Soudain vous déchirez votre papier, songeant que la richesse ne fait pas le bonheur, que je n'ai besoin de personne, qu'on n'est pas sur terre pour s'amuser, etc., enfin que « Rien n'est éternel ». Car vous l'avez écrit, celui-là, à la quatrième avant-dernière ligne de votre article. Je l'avais oublié ou négligé, moi, comme j'en avais oublié ou négligé tant d'autres, pour que mon livre n'eût pas les inconvénients d'un Bottin.*

« *Monstrueusement, vous écrivez — pour plaire à qui? pas à vous-même, je pense — que « Bloy est beaucoup plus près de Rava-« chol que de Jésus ». Autant dire, sauf respect, que je dîne plus volontiers d'un étron que d'une poularde truffée. C'est affligeant.*

« *Enfin, ma pauvre Rachilde, convenez-en, pour une raison que je ne devine pas, vous avez inventé le truc lamentable de faire semblant d'avoir à peine feuilleté mon infortuné bouquin, surtout de* n'en avoir pas lu la préface.

« — *Tant pis! vous êtes-vous écriée, Bloy pensera qu'à force de lire professionnellement des inepties ou des saletés, je suis déprimée au point de ne plus pouvoir discerner un livre généreux et fort et d'être sans courage pour en parler comme il faudrait.*

« *Alors, ô Rachilde, cette fois, je suis tout à fait vaincu. J'ai eu, un instant, la velléité de vous écrire ces choses comme une réponse à publier dans le* Mercure; *mais la dégoûtation de me faire à moi-même de la réclame!* »

*Deux mois encore, et à la date du 29 octobre reparaît l'*Exégèse. *Cette fois, Bloy cite sa propre femme, et la notice que l'Album Mariani (oui...) publia d'elle sur son mari :*

« (...) *Voulez-vous connaître les paroles de réprobation que Léon Bloy profère contre le monde, c'est-à-dire contre le Bourgeois, qui est le roi de l'argent et l'ennemi du Beau? Ouvrez alors son* Exégèse des Lieux communs *et vous passerez de gais moments en voyant avec quelle justice et quelle bonhomie on exécute votre voisin.* »

★

Le 7 novembre 1913, *le journal de Bloy* (Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915) *donne cette ligne : « Apparition de l'*Exégèse (*nouvelle série*). » *C'est le même jour que le livre est annoncé à la* Bibliographie de la France.

Depuis plusieurs mois des allusions à ce travail. Ainsi, le 31 *janvier* (*extrait d'une lettre à Philippe Raoux*) :

« *J'explore toujours les* Lieux Communs. *Quand vous lirez cette nouvelle série, connaissant mes tribulations et mon état actuel de trouble et d'inquiétude, vous serez probablement étonné de me voir*

tant de bonne humeur, au moins apparente. Je n'y comprends rien moi-même. Il faut croire qu'il y a un dédoublement singulier de ma personne triste et du prédicateur étrange que Dieu a mis en moi. Mais ce livre pourra-t-il seulement être publié? »

Le 6 février (d'une lettre à l'abbé Cornuau) :

« *Oui..., cher ami, je travaille à la seconde série de mes* Lieux Communs *et je vous assure que c'est excessivement difficile. Déjà la première m'avait donné beaucoup de mal. Mais, en dix ans, j'ai eu le loisir de m'exaspérer et je veux croire qu'une intensité plus grande sera la récompense de mon zèle.*

« *Vous avez compris qu'il ne s'agit pas seulement de flageller le Bourgeois, satisfaction certaine sans doute, mais insuffisante. J'ai surtout en vue, sous cette forme d'ironie et de cocasseries énormes, de pratiquer une sorte d'apostolat, en démontrant la misère effroyable et le ridicule infini de tout ce qui s'oppose à Dieu. Mais, encore une fois, c'est un travail accablant, à faire trembler tous les forçats de la littérature. Quelquefois, je chavire dans les ténèbres.* »

Le 20 février :

« *Ceux qui riront de mes* Lieux Communs, *me trouvant une verve endiablée, ne sauront pas que ce qui les amuse est sorti de ma tristesse et souvent de mon angoisse. Quelques-uns aujourd'hui le savent et s'en étonnent, moi tout le premier.* »

Le 10 novembre, le livre a paru, et Bloy consigne dans son journal quelques-unes de ses dédicaces manuscrites. Celle-ci, par exemple, à Eugène Borrel :

« *Il ne suffit pas d'étriper le Bourgeois, il faut encore en faire du boudin pour le régal des miséreux. J'abandonne à mes disciples et successeurs cette dégoûtante cuisine.* »

Ou celle-ci à l'abbé Jules P... :

« *Un masque d'ironie sur un visage ruisselant de larmes.* »

Ou celle-ci à Marguerite Levesque :

« *Derrière cette ironie, vous rencontrerez Dieu à chaque instant et, tout près de Lui, sa Mère en larmes.* »

Il ne semble pas que personne ait rendu compte dans le Mercure *de la deuxième série d'*Exégèse des Lieux Communs. *On trouve seulement une allusion au livre, plusieurs mois après son apparition, dans un article que René Dumesnil fit paraître le 16 juillet 1914 sous le titre « Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles? ». Notre ami comparait et opposait l'*Exégèse des Lieux Communs *et le* Dictionnaire des idées reçues : « *Si l'*Exégèse des Lieux Communs, *de Léon Bloy, — qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher du* Dictionnaire des idées reçues, *— est d'un si grand intérêt, c'est*

grâce à la perpétuelle intervention de l'auteur, aux gloses passionnées, aux allusions satiriques et mordantes dont il fait suivre chaque définition. Mais voit-on Bouvard et Pécuchet, que Flaubert a voulu nous représenter comme assez dénués d'ironie, émaillant leur copie de réflexions humoristiques? Que serait devenu, dans un pareil livre, le dogme de l'objectivité, de l'impassibilité sacrosainte? » Et rien d'autre. Mais on était déjà sur le seuil de l'apocalypse.

« L'Or de Naples. » — *La presse italienne a annoncé dans les premiers jours de février l'achèvement du scénario tiré du roman de Giuseppe Marotta* L'Or de Naples *(dont une traduction, due à Michel Arnaud, paraîtra bientôt au Mercure).*

Les auteurs du scénario sont — avec G. Marotta lui-même — Vittorio de Sica et Cesare Zavattini.

On annonçait le premier tour de manivelle pour le 1er mars, et on citait parmi les interprètes Silvana Mangano, Totó et Vittorio de Sica. Société productrice : Ponti-De Laurentiis.

Tirages. — *Depuis quelque temps apparaissent dans les journaux et revues des articles pondérés sur la condition de la librairie. On y voit quelle marge sépare parfois les chiffres des tirages réels et les chiffres que claironne la publicité. Aux études que M. Pierre Javet ou M. E. Beau de Loménie ont données l'an dernier à la* Revue des Deux Mondes *ou à* Carrefour, *vient maintenant s'ajouter celle que publie M. Jean-Pierre Dalmont dans le numéro de janvier de la Revue* de la Pensée française. *Il est bon que ces choses-là soient dites.*

« Il y a aujourd'hui en France 17.000 *librairies, qui vendent les* 12.000 *ouvrages de tout genre publiés en moyenne chaque année par les* 3.000 *maisons d'édition de notre pays. Si nous considérons que, pour rentrer dans ses frais et pour vivre, un libraire de moyenne importance doit vendre une vingtaine de volumes environ par jour ouvrable, un très simple calcul nous amène à la conclusion que la vente moyenne pour les* 12.000 *volumes paraissant annuellement en France s'établit aux alentours de* 3.500 *exemplaires.*

« L'expérience nous dit que c'est bien là en effet un chiffre exact. Tout jeune écrivain dont le premier ouvrage vient d'être pris par un éditeur a tendance à imaginer des tirages à plusieurs dizaines, voire centaines, de milliers d'exemplaires pour le fruit de ses veilles. La sagesse lui enseignerait que s'il se vendait 3.500 *exemplaires de son livre, il aurait tout lieu de s'estimer satisfait. En fait, un roman, et à plus forte raison un essai, qui n'obtient pas un réel retentissement — et c'est le cas de* 9 *livres sur* 10, *pour*

ne pas dire de 99 *sur* 100 — *ne se vend pas à l'ordinaire à plus de* 1.500 *exemplaires. La plupart même, plafonnent à* 1.000 *ou à* 800 *exemplaires. De la grande masse des livres publiés ressortent seulement chaque année quelques ouvrages dont le tirage (et la vente) — le succès de ceux-ci compense la vente plus ou moins médiocre de ceux-là — peut atteindre des proportions considérables. C'est par* 10, *par* 20, *par* 100 *ou* 200 *fois qu'il faut multiplier pour eux le chiffre moyen de vente.*

« *Avant toute chose, je voudrais dire ceci : il ne faut pas croire que le nombre d'exemplaires vendus d'un livre soit facile à connaître. Se souvient-on de la pièce d'Edouard Bourdet,* Vient de paraître, *et du dialogue entre Moscat, l'éditeur, et un auteur, Marc, ignorant tout des pratiques de l'édition?* « On tirera à vingt mille pour commencer », *dit Moscat.* « A vingt mille ! » *s'exclame Marc.* « Et puis, tu sais, ici, *continue Moscat,* ce sont de vrais mille... des mille de cinq cents. » *Marc sursaute.* « Oui, *explique Moscat,* parce que, chez Chamillard, par exemple, les mille sont de deux cent cinquante. » *Edouard Bourdet était très bien informé, et il serait fort aisé de rendre leurs noms véritables à ces personnages de théâtre. En principe, une « édition » est de* 500 *exemplaires. Quand on lit sur la couverture d'un ouvrage :* 200e *édition, il faut comprendre* 100.000 *exemplaires... ou* 50.000 !

« *Qu'on ne croie pas, du reste, qu'il y ait de règle absolue en ce domaine. Beaucoup de chiffres ne reposent strictement sur rien; ils dépendent uniquement de la fantaisie ou de l'ardeur publicitaire de l'éditeur. Jean Galtier-Boissière rapporte dans ses souvenirs cette confidence d'un des lieutenants de Grasset :* « le *Lewis et Irène* de Paul Morand, *lui disait-il,* est un four complet. On l'a sorti à vingt mille, il n'y en a pas dix de vendus. Après ça, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle. Eh bien, non ! le patron vient d'ordonner une nouvelle vague de publicité sur ce thème : « Immense succès, *Lewis et Irène,* 90e mille... » *On aura compris que la grande raison de ces chiffres de tirage souvent démesurément gonflés n'est autre que publicitaire. Le succès va au succès. La première loi de l'édition est de créer (d'essayer de créer) le succès, c'est-à-dire d'abord d'y faire croire.* »

Au Mercure de France. — *Les éditions du Mercure de France annoncent pour la fin de février la publication de l'ouvrage poétique de Pierre Jean Jouve,* Langue. *Le tirage « de tête » a été limité à* 50 *exemplaires numérotés sur vélin de Lana (couverture rempliée). Le reste de l'édition n'est pas numéroté.*

★

Au moment où se donnait le bon à tirer du présent numéro, il restait au Mercure exactement neuf exemplaires de l'édition ori-

ginale du livre d'Yves Bonnefoy, Du Mouvement et de l'Immobilité de Douve.

Les éditions du Mercure de France ont fait procéder à une réimpression de l'ouvrage. Les exemplaires de la nouvelle édition — non numérotés, et d'un prix très inférieur au prix de l'édition originale — seront mis en vente immédiatement après l'épuisement de cette dernière.

★

Parmi nos réimpressions récentes, signalons particulièrement Passe-Temps *de Paul Léautaud.*

Cette nouvelle édition a été sensiblement remaniée par l'auteur.

★

Autres réimpressions : La Possession du Monde *de Georges Duhamel,* Moralités légendaires *de Jules Laforgue,* Légendes des Terres Sereines *de Pham duy Khiêm.*

Ce dernier ouvrage, publié pour la première fois en 1951, *avait été déjà réimprimé en* 1952.

★

Bientôt : un livre de Marie Mauron sur le poète paysan de Provence Charloun Rieu. Le titre n'en est pas encore arrêté définitivement.

★

De Léon Bloy, l'éditeur Otto Müller, de Salzbourg, vient de faire paraître en langue allemande les Pages Choisies *par Raïssa Maritain, sous le titre* Der bestäudige Zeuge Gottes (*Le témoin immuable de Dieu*).

★

Louis Martin-Chauffier, qui tint au Mercure *la Chronique des Lettres en* 1947-1948, *vint d'être élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur.*

★

C'est par erreur que le Mercure *du* 1er *janvier* (*p.* 140) *a attribué à André Frénaud un choix de textes de Toulouse-Lautrec destiné à la télévision : ce choix est dû à André Fraigneau.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 749
Dépôt légal : 1er trimestre 1954.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES CIVILISATIONS

dirigée par Maurice CROUZET

plan de la collection

1. **L'ORIENT ET LA GRÈCE ANTIQUE**
2. **ROME ET SON EMPIRE**
3. **LE MOYEN AGE**
4. **LES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES**
5. **LE XVIII^e SIÈCLE**
6. **LE XIX^e SIÈCLE**
7. **L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE**

vient de paraître

LES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

par Roland MOUSNIER
professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg

Un volume in-4° couronne de 608 pages, avec 48 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée. **2.500 fr.** (baisse comprise)

précédemment parus

L'ORIENT ET LA GRÈCE ANTIQUE

par André AYMARD
professeur à la Sorbonne
et Jeannine AUBOYER
conservateur au Musée Guimet

Un volume in-4° couronne de 716 pages, avec 48 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée. **2.880 fr.** (baisse comprise)

LE XVIII^e SIÈCLE

par Roland MOUSNIER
professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg
et Ernest LABROUSSE
professeur à la Sorbonne

Un volume in-4° couronne de 568 pages, avec 48 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée. **2.400 fr.** (baisse comprise)

pour paraître en

1954 : volumes 2 et 6
1955 : volumes 3 et 7

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boulevard Saint-Germain, PARIS 6^e

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

MARCEL ROLAND

« L'auteur sent la terre en paysan, il l'aime en poète, la comprend en philosophe, et c'est en ces qualités diverses qu'il nous en parle ».

ANNIE BRIÈRE (Fiches bibliographique)

LES BOIS, LES CHAMPS ET LES JARDINS

(VUES SUR LE MONDE ANIMAL)

I.	VIE ET MORT DES INSECTES. . .	300 fr.
II.	LA FÉERIE DU MICROSCOPE. . .	300 fr.
III.	LA GRANDE LEÇON DES PETITES BÊTES.	300 fr.
IV.	MIMÉTISME ET INSTINCT DE DÉFENSE	300 fr.
V.	AMOUR, HARMONIE, BEAUTÉ. . .	300 fr.
VI.	QUELQUES BÊTES... ET MOI. . .	300 fr.
VII.	CHANTS D'OISEAUX ET MUSIQUES D'INSECTES.	300 fr.
VIII.	LES CONQUÉRANTS AILÉS. . . .	300 fr.
IX.	LES BÊTES NOUS PARLENT. . . .	300 fr.
X.	APPEL DU BERCAIL.	360 fr.

Un naturaliste à Paris sous Louis-Philippe, *Journal de voyage inédit d'Alfred Moquin-Tandon,* **1834.** Introduction et notices par Marcel Roland. . . . . **300 fr**

PLON

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

PAROLES CATHOLIQUES

330 fr.

•

HENRY DE MONTHERLANT

L'histoire d'amour DE LA ROSE DE SABLE

Roman 450 fr.

•

SIMONE

EN ATTENDANT L'AURORE

Pièce en 2 actes 330 fr.

•

Collection " RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES "

DENISE PAULME

LES GENS DU RIZ

" Kissi de la Haute-Guinée française " 795 fr.

•

Collection " CIVILISATIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI "

MARTIN P. NILSSON

LA RELIGION POPULAIRE DANS LA GRÈCE ANTIQUE

540 fr.

PLON

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

YVES BONNEFOY

DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE

POÈMES

L'édition originale est épuisée
Nouvelle édition : 300 fr.

Il faut aujourd'hui saluer la naissance d'un poète (*Journal de la Société des Lecteurs*).

Au premier mot on rompt avec le banal, et l'on sent bien que ce n'est pas par vanité littéraire, mais par un acte d'authentique élévation... La poésie très dense d'Yves Bonnefoy ne laisse pas éteindre sa résonance en quelques vibrations. Plus on la relit, plus on éprouve une richesse interne dont le rayonnement ne finit pas de se développer... Chaque fois qu'on rouvre son livre pour y entrer davantage, on prend mieux la mesure de sa grandeur peu commune. (ANDRÉ ROUSSEAUX, ***Le Figaro littéraire.)***

Depuis *La Jeune Parque,* il n'est sans doute pas d'ouvrage de poésie qui témoigne d'une ambition plus vaste et mieux *fondée* que le livre d'Yves Bonnefoy... (MAURICE SAILLET, *Les Lettres Nouvelles.*)

Il faudra se souvenir de ce que, cette année, a paru le premier recueil d'un grand poète : Yves Bonnefoy... On n'oubliera plus cette voix qui, du premier coup, s'est imposée... Il faut marquer d'une pierre blanche l'avènement d'Yves Bonnefoy et le nouveau départ qu'il a fait prendre à la poésie moderne. (MAURICE NADEAU, ***L'observateur d'aujourd'hui.)***

Un son de voix qui n'a pas d'hésitation et ne saurait tromper, — quelqu'un, là, poussant la porte des apparences, est entré. (...) Au premier rendez-vous d'Yves Bonnefoy une poésie neuve a promis ses fêtes. (...) Le premier livre d'Yves Bonnefoy fait à son époque cette tranquille violence : l'apport d'une beauté intraitable et pourtant délectable. (RAYMOND SCHWAB, *Mercure de France.*)

Au tout premier rang des nouveaux poètes, on placera M. Yves Bonnefoy... Nul amateur de poèmes, aujourd'hui, ne peut se dispenser de faire la connaissance de « Douve » et de M. Bonnefoy. (ROBERT KANTERS, ***Samedi-Soir.)***

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS
de l'Académie française

EXAMEN DE CONSCIENCE DES FRANÇAIS

Un vol. **250** fr.

PAUL REYNAUD

ALLONS-NOUS DESEMBOURBER LA POLITIQUE FRANÇAISE?

Un vol. **125** fr.

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

MADAME

Roman

Un vol. **425** fr.

JAMES A. MICHENER

RETOUR AU PARADIS

Roman traduit de l'américain par Max ROTH

Un vol. **400** fr.

L'AVENTURE VÉCUE

M. A. AZÉMA

LA CONQUÊTE DU FITZ-ROY

Un vol. ill. **600** fr.

FLAMMARION

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

RENÉ BRAY

Professeur à l'Université de Lausanne

MOLIÈRE

HOMME DE THÉATRE

Un volume in-16 double-couronne de 400 pages, broché. Prix. **660** francs

Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur Rives à **1.800** *francs*

Molière était un homme de théâtre et non pas un homme de lettres.

Pour la première fois, un critique s'attache à tirer toutes les conséquences de ce fait.

Il renouvelle ainsi profondément l'interprétation de notre plus grand dramaturge.

DANS LA MÊME COLLECTION :

JEAN PRÉVOST. — **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL.** **480** fr.

" Une date dans les annales du Stendhalisme. " **(Émile Henriot)**

JEAN PRÉVOST. — **BAUDELAIRE.** . . . . . **600** fr.

" Un guide désormais indispensable. " **(R. Kanters,** *Samedi-Soir***)**

J.-F. ANGELLOZ. — **GOETHE.** . . . . . **360** fr.

" Un chef-d'œuvre, par la clarté, la pertinence, la densité de l'exposé. " ***(La Tribune de Genève)***

J.-F. ANGELLOZ. — **RILKE.** . . . . . **540** fr

" Nous disposons donc, désormais, d'un beau et bon livre français sur Rilke. " **(R. Kemp,** *Les Nouvelles Littéraires*

SIMONNE JACQUEMARD

Vincent

"...place Simonne Jacquemard au tout premier rang de nos jeunes écrivains." 390 fr. (ARTS)

CAMILLE BOURNIQUEL

retour à Cirgue

"...le charme envoûtant d'une longue et lente histoire." Luc Estang 600 fr. (LA CROIX)

JEAN-MARIE GERBAULT

le sang de février

"...avec ces résonances émouvantes que savent seuls trouver les écrivains qui aiment leurs personnages." (LETTRES FRANÇAISES) 480 fr.

SEUIL

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e^)

Deux réimpressions très attendues :

CONTES D'ANDERSEN

Traduction P.-G. La Chesnais. Tome I . . . . . 600 fr.

La seule édition française qui donne, en quatre volumes, la traduction intégrale et la collection complète des 156 contes *(la réimpression des tomes II, III et IV est prévue pour l'année* 1954*).*

LÉON BLOY :

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS . . . . . 570 fr.

J'espère beaucoup de ce livre qui est, indiscutablement, ce que j'ai fait de plus original (LÉON BLOY).

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

Vient de paraître

PIERRE JEAN JOUVE

LANGUE

POÈME

Un volume 14 × 19 cm. de 76 pages, couverture deux couleurs. **360** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE LANA, SOUS COUVERTURE REMPLIÉE, A 2.000 FRANCS

l'édition ordinaire n'est pas numérotée

Extrait du catalogue :

YVES BONNEFOY : **DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE.** Nouvelle édition **(300 fr.).**

ALBERT HENRY : **LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY (360 fr.).**

HOLDERLIN : **HYMNES, ÉLÉGIES ET AUTRES POÈMES,** trad. Armel Guerne **(360 fr.).**

ALFRED JARRY : **LA REVANCHE DE LA NUIT (360 fr.). — L'AMOUR ABSOLU,** suivi de *L'autre Alceste* **(360 fr.).** — Préfaces de Maurice Saillet.

HENRI MICHAUX : **NOUVELLES DE L'ÉTRANGER (450 fr.).**

PERICLE PATOCCHI : **L'ENNUI DU BONHEUR (330 fr.).**

HENRI PICHETTE : **ROND-POINT (300 fr.). — LE POINT VÉLIQUE (360 fr.). — APOÈMES (150 fr.). — LES EPIPHANIES (450 fr.).**

PIERRE REVERDY : **MAIN-D'ŒUVRE (540 fr.). — LE LIVRE DE MON BORD (300 fr.).**

MAURICE SAILLET : **SAINT-JOHN PERSE (360 fr.).**

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie. — MESNIL (EURE). — 1954